

HOCHELAGA



3-3-1-20M-2-46-62840

134127



Bibliothèque Nationale du Québec



TRÉAL

Bibliothèque Nationale du Québec

3

DAMASE POTVIN

Peter McLeod

Grand récit canadien inédit

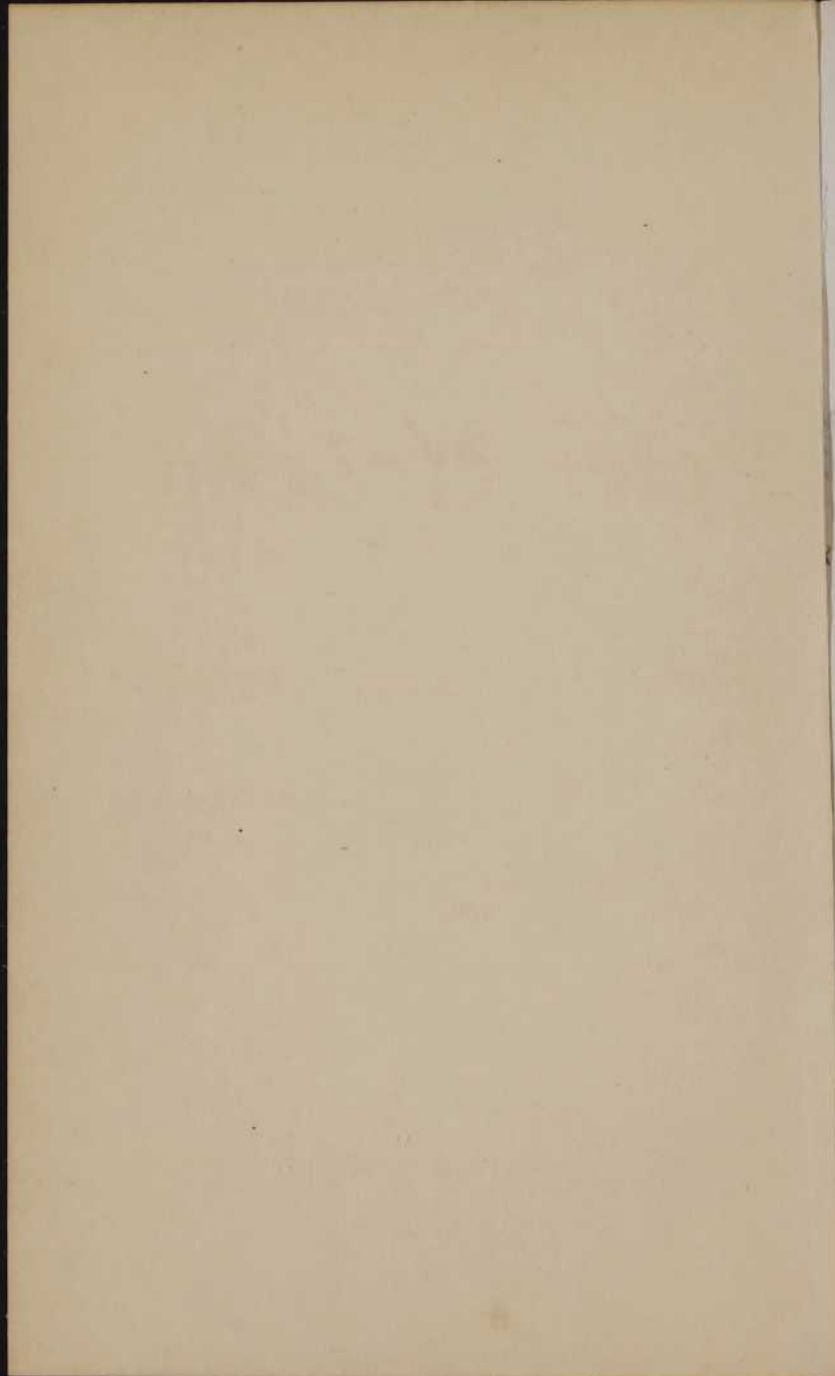


EN VENTE
DANS TOUTES LES
LIBRAIRIES



Chez l'auteur:
9, AVENUE DESY,
Québec.

1937



DAMASE POTVIN

Peter McLeod

Grand récit canadien inédit



EN VENTE
DANS TOUTES LES
LIBRAIRIES



Chez l'auteur:
9, AVENUE DESY,
Québec.

1937

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Restons chez nous, roman (1908).
- Le "Membre", roman politique (1920).
- L'Appel des Souvenirs, étude historique (1916).
- Le Tour du Saguenay, historique, légendaire et descriptif (1920).
- The Saguenay Trip, en collaboration avec W. O'Farrell (1921).
- Le Français, roman (1923). La Baie, récit (1925).
- Les Ilets Jeremie, étude historique (1926).
- Sur la Grand'Route, nouvelles, contes et croquis (1927).
- En Ziz-Zag, voyages (1928).
- Plaisant Pays de Saguenay, récit historique (1931).
- Contes et Croquis, (1932).
- La Robe Noire, roman (1935). Edition du "Mercure Universel", Lille, France.
- La Rivière-à-Mars, roman (1936). Edition du "Totem", Montréal.

PS

9531

083 P47

1937

134127

PETER McLEOD

*Copyright par Damase Potvin, 1937.
Droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés.*

•

PETER MCLEOD

Grand récit canadien-français inédit
par Damase Potvin

— I —

Vlan ! . . .

Et Peter McLeod, tout de son long, se trouva étendu sur le parquet rugueux, picoté de noeuds de sapin, du "Main Office".

Sidérés, les spectateurs, une vingtaine, regardaient en silence ce grand corps flasque, apparemment sans vie. Il paraissait pour l'instant démesuré, la figure pâle; au coin de la bouche un mauvais pli comme pour laisser passer un dernier "balling out".

Peter McLeod avait trouvé son maître.

Dans le lourd silence de la salle enfumée, où se mêlaient des odeurs de sapin frais, de cuir mouillé et de whisky, se trainait un bruit de grosses bottes cloutées martelant le pavé de rondins mal équarris . . . Du côté du comptoir, une voix éraillée :

"Tobie . . . un whisky . . . et un bon . . . penses-tu que je l'ai pas mérité ?

C'était la voix de Fred Dufour, un petit homme noir, le front bas taillé au couteau, les cheveux crépus comme ceux d'un nègre, le corps musclé, fortement

charpenté, sans trop d'envergure, mais un thorax aux profondeurs d'armoire; un paquet de cordages.

Il but son whisky d'un trait. Sa façon de boire était un indice de virilité. De même que la terre de Charlevoix où il avait vu le jour, sèche, dure, a besoin d'être arrosée par les pluies d'automne quand elle se rougit de feuilles mortes, la figure fermée de Fred Dufour s'illuminait et devenait avenante quand on prenait la peine de l'arroser comme il convenait. Il n'y avait pas à craindre l'ivresse. On n'avait jamais vu Fred Dufour parfaitement ivre. C'était tout au plus chez lui le "subridens" de l'antiquité, une inclination vers des dispositions meilleures... Il se retourna. Les autres revenaient peu à peu de leur stupeur. Comme distraitement il jeta un coup d'oeil sur le grand corps toujours tout du long étendu de Peter McLeod. Il s'en approcha, se pencha, tâta le pouls de l'homme. Comme ce dernier, selon son diagnostic, appartenait encore à la république des vivants, il soupira, se redressa, triomphant, jeta un regard circulaire sur les spectateurs de la scène. D'un geste nerveux, désignant le corps inerte, il dit :

"Le voilà... Peter McLeod... Moi... vous savez, c'est Fred Dufour.

Mais comment, diable, cela s'était-il fait?... semblait se demander chacun des assistants. La lutte entre les deux hommes avait duré quelques minutes seulement. Il est vrai que les antagonistes, au milieu de la place, avaient joué dur : deux brutes. On avait entendu comme en un rêve des grattements saccadés de bottes sur le parquet, l'haleine sifflante des deux hom-

mes, le son mât de coups de poing sur des corps mous . . . Puis, on avait vu Peter McLeod paraissant sans vie, étendu tout de son long . . .

Une scène de cinématographie américaine, à quelques cent années plus tard, dans les grandes villes. Bang ! . . . Vlan et vlan ! . . . Voilà, le compte est fait.

Mais, encore une fois, comment cela s'était-il passé ?

On pouvait se poser cette question jusqu'au temps relativement moderne où l'on apprend dans les grands illustrés américains les élémentaires notions de la boxe scientifique. Fred Dufour n'en avait pas la moindre idée. Mais il avait touché juste, comme cela, par hasard . . . Un direct à la mâchoire, quoi ! . . . à l'endroit précis. Ça a toujours existé, la mâchoire. Un Dempsey primaire, en herbe, sans le stimulant de millions à gagner : tout naturellement, pour sa défense et pour faire un maître ; sans ceinture à conquérir ; un champion primitif d'âges incertains, dans les solitudes nordiques. Pendant qu'ils luttaient, soudain, le grand corps nerveux de Peter McLeod s'était plié en deux tandis que les mains se portaient ensemble à l'estomac ; puis, à la mâchoire, ensuite de quoi : crac ! un coup sec, un éclair. À ce moment, le poing droit de Fred Dufour touchait le menton de Peter McLeod qui s'écrasait.

Et voilà le grand corps lourdement immobilisé sur les rondins. L'"upper cut" quoi ! . . . le "knock out" ! . . .

Fred Dufour, encore une fois, n'en savait pas le

premier mot. Il venait de le pratiquer par hasard. Ça lui avait réussi. Il ne savait si cela s'appelait un "swing" ou un "upper cut", mais cela avait suffi pour mettre le boss "knocked out". Il en était lui-même tout éberlué. Et voilà pourquoi, parmi les spectateurs, on n'arrivait toujours pas à comprendre comment Peter Mcleod avait été vaincu avec une si apparente facilité.

"Il faut quand même s'occuper de notre ami", dit, enfin, Fred Dufour après avoir ingurgité un autre whisky, et rompant pour la deuxième fois le silence de la grande salle froide et nue du "Main Office".

C'était un "log house" où se trouvaient à la fois le magasin, un embryon de bar et la salle à manger des hommes qui travaillaient à la scierie mécanique de la première "concern" du Saguenay. On était à Chicoutimi, vers 1840, et on assistait aux premiers vagissements d'une ville industrielle du nord. Quel accouchement ! . . .

Peter McLeod fut porté par quatre hommes sur un banc de madriers, et quand il y fut étendu, on s'en fut boire au comptoir où servait un petit vieux à mine chafouine qui répondait au nom de Tobie Corneau. Il était moustachu de paille jaune, la face couperosée et vineuse, avec un nez pareil à un chanfrein et des oreilles en cornet, pleines de poils. Réjoui, il servait, servait, à ne plus savoir quand il allait s'arrêter. Un vent de bataille avait, un instant, passé au dessus de ces têtes hirsutes. Des poings s'étaient tendus dont l'un fut magnifiquement victorieux. Et maintenant, on buvait. On buvait béatement, avec une sorte de

componction, comme pour chercher l'oubli de l'incident qui venait de terroriser ces hommes, et des autres phases de la journée, provoquant celui, plus profond, du sommeil de la nuit, réparateur de tout.

Peu après, Peter McLeod revint à lui. Il fut bientôt sur pied. Etourdi, ahuri, il jeta un regard sur les hommes qui se pressaient au comptoir. Il arrêta son oeil vif sur Fred Dufour. Un instant, une lueur féroce fit ciller ses prunelles de chat huant. Mais, saisissant son casque de fourrure qu'il aperçut près de lui, il s'en coiffa et s'en alla.

"Il a son compte," semblaient vouloir dire les hommes qui fixaient la porte par où il était sorti.

Alors, ce fut autour des bouteilles du comptoir que Tobie Corneau, pour la circonstance, laissait en toute liberté, une cacophonie étourdissante de questions, d'interjections, de cris d'admiration, d'expressions de crainte et de peur, le tout, naturellement, à l'adresse de Fred Dufour, le héros de la soirée. Celui-ci ne finissait plus de se servir de pleins "tumblers" de whisky blanc dans l'unique but d'augmenter, s'il se pouvait, dans son esprit, la vertu tonifiante de l'enthousiasme de ses amis et de s'exalter dans son nouveau rôle de héros impromptu. Il venait de se produire en lui ce que les psychanalistes appellent un "complex". Il rêva d'égaliser Peter McLeod.

Pensez donc, en une infinitésimale portion de temps, avoir "knoqué" Peter McLeod, la terreur du Saguenay, depuis alors cinq ans ! c'était la gloire, quoi ! La vigueur physique est le mérite le plus con-

sidéré dans les sociétés dont les hommes vivent aux confins de la vie sauvage.

Il y avait là tout un groupe d'hommes aux pesantes bottes cloutées, aux poings formidables, au verbe rude et à l'esprit lourd. Ils étaient fiers de l'exploit de leur compagnon. Mais ils craignaient aussi. Fred Dufour avait battu Peter McLeod, et alors c'était la disgrâce bientôt, la misère à la suite de son renvoi inmanquable de la "concern".

Bientôt tous se mirent à parler à la fois, grondant, murmurant, criant tout ce qui leur passait par la tête, comme font les hommes à la poitrine large, vivant au grand air, lorsque le whisky fouette leurs dispositions plutôt naturellement taciturnes.

"C'était ben d'valeur" tout de même, Fred Dufour était au moulin de Peter McLeod, bâti au bord du Bassin de la rivière Chicoutimi, leur plus redouté et aimé contremaître. Il avait auparavant occupé le même emploi à la scierie construite également par Peter McLeod à la Rivière-du-Moulin, deux milles plus à l'est. Peter McLeod, qui s'y connaissait en costauds, l'estimait. La situation de Fred Dufour était donc enviable, solide. Un "uppercut" dont il ignorait toute l'effroyable efficacité, compromettrait sa position.

Maintenant, du côté de ceux qui avaient le vin pacifique, des doutes s'élevaient sur l'opportunité de ce "direct" primitif, pas le moins du monde scientifique, — qu'est-ce qu'on en savait, d'ailleurs ? — simplement de hasard, ce qui, d'ailleurs, le lui faisait pardonner par ceux qui doutaient le plus de son mérite. Et ceux-là regardaient avec des regards un peu bêtes.

Mais Fred Dufour crânait.

"Vous voyez", ne cessait-il de répéter dans son ivresse naissante, "Peter McLeod a trouvé son maître . . . C'est pas plus malin qu'ça !"

On l'écoutait avec une sorte de déférence morne.

Lorsque William Price, vers 1830, vint s'établir dans la rude et lointaine région saguenayenne, pour y chercher de nouveaux développements à la vaste industrie de la coupe du bois qu'il avait créée dans la vallée du Saint-Maurice, quelques années auparavant, il eut à soutenir une lutte féroce contre la Compagnie de la Baie d'Hudson. Celle-ci, jalouse de conserver intacts les privilèges qu'elle détenait, depuis près de deux siècles, pour la chasse et le commerce des fourrures, voulait empêcher de "faire du bois" et encore plus de "faire de la terre" dans l'ancien Domaine du Roy qui comprenait les vallées du Saguenay et du lac Saint-Jean. L'omnipotente compagnie prétendait non seulement avoir le monopole du "fur" — fourrure, — mais aussi du "fir", — bois, — Elle lutta et prospéra grâce à cet affreux calembour, a-t-on dit quelque part.

Aussi, durant l'hiver, surtout à l'époque favorable à la coupe du bois, il se livrait des batailles épouvantables entre les hommes des "campes" de Price et les équipes de fiers-à-bras, trappeurs et sauvages continuellement avinés, qu'employait l'"honorable compagnie" pour tuer dans l'oeuf l'exploitation entreprise par William Price. C'est ainsi qu'elle avait étouffé la Compagnie du Nord-Ouest qui poursuivait, du

reste, le même objet et dont le contrôle couvrait tous les territoires de chasse de l'Amérique britannique du Nord. Encore que le dernier bail de la Compagnie avec le gouvernement fut expiré, le champ restant à peu près libre à Price, on signalait encore fréquemment, au fond des forêts saguenayennes, des rixes souvent sanglantes entre les hommes des chantiers et les trappeurs de la Compagnie qui voulaient continuer pour leur compte les privilèges exclusifs de chasse dans le Domaine du Roy. On voulait établir une tradition. Il en était ainsi quand Peter McLeod était venu établir une première scierie à la Rivière-du-Moulin, tout au bord du Saguenay, pour s'associer peu après avec William Price en vue d'exploiter un autre moulin construit au Bassin, à l'endroit que devait occuper plus tard la paroisse du Sacré-Coeur de Chicoutimi.

On était au milieu de décembre. Ce soir-là, comme tous les soirs, la plupart des hommes des scieries du Bassin et de la Rivière-du-Moulin étaient réunis et commençaient à boire dans la grande salle du "Main Office" quand, soudain, Peter McLeod entra. Il alla tout d'abord au comptoir et engloutit coup sur coup trois pleins verres de whisky en esprit. Puis un groupe se forma vite dont il fut le principal personnage. Il ingurgita une quatrième "eau de feu" et dit tout à coup :

"Je voudrais trois bons hommes".

—Facile à trouver ici . . . répondit l'un du groupe.

—En toute vérité, continua Peter McLeod, un seul

suffrait, mais pas dans votre classe, tas de faces de cochon.

Histoire d'insulter les hommes.

On était, d'ailleurs, habitué à ces brutalités de paroles de Peter McLeod. Comme de coutume, on laissa passer.

Il continua :

« Si je pouvais seulement m'absenter pendant une semaine, je serais cet homme . . . dont j'ai besoin.

— De quoi s'agit-il ? demanda froidement Fred Dufour.

— Des trappeurs de la Compagnie causent du trouble à nos hommes de l'Anse-au-Cheval. Il faudrait aller les mettre à la raison. Vous savez, c'est à quarante milles d'ici et Tom Smith est avec ces bandits . . . C'est te faire comprendre, Fred Dufour, que ce n'est pas toi qui partira pour l'Anse-au-Cheval . . .

— Et pourquoi pas ? demanda avec calme Fred Dufour en avalant un whisky à terrasser un ours des Laurentides.

— T'es bien trop poule mouillée pour faire face à Tom Smith, la terreur du Nord . . . et je n'ai pas du tout le désir de payer un sou pour ton enterrement.

Et ce qui devait arriver mais que l'on ne croyait pas qu'il arriverait arriva. Fred Dufour, aussi calme qu'il était en lampant sa dernière "eau de feu", se dégageant du milieu du groupe de ses compagnons, bondit sur Peter McLeod auquel il assaina en pleine poitrine un violent coup de poing.

Et la lutte éclata, terrifiante, féroce, mais courte.

Vlan ! . . . Et voilà.

Pendant des mois, des ans peut-être, vous vous tassez, vous avalez à pleines rasades des injures et de la honte puis, tout à coup, un jour, vous ne pouvez pas avaler une goutte de plus . . . C'était le cas de Fred Dufour.

Peu après le départ de Peter McLeod revenu de son évanouissement, les hommes sortirent du "Main Office". Ils étaient contents. Pour eux, cette soirée avait été d'un comique endiablé, un épisode joyeux et magnifique dans la monotonie de l'ennuyeuse vie qu'ils menaient dans ce coin de terre aussi froid que lointain. Il était tard. La fatigue maintenant formait sur ces faces d'hommes comme une croute. Ceux de la Rivière-du-Moulin chaussèrent leurs raquettes qu'ils avaient accrochées au mur du "campe", et l'on entendit bientôt dans la nuit lunaire des plocs plocs rapides sur la neige durcie et criante.

Puis un lourd silence tomba sur la "concern".

C'était un groupe de misérables constructions faites de pièces de bois rond, de madriers et de planches de sapin, le tout pour le moment figé dans la neige. Un sentiment de tristesse pénétrante, semblable à celui que fait naître une musique grave, se dégageait de cet embryon de ville industrielle. La nuit bleue coulait, s'étendait toute nue sur la rivière et sur le Bassin. Elle était claire et froide, souple . . . nageait dans le ciel haut, sans frôlement. Sa chevelure descendait jusqu'au hameau. La lune, depuis longtemps déjà, avait pris possession du ciel. Elle rayonnait et ruisselait partout. Elle argentait, de l'autre côté du Saguenay, des groupes de montagnes qui semblaient des bêtes accroupies.

Au bord du coteau où se trouvaient la scierie et les bâtisses aux toits empâtés de neige du bourg, des tail-
lis blonds dansaient sous les rayons lunaires.



— II —

Peter McLeod, le lendemain, à son "bureau".

C'était un coin de la "grand'salle" de la "maison du moulin" où les hommes de la scierie prenaient leurs repas. Deux longues rangées de tables faites de planches de sapin posées sur des chevalets et flanquées de bancs formés de madriers appuyés sur des bouts de troncs d'arbre... Le premier mot de l'art de l'ameublement ! A une extrémité de cette salle, nue et froide, une demie-cloison de planches avait été dressée, isolant un espace d'une dizaine de pieds carrés. C'était l'"office" de Peter McLeod, le "boss".

L'ameublement ?... Un coffre de bois brut posé sur deux montants d'établi et servant de pupitre; trois banquettes à l'avenant. C'est tout. A l'une des deux cloisons, une carabine est pendue à deux clous. A côté sont également accrochés un revolver de gros calibre et une paire de raquettes montagnaises; puis diverses pièces de vêtements : un monumental bonnet de fourrure d'ours, un chandail en grosse laine garantie. Enfin, sur le "pupitre", un cahier aux feuillets jaunis et froissés, couverts de chiffres et de noms écrits comme avec un bout d'allumette trempé dans de la teinture noire. Epars, quelques morceaux de papier,

un encier fait d'un fond de bouteille et, à côté, une grosse plume de fer, un crayon de mine énorme, dit de charpentier.

Une petite fenêtre de deux vitres éclairait la misérable pièce et donnait sur le Saguenay. Par ces vitres, de l'autre côté de la rivière, on apercevait un paysage confus de montagnes.

Pour l'instant, Peter McLeod, maussade et rêveur, est appuyé à la fenêtre. Son esprit semble occupé à une circonspection tranquille et dégoûtée. Il contemple les montagnes au nord de la rivière, ses yeux fixent des sommets dont les coulées de neige scintillent dans le ciel bleu par dessus le vert sombre des résineux. Soudain, il se redresse d'un geste brusque et appelle :

"Joe ! . . .

Un homme à tout faire : cuisinier, marmiteux, plongeur, commissaire, qui vaquait au service des tables, apparut.

"Vas dire à Fred Dufour, au moulin, que je veux lui parler.

L'homme pirouetta sur ses talons et courut au moulin.

Cinq minutes plus tard, Fred Dufour était devant Peter McLeod.

"Bien, Fred, assieds-toi là; j'ai à te dire deux mots."

—Autant que vous voudrez, M. McLeod, répondit, quelque peu narquois, le boxeur improvisé de la veille.

Peter McLeod alla s'asseoir devant son coffre-pupitre. De l'intérieur de son chandail, il sortit une

liasse de billets de banque qu'il posa sur le coffre. Puis, posément, continuant de regarder à travers les deux vitres de l'unique fenêtre, les sommets aux coulées de neige, il dit :

—Fred Dufour, l'un de nous deux doit partir d'ici, et c'est toi. Tiens, voici trois cents piastres; tu en as assez pour aller faire ta vie ailleurs. Vas t'en . . .

—Mais pourquoi ? demanda Fred Dufour visiblement surpris du geste de son interlocuteur.

—Parce que celui qui a réussi à battre Peter McLeod ne doit pas rester plus longtemps avec lui.

Fred Dufour prit les billets de banque que lui tendait Peter McLeod, les fourra au plus profond d'une poche de son capot d'étoffe du pays, et dit :

—Peter McLeod, je garde l'argent mais je ne m'en irai pas d'ici. Je reste.

—Ah ! pourquoi, à mon tour ?

—Parce que je ne veux pas quitter Peter McLeod.

Il y eut quelques instants d'un long silence qu'au dehors troublaient les stridents hurlements des scies mécaniques mordant dans les grumes de pin. Peter McLeod fixait toujours les montagnes blanches de neige, de l'autre côté de la rivière. Il détourna, enfin, ses yeux gris de chat de la fenêtre et les porta, sous l'effluve d'une lueur enjouée, vers Fred Dufour :

—C'est bien; tu peux rester.

Fred Dufour se leva du bout de tronc d'arbre sur lequel il était assis et tendit en silence à Peter McLeod une main large et lourde :

—Prends-tu un coup ? demanda l'Homme de Fer du Saguenay à celui qui l'avait battu la veille.

—Certain, avec Peter McLeod, c'est un double plaisir.

Peter McLeod sortit du coffre une bouteille et deux verres qu'il emplit à pleins bords.

Quand les deux hommes eurent bu en silence non pas seulement ce premier verre mais deux autres après, Peter McLeod demanda à son antagoniste :

—Alors... tu irais ?...

—Où ?

—A l'Anse-au-Cheval.

—Ah ! Oui, les "pétards" de la Compagnie ?... Seul ?

—Comme tu voudras. Choisis tes hommes si tu ne tiens pas à y aller seul.

—J'irai seul. Pas besoin d'autres, ça nuit... J'ai mon chien...

—Tu es un brave, Fred... As-tu besoin d'argent ?

—Non, merci, j'en ai assez. Peter McLeod vient de m'en donner pour se débarrasser de moi... Je le garde, comme souvenir... Ça vaut toujours, ces papiers-là... C'est mieux que les "pitons".

—Alors, tu pars quand ?...

—Demain.

—Et tu reviens ?...

—Dans une dizaine de jours, quand j'aurai débarrassé l'Anse-au-Cheval des "punaises" de la Compagnie.

—Bonne chance, Fred !...

—Merci, M. McLeod... Sans rancune. Je cours au moulin terminer ma journée.

Fred Dufour s'éloigna.

"Ah ! fit Peter McLeod, en le rappelant, . . . "tu ne t'ennuieras pas trop là-bas ? . . .

—C'te question ! . . . De qui ? . . . De quoi ? . . . De vous ?

—Malin . . . mais de Mary . . .

—Mary ? . . . J'espère que vous en aurez bien soin, M. McLeod, durant mon absence. Je la place sous votre haute protection.

Et pour de bon, cette fois, Fred Dufour, d'un pas rapide, s'en fut au moulin . . .

Les femmes pouvaient exactement se compter sur les doigts des deux mains à Chicoutimi, vers 1840. En effet, il y en avait tout au plus une douzaine; les épouses des contre-mâtres, des mécaniciens, des entrepreneurs de coupe. Or, dans le délicat domaine féminin comme sur l'abrupte et rude royaume des hommes, Peter McLeod posait avec assurance son sceptre.

Mary Gauthier était la fille du contre-mâitre en chef de la scierie du Bassin. Une forte fille, brune, les bras hardis, forte en couleurs, au demeurant jolie; aguichante, n'ayant pas froid aux yeux, comme il convenait dans ce milieu d'hommes rudes où son père, Jean Gauthier, veuf, n'ayant qu'elle d'enfant, l'avait contrainte à vivre. Depuis cinq ans qu'elle était à Chicoutimi, Mary Gauthier avait été l'objet de la cour de bien des jeunes hommes de la "concern" et avait eu à subir même et à repousser les assauts de maints "lumberjacks" qui n'avaient pas accoutumance d'y aller en douceur, avec des gants blancs aux mains, des madrigaux aux lèvres, encadrant une bouche en

coeur, pour faire valoir leurs prétentions de mâle. C'était une fille de tout repos, selon la signification qu'on pouvait donner au mot alors. Sans rien de l'homme-masse, elle adorait la vie au grand air, les longues courses en raquettes sur la neige. Elle tirait du fusil comme un trappeur, savait monter à cheval et pouvait au besoin mener comme un indien, un attelage de chiens; une manière d'amazone nordique. Elle donnait aux hommes de rudes poignées de mains, avait le verbe haut, riait sans cesse de tous et de tout. Elle avait une joyeuse figure toute rose, d'un éclat d'églantine en fleurs, où luisaient de grands yeux innocents. Elle n'était point bégueule, buvant sec son coup de whisky blanc quand on le lui offrait, mais sans jamais s'enivrer. Toujours de plaisante humeur, riant à pleine gorge, elle traitait les hommes de grands idiots. Au demeurant, elle avait un coeur bien accroché et des muscles d'acier.

Ainsi, un sentimental se fut montré balourd devant Mary Gauthier. S'il avait voulu la prendre par la main, elle aurait vite fait un pas en arrière, et de partir, ensuite, d'un grand éclat de rire en le regardant avec de grands yeux limpides. Elle était pure comme de la neige qui vient de tomber. Les hommes des bois la regardaient comme un bon copain.

Fred Dufour semblait tout de même l'un des plus accrédités auprès de la belle Mary Gauthier. Au moins avait-il à son avantage l'occasion d'aller passer très souvent des soirées entières chez la jeune fille vu qu'il avait à consulter, en toute occasion, son père dont il était l'assistant dans la direction de la scierie.

Mais il y avait Peter McLeod qui, comme les seigneurs de l'ancien régime féodal français, avait "droit de jambage" sur toute la population de la "concern", pour lui "taillable et corvéable à merci", hommes et femmes. Ses tentatives de privauté sur Mary Gauthier, comme sur toutes les autres femmes du petit village, inquiétaient assez Fred Dufour et, partant, n'avaient pas été pour peu dans la violence du mouvement qu'il avait déclanché, l'autre soir, dans le "Main Office".

Le fait est qu'il avait mis, dans son "direct", une animosité qui, pour plusieurs, semblait quelque peu hors de proportion avec l'insulte, coutumière en somme, chez Peter McLeod qui aimait à traiter de lâches tous les hommes qu'il avait sous sa direction. "Cherchez la femme", dit-on généralement dans les affaires les plus simples comme les plus compliquées, et ceux qui savaient les fréquentes visites de Fred Dufour à la maison de son chef n'avaient qu'à aller frapper à cette dernière pour la trouver, la femme, vaquant, tous les jours, aux différentes affaires du ménage de Jean Gauthier : cuisine, lavage, racommodage, soins d'une vache, d'un cochon et de quelques poules que le contre-maître élevait en arrière de sa maisonnette; et l'été, une attention constante sur un petit potager où poussaient assez de légumes pour alimenter les repas de tout l'hiver qui suivra . . . Mary, c'était en l'occurrence la femme . . .

Mary Gauthier trouvait assez peu de temps pour se laisser engluier dans les pipeaux de l'amour et du flirt. Et c'est pourquoi elle recevait assez cavalièrement . . . ses cavaliers, même Fred Dufour à qui tout

de même, faut-il le dire encore en toute franchise, elle paraissait accorder plus d'attention qu'aux autres. Il était même de toute évidence le préféré. On les considérait comme de bons amis, à la façon dont un homme et une femme peuvent l'être quand ils savent qu'ils s'aiment bien, ne désirant plus rien l'un de l'autre.

Mais pour Peter McLeod, c'était autre chose. Il était le "Boss" et Mary avait dans son esprit humble et peu compliqué une haute idée de la hiérarchie dans une "concern", au sein d'une exploitation forestière, espèce de seigneurie sylvestre où le patron est maître absolu avec tous les droits féodaux, de mares aux grenouilles ou autres. Jusque là toutefois, de ce côté, tout ne s'était réduit qu'aux plus anodines manifestations du flirt : une oeillade en passant, même un innocent baiser escamoté, ici et là, au hasard des rencontres, à la porte de la maison, au grand air, face au ciel, comme avec toutes les autres, d'ailleurs; scène banale qui pouvait être vue par tout le monde sans qu'il y eut scandale. Fred Dufour, une fois, en fut témoin et en sortit plus fâché que scandalisé.

Un soir qu'il revenait de la scierie, il avait vu Peter McLeod s'arrêter devant la maisonnette de Jean Gauthier. Mary travaillait à croupeton dans son petit potager. Peter McLeod dit quelques mots, de loin, à la jeune fille, puis sauta lestement par dessus la clôture de planches du jardin, s'approcha de Mary et sans plus de façon, l'embrassa à pleine bouche; puis il s'en fut tout bonnement. Mais Fred Dufour en fut tout bouleversé. Cette audace le dépassait.

Il était donc tout naturel, depuis, qu'il ne vouât pas au "boss" un amour de tous les instants. Toutefois, par un sentiment revers dont il ne se sentait pas le maître, il admirait Peter McLeod. Il exaltait ses qualités, sa franchise surtout, sa bonté naturelle, son esprit de justice envers les hommes, sa loyauté souvent. Il aimait aussi ses défauts: son audace téméraire, sa brutalité même envers certaines brutes à face humaine qu'il avait à conduire. Il savait qu'une chose que ne pouvait souffrir Peter McLeod, c'était qu'on maltraitât des faibles, encore qu'il n'ignorait pas qu'il agissait ainsi moins par générosité que par un sentiment altier de sa force.

Connaissant donc Peter McLeod sous tous ses angles, on peut comprendre que ce ne fut pas, comme on aurait pu le croire, par ironie que Fred Dufour, avant son départ pour l'Anse-au-Cheval, avait placé Mary Gauthier sous la puissante protection de son antagoniste de la veille. Il était sincère. Il connaissait assez son rude patron pour savoir qu'en lui confiant la garde de celle dont il rêvait de faire prochainement sa fiancée, et sa femme tout de suite après, son geste supprimait chez Peter McLeod toute tentative de privauté contre Mary, du moins, tant que Fred Dufour serait loin d'elle. Après, face à face, on verrait.

Peter McLeod n'aimait pas à frapper en arrière ou en bas de la ceinture; aussi, Fred Dufour se retranchait derrière le mur de sa loyauté naturelle. Il était malin sans le savoir. Et il est possible que Peter McLeod soupçonnât le piège. Il ne le fit pas voir.

Quoiqu'il en soit, Fred Dufour partit sans la moindre crainte du côté de la fidélité de Mary Gauthier et des audaces de Peter McLeod.

— III —

Peter McLeod avait dans les veines, eut-on dit, du sang de toutes les bêtes fauves de la forêt laurentienne. Du caribou, il avait l'agilité, l'orgueil de l'orignal et la force massive de l'ours noir. Il possédait l'astuce du renard, l'activité et l'initiative du castor, la férocité du loup. Il les résumait toutes. Et dans ce cocktail animal apparaissaient les plus belles qualités de l'homme, de prime abord incompatibles avec les qualités et les vices de la brute; bon comme un enfant, loyal, franc comme l'épée du roi, sincère, ignorant le mot fourberie. Du côté brute encore, si l'on eut voulu étendre le parallèle en dehors de la faune laurentienne, on lui eut trouvé la fierté du lion, la souplesse du tigre, la férocité de la panthère. Mais il n'y avait rien de la duplicité du serpent chez lui; et il ne pouvait ramper. Sa violence ne connaissait ni entraves, ni bornes. Son poil se levait droit sur son corps et ses narines palpaient de fureur; puis, sans transition, il devenait doux comme un tendre agneau. On s'approchait pour caresser l'agneau et voilà qu'un lion bondissait et rugissait. Sa colère? Pour un rien, il éclatait comme un coup de tonnerre, puis, sans le moindre écho de la foudre qui tombait, on n'apercevait plus devant soi que les vapo-

reux clairs d'une aurore boréale par une nuit sans lune... Un drôle d'homme !

Même problème trigonométrique du côté racial. Était-il Ecossais, Irlandais, Anglais, Allemand, Russe, Français? Il semblait avoir du sang de toutes ces races comme de toutes les bêtes. Pratique comme un Anglais, il avait la légèreté du Latin et la férocité de l'Allemand s'alliant chez lui à l'astuce du Juif. L'argent pour lui avait la valeur que lui donnait l'Ecossais et les théories les plus subversives du Russe trouvaient prenant chez lui comme les qualités les plus chauvines de l'Irlandais... Peter McLeod brutalisait un homme pour le moindre anicroche et recueillait avec componction un pauvre petit oiseau blessé que son pied allait écraser sur le chemin. Il refusait à un employé de lui payer ses gages sous le plus futile prétexte, et sa bourse était largement ouverte à tous, même à celui à qui il venait de refuser son juste salaire. Puisait qui voulait dans son escarcelle... Il pleurait devant une infortune, devant une mendicante qui lui tendait la main, devant un enfant qui lui ouvrait ses petits bras, devant un animal que l'on avait injustement maltraité. Un jour, un charretier ayant, devant lui, fouetté son cheval sans raison, il s'empara facilement du fouet de cet homme et le fouetta jusqu'à ce que ce dernier hurlât de douleur...

Car une chose que Peter McLeod ne pardonnait pas, c'était que l'on maltraitât un faible ou un être, quel qu'il fut, sans défense. De ce côté, pas de quartiers !... Sa franchise était d'une brutalité sans nom. Pour un rien, par plaisir, il insultait un homme, l'hu-

miliait jusqu'à le muer en un imbécile qu'il cherchait ensuite à abrutir, pour en faire le souffre-douleur de ses compagnons; puis, quand le malheureux était parvenu au fond de l'abîme où il avait pris plaisir à le plonger, il le relevait soudain par une promotion qui ahurissait les autres. Bref, il y avait cinquante natures dans cet homme qui promenait sa domination sur quelques trois cents têtes continuellement pliées sous sa main de velours enfermée dans un gant de boxe. . .

Peter McLeod était surtout remarquable par ce que l'on pourrait appeler le "fixed of purpose". Quand il avait entrepris une chose, il fallait qu'elle se réalisât. De ce côté il était franchement Ecossais de nationalité. Mais il était Anglais par son désir de conquérir, de dominer, quels que fussent les moyens qu'il employât. Ajoutons qu'il avait aussi dans ses veines maints filets de sang sauvage par ses vices, ses excès, sa cruauté et aussi par son dévouement qui n'avait plus de bornes quand il était parvenu à savoir où le placer.

A cause de tout cela, il était plutôt sympathique. Son esprit pénétrant agissait comme un corrosif. Son allure était vive; il avait des yeux gris profondément attentifs. Il possédait l'art d'amener les gens à s'ouvrir à lui malgré la rudesse de son contact.

Enfin, encore au point de vue physique, jamais homme plus adroit et souple ne vécut sur terre. Accrobate, lutteur, coureur, il fut tout cela. De ce côté il tenait du sauvage.

Et, pour terminer ce portrait compliqué : ivrogne. On ne le fut jamais davantage. Il mettait son orgueil à accomplir, une fois entré dans le domaine de Bac-

chus, comme partout ailleurs, ce que nul encore n'avait tenté. Là aussi il se plaisait à frôler la mort à chaque instant. Il se laissait aller à l'ivrognerie en se pénétrant bien de cette conception qu'il "arriverait" en s'adonnant aux pires beuveries et, par une série de degrés que seule pouvait supporter une constitution de fer, en atteignant le complet abrutissement, l'inconscience du pourceau, avec la détermination de savoir si c'est lui ou le whisky qui l'emportera à la fin. Il comprenait depuis longtemps que l'alcool était son plus mortel ennemi, et c'est pourquoi il se plaisait à coller continuellement avec lui. S'il prévoyait, dans ses quelques heures lucides que son ennemi finirait par le tuer, il voulait lui démontrer combien il lui faudrait de ressources pour terrasser un humain comme lui. Aussi, prenait-il des coups à tuer un boeuf. Encore une fois, un drôle d'homme !

N'importe, pour résumer en un mot, une brute, mais vivant au milieu de combien d'autres aussi brutes ! . . . Quelle vie alors dans ce coin lointain du Saguenay ! . . . Pittoresque tout de même, et si humaine. Ici, pas de tricherie possible. Aucun moyen de fuir de cette prison de la vie ! Tout alors, dans ce petit trou perdu au grand nord se passait dans un monde où les problèmes ne sont jamais simples, sans doute, — on croit trop, en littérature surtout, que la complexité est l'effet de la seule intelligence dialectique; le coeur n'est pas moins démoniaque, — mais sont toujours essentiels et vrais. Un monde rien qu'humain, sans recours et démunis d'idées. Dénués de tous les moyens d'évasion, les hommes ne trouvent de ressources qu'en

eux-mêmes, en leur coeur, pour durer ou s'endurer. "Le peuple" dit, quelque part, Thomas Hardy, "les artisans, les ivrognes, les mendiants voient la vie telle qu'elle est bien mieux que les étudiants des collèges. On comprend souvent mieux là les grandes passions. Là, nous apprendrons peut-être que l'amour n'est pas simplement une crise, un drame en acte ainsi qu'on voudrait nous le faire croire dans la littérature aristocratique, mais une longue histoire, un long poème dont le coeur crée tous les jours la beauté. . ."

C'est dans l'automne de 1832 qu'arriva au Saguenay Peter McLeod, le type assurément le plus légendaire qu'ait fourni cette lointaine contrée et dont, après sa disparition, l'on a parlé longtemps avec des paroles et des gestes de haine mêlés d'admiration, de crainte tout autant que de regret. Son caractère farouche, ses terribles vices, son défaut absolu de tout scrupule justifiaient chez les autres et cette admiration et cette terreur que provoquait sa vie de tous les jours. . .

Peter McLeod organisa un chantier de bois au débouché de la Rivière-du-Moulin, un peu à l'est de Chicoutimi. Il y construisit une scierie et engagea pour cette dernière et ses chantiers de coupe, tous ceux qui se présentaient; des rebuts de tous les coins des Amériques qu'il menait à coups de pieds. C'était dans ce coin perdu de la province de Québec, comme une sorte de "shangayage" où le capitaine prenait tous les risques dans le choix de son équipage terrier. Etabli, d'abord, à son propre compte, à la Rivière-du-Moulin, Peter McLeod devint vite l'associé de William Price

qui exploitait à Chicoutimi, au Bassin, les premiers chantiers de bois et les premières scieries mécaniques de la région haut-saguenayenne. Son énergie, sa hardiesse, son esprit d'entreprise développèrent en peu de temps cet embryon de ville industrielle dont il devint en quelques semaines roi et maître absolu. C'est lui qui fonda ce que l'on a appelé la "Banque à Pitons". Les "pitons" étaient des bons que Price-McLeod émettait pour des montants variant de cinq sous à cinq dollars. On payait les gages des journaliers avec ces papiers qui n'étaient valables que pour les marchandises des magasins de la société. Un homme gagnait-il soixante sous par jour, on lui donnait un "piton" de cette valeur avec lequel il pouvait se procurer ce dont il avait besoin au magasin. An a appelé ces "pitons" du nom de baptême de McLeod, leur inventeur : Peter. "De Peter à "Piton", a dit Arthur Buies, il n'y a qu'un pas; la transition est toute trouvée. Ce ne sont jamais les noms à donner qui embarrassent les Canadiens" . . .

Donc Peter McLeod étendait sa redoutable royauté sur tout le "Royaume du Saguenay", hommes et femmes, bêtes et choses, quand Fred Dufour envoyé par lui à l'Anse-au-Cheval pour mettre à la raison une "gang" de fiers-à-bras de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui causaient des ennuis à ses hommes, lui confia la garde de Mary Gauthier, sa fiancée. Tout autre que Fred Dufour, qui connaissait par coeur son Peter McLeod, eut hésité devant le risque. Mais il faut croire que Fred Dufour savait ce qu'il faisait . . .

Et la première chose que fit Peter McLeod le soir

du jour où partit Fred Dufour pour l'Anse-au-Cheval, fut d'aller tout bonnement embrasser la belle Mary chez elle. Après quoi, pour marquer le départ de son antagoniste, il organisa à la maison de Jean Gauthier une veillée à laquelle il invita tous les "boulés" et les "beaux" de la "concern". Il fit même venir pour la circonstance, d'un "campe" situé à cinq milles de Chicoutimi, un violoneux qui jouissait d'une fameuse réputation dans toute la région. Le "bal" fut on ne peut mieux réussi. On dansa jusqu'au matin et l'on vida des cruches et des cruches de whisky.

Peter McLeod "callait" lui-même les danses avec la même autorité qu'il mettait à mener ses équipes de journaliers, aux scieries et aux chantiers de coupe de bois. Cinq fois, il dansa avec Mary Gauthier et cinq fois il l'embrassa à pleine bouche, là, goulûment. . .

Les autres ricanaient. Si le pauvre Fred Dufour voyait ça ! . . . Jean Gauthier, le père, se sentait presque scandalisé, même indigné; mais allez donc, lui, simple contremaître, tenter des remontrances au patron si redouté ! Fallait avaler la pilule, quoi ! . . . Mais Peter McLeod n'était pas homme à l'avalier, lui. Voilà que sur le matin, un mirliflore, préposé aux fournaïses à la scierie, profitant d'un moment où, dans un coin de la salle, Peter McLeod ingurgitait force rasades de whisky, s'approcha de Mary Gauthier et, après l'avoir embrassée, lui proposa une petite promenade au clair de la lune. Les jouvenceaux allaient sortir quand Peter McLeod s'approcha en titubant :

“Alors, on se quitte, comme ça, sans se dire adieu ? . . .

Et d'un coup de poing rapide il étendit par terre le jeune téméraire.

— IV —

L'aube pointait à peine et le froid était vif quand, le lendemain du jour de son entrevue avec Peter McLeod, Fred Dufour se mit en route pour l'Anse-au-Cheval. Il avait cinquante milles à parcourir à travers les montagnes et le bois sans le moindre sentier de chasse. Comme il l'avait déclaré à son irascible patron, il avait voulu partir seul mais il était accompagné de son chien, Pitro, qui ne le quittait d'ailleurs jamais et qui, grâce à son intelligence, à sa fidélité, même à sa férocité, l'occasion venue de la déployer à bon escient, était plus sûr que deux compagnons de route.

Fred Dufour portait attaché aux épaules un sac de trappeur qui contenait une épaisse couverture, du boeuf fumé, des "biscuits de matelots", une boîte de thé, du tabac, une hachette, quelques rudimentaires ustensiles de cuisine, des munitions pour sa carabine qu'il portait en bandoulière et quelques autres menus objets.

Ainsi équipé, la pipe aux dents, les pieds dans d'épais mocassins de peau de caribou entourés des souples lanières de ses solides raquettes montagnaises, Fred Dufour, suivi de Pitro, se mit en marche du côté de la chaîne abrupte et interminable des monts sague-

nayens. Dans la plaine blanche, ouatée d'une épaisse neige, silencieuse encore de tout le poids de la nuit, Fred Dufour semblait le dieu de ces solitudes que l'on eut dit éternelles. Il était, semblait-il, taillé tout exprès pour affronter les dangers et les trahisures cachées partout en ces coins désertiques des confins de la civilisation.

Dire que la veille, durant la soirée, il était allé dire adieu à Mary Gauthier serait oisieux. Il lui avait raconté dans tous les détails, les derniers événements, son étonnante victoire sur Peter McLeod, son entrevue avec le redoutable Boss, l'offre d'argent qu'il lui avait faite pour quitter le pays, son refus et, enfin, l'ordre qu'il lui avait donné d'aller faire la paix à l'Anse-au-Cheval.

Mary Gauthier, à la vérité, ne fut guère enchantée de ce problématique voyage de son ami, seul, dans la neige, à travers cinquante milles de forêts et de montagnes. Mais elle était accoutumée à cette vie aventureuse des bois où, chaque jour, tout peut arriver, aussi bien à ceux qui se croient à l'abri du danger qu'à ceux qui y sont le plus exposés. La dernière partie de la soirée se passa à échanger le menue monnaie ordinaire des amoureux transis des solitudes qui n'ont guère de potins à raconter et à commenter. Heureusement que le père Jean Gauthier, participant à cette soirée des adieux, était là pour alimenter la conversation qui, parfois, baissait autant que la flamme falotte de la chandelle de suif servant tant bien que mal de clair de lune à cette idylle de caractère plus ou moins nordique.

Mais, avant de partir, Fred Dufour, comme faisant un effort assez sensible, pour dire quelque chose d'intéressant en cet instant suprême d'une séparation momentanée, il est vrai, mais dont on ne pouvait prévoir ni la fin ni les résultats, dit à Mary :

—Tu sais, j'ai demandé à Peter McLeod d'avoir bien soin de toi durant mon absence. . .

—Ah ! je vois, Fred, que tu as bien confiance en moi. . .

—Beau dommage, Mary.

Et l'on s'était quitté sur ces mots.

Et c'est à tout cela, à ces événements importants de la vie de son coeur que pensait Fred Dufour, marchant à larges foulées de ses raquettes vers la Baie des Ha ! Ha ! d'où il avait l'intention de se diriger ensuite, du côté du Saguenay, en prenant derrière les rives abruptes qui sont inaccessibles, pour gagner l'Anse-au-Cheval. Il marchait plus doucement parfois à cause de son chien qui n'avancait pas aussi vite que lui dans les bancs de neige molle mais qui n'en manifestait pas moins de coeur et de joie à suivre son maître. Pitro ne se gênait pas même, parfois, de faire un long détour, histoire de flairer de plus près une perdrix ou un lièvre qu'il avait vu voler ou sauter entre deux arbres; mais docilement, il revenait à l'appel de son maître qui, pour le moment, n'avait que faire de ces bestioles.

Dans l'après-midi, le temps étant devenu plus doux, la neige se mit à tomber à gros flocons, épais, mouilleux et pressés. La marche du voyageur devint plus difficile. Bientôt, parvenu, à quelques milles en amont des Caps Trinité et Eternité, Fred Dufour se

décida à passer la nuit dans un petit bois de pins qui lui offrait un confortable abri contre la tourmente qui menaçait. En peu de temps, il se construisit une hutte de branchages. Il se fit un lit d'odorants rameaux de sapin sur lequel, après avoir englouti une volumineuse portion de boeuf fumé arrosé d'une pleine petite chaudière de thé noir, il s'étendit non sans volupté ainsi que Pitro, lui aussi abondamment lesté, et couché à ses côtés. On dit que ça réchauffe, les bêtes.

La nuit se passa sans incident excepté qu'au milieu, Fred Dufour fut réveillé par les sifflements du vent qui passait à la cime des grands pins qui abritaient sa cabane.

"Blasphème ! . . . murmura-t-il, la poudrerie, ça va être beau !"

Au petit matin, quand il reprit sa marche, il ne mit pas de temps à s'apercevoir que la poudrerie avait effacé ses traces. De monstrueux bancs de neige s'étaient accumulés tout autour de son abri. Des arbres étaient renversés qu'il lui fallut contourner quand il ne pouvait pas passer par-dessus ou en dessous. La marche était plus lente, même très difficile.

Aussi, ce n'est que le soir du deuxième jour que Fred Dufour arriva en vue du "campe" de l'Anse-au-Cheval. La nuit était tombée quand il y arriva et la nappe blanche n'était éclairée que par la réverbération des étoiles qui luisaient par myriades dans le ciel glacé. Le "campe", tache noire dans la clairière blanche, semblait mort sous sa charge de neige. Mais avec de la bonne volonté Fred Dufour s'en approcha et poussa

délibérément la porte par où, soudain, une bouffée de vent froid chargé de neige, s'engouffra en sifflant.

"La porte ! . . . Quel maudit qui ne ferme pas la porte en entrant ?" s'écrièrent d'en dedans des voix furieuses.

Mais aussitôt, un tonnerre d'exclamations joyeuses éclata à la vue de l'homme qui restait immobile sur le seuil.

"Tonnerre de Sainte-Anne de la Pocatière ! . . . mais c'est Fred Dufour ! . . .

—Ah ! le Baptême. C'est ben toujours lui, allez ! . . . venir par un temps pareil ! . . .

—Et seul ! . . . Non, avec Pitro . . . Allo, allo, . . . mon Pitro . . .

Et tous de presser les mains de l'homme qui entrait et de caresser le chien qui le suivait ; et les interjections de s'entrecroiser pendant que le nouvel arrivant détachait avec peine ses raquettes aux mailles couvertes de glace et de neige mouillée . . .

—T'as ben mis deux heures à venir icitte avec des raquettes pareilles, hein, Fred ?

—T'as pas rencontré Tommy Smith dans les environs du Tableau ? . . .

—T'as dû te battre avec un ours . . . Tu sais, y en a, c'est terrible, vis-à-vis l'Anse ! . . .

—Et le "boss", il est toujours avenant sans bon sens, on suppose ? . . .

—Il lui faudrait une bonne "volée", au "boss" pour le r'mettre d'aplomb, fit remarquer l'un des hommes sur un ton de fausset . . .

—C'est fait . . . dit tranquillement Fred Dufour,

qui s'était installé près de la table de bois brut et avait demandé à manger . . .

—C'est fait ? . . . Ah ! firent tous les hommes ensemble . . . Et par qui ?

—Moi !

—Et c'est à cause de ça sans doute, qu'il t'a envoyé à not'secours ? fit une voix ricaneuse.

—Oui, à cause de ça, c'est vrai, tas de poules mouillées qu'vous êtes," répondit Fred Dufour qui commença à plonger sa fourchette dans un plat de "beans" arrosé de melasse et que venait de lui apporter le "cook" . . . "oui à cause de ça.

Et naturellement, Fred Dufour dut raconter dans tous les détails l'étrange et heureux incident de sa carrière, et répondre à toutes les questions que provoqua son récit. Il se sentait en verve, ayant au préalable ingurgité deux bonnes lampées de whisky que lui offrit le "foreman" du "campe", histoire de mouiller son arrivée.

"Et alors, Fred, tu lui a laissé, comme ça, ta blonde en soins ? demanda à demi incrédule, un des hommes . . .

—Mais oui . . .

—On connaît son Peter McLeod, fit le "foreman" et m'est avis qu'c'est pas une si mauvaise affaire que Fred Dufour a fait là . . . Vous savez, les enfants, avec Tommy Smith en arrière, on sait jamais c'qui peut arriver dans nos "campes" et même à la "concern" . . .

La plupart des hommes opinèrent du bonnet.

"Rappelez-vous, les enfants, reprit le "foreman"

c'qui est arrivé, l'année dernière, au Petit Saguenay, au "campe" de Joe Grosleau qui avait eu la mauvaise idée d'amener sa femme pour faire la "cookerie". Elle aurait ben mieux fait de rester à Tadoussac. Vous savez, un jour qu'les hommes étaient dans le bois à bucher, elle a disparu du "campe", dans la journée. On a trouvé son corps, par hasard, quinze jours après, le long d'un sentier qui conduit à l'Anse-Sainte-Catherine, au bord du fleuve. . . Dans quel état? vous avez pas d'idée. . . Avec Tommy Smith et sa bande, on sait jamais. Il faut prendre toutes les précautions, surtout du côté des femmes. Cet animal-là a un faible, je crois, pour le sexe faible. . .

Fred Dufour écoutait le "foreman" en mangeant goulument ses "beans" dont il donnait, d'ailleurs, la moitié à son chien qui avait déjà lapé toute une terrine de hachis de boeuf.

"Le "Boss" a raison, finit-il par dire. Il faut se méfier de Tommy Smith comme de la peste; il a été longtemps, vous savez, l'âme damnée de la Compagnie et il en veut à Peter McLeod surtout. . . Mais, mes amis, je viens lui régler son compte, à Tommy Smith. . . naturellement si je peux l'attraper.

—Pas si vite que ça, mon Fred, fit une voix.

—Ah ! . . . et pourquoi, pas si vite que ça ?

—Parce qu'on le connaît. . . Pas plus tard que la nuit dernière, il est venu dans les environs, nous en avons des preuves. Il était avec sa bande, trois ou quatre hommes dont deux sauvages. La tempête heureusement nous a sauvés.

—Ces bandits sont-ils dans les parages depuis longtemps ? demanda Fred Dufour.

—Depuis pas moins de trois semaines, répondit le contremaître. Ils sont campés quelque part au Petit-Saguenay, nous a dit, l'autre jour, un sauvage qui est passé par ici. Il leur avait échangé de la farine pour trois peaux de renard.

—Oui, c'est comme ça qu'ils alimentent le poste de l'Ashuapmouchouan, au Lac Saint-Jean; un poste de chenapans qui ne nous laisseront pas tranquilles tant qu'on en aura pas débarrassé le Saguenay.

On causa ainsi et l'on fuma une bonne partie de la soirée. La nuit était d'un froid pénétrant. Le vent avait cessé de jouer sa formidable guitare dans les cimes dénudées des pins. Avec Fred Dufour, huit hommes se trouvaient dans la cabane. C'étaient de rudes hommes taillés tout exprès pour la vie qu'ils étaient appelés à mener. La nuit se passa dans le plus grand calme.

Cependant à la fine pointe de l'aube, un ploc-ploc assourdi se fit entendre, au dehors, tout près de la cabane. Un des hommes qui venait de s'éveiller courut à la porte et il vit au bout de la clairière, une forme noire disparaître dans le bois de toute la vitesse de ses raquettes. . .

Et à l'instant où il ouvrait la porte, un papier, qui était à demi fiché dans une anelure de la clanche de bois, tomba sur le parquet. . .

— V —

Avec la mi-décembre, l'hiver était venu tout de bon et avait étendu sur le Haut-Saguenay ses plus beaux draps blancs. Les rafales dressaient leurs tentes blanches autour du village de Chicoutimi et, trois jours sur cinq, la tumultueuse cavalerie des vents en tentait l'assaut. Elle faisait, la nuit, un tintamare de tous les diables. Quand elle se taisait, le gelée se mettait à pincer et à faire gémir choses, bêtes et gens. Puis elle relâchait un peu. Le temps se réchauffait un brin, les vents étaient moins hargneux. Alors le ciel se mettait à descendre si bas, si bas qu'il paraissait reposer sur la cime des pins. Il devenait morne, gris et mat. Et voilà que la neige se mettait à tomber à larges flocons : tomber à croire qu'elle ne devait jamais plus s'arrêter.

Et maintenant les arbres sont ouatés : des arbres de Noël.

La terre est entièrement recouverte de sa toison d'hiver. Le monde est gazé de blancheurs bleutées. Et la neige tombe, tombe sans arrêt. Les flocons, dans l'air, se croisent, inextricables, innombrables. Tout est noyé dans une mer immaculée. Il n'y a plus rien de distinct à l'oeil. Les maisons et les cabanes ne ressemblent plus qu'à de gros tas de neige d'où s'élèvent

des torsades noirâtes de fumée. Tout est de niveau. Une immense étendue blanche, glacée, impénétrable, fantasmagorique, recouvre la terre. Et des nuits de plomb écrasent tout. Puis c'est le silence subit, presque effrayant. Pas un souffle ne tremble. Tout se tait, s'assourdit.

Et, un autre jour, la chute de neige finie et les vents calmés, un ciel remonté, d'un bleu étincelant, déverse des torrents de lumière crue sur le paysage blanc qui les renvoie avec un scintillement plus intense.

Malgré sa sauvage beauté, c'était la saison redoutable et redoutés des quelques trois cents habitants, colons et hommes des bois, disséminés dans la vallée de la rivière Saguenay. Cette sauvage et lointaine contrée, jusqu'alors avait été fermée comme un livre. Pénible début d'une harassante randonnée à travers un territoire informe, tourmenté, étouffé sous d'âpres montagnes, de caps effarants et de forêts sans fin . . .

Aux bords de la Baie des Ha ! Ha ! les colons ont commencé leur oeuvre de vie. Ils n'étaient qu'une poignée, mais ni des miséreux ni des aventuriers. Ils étaient des cultivateurs qui vivaient sur des terres concédées à leurs ascendants dans les vieilles paroisses de Charlevoix. Mais ils sentaient couler dans leurs veines le sang, riche et généreux, de ces preux dont la plupart furent leurs ancêtres et qui, en arrivant de la vieille France, essaïmaient, faisant généreuse souche dans l'île d'Orléans et tout le long de l'ondoyante côte de Beau-pré. De l'île d'Orléans, de Beauport, de Beau-pré, ils étaient partis et, se dirigeaient étape par étape, plus au nord-ouest, ne laissant pas d'un pouce s'éloigner

les rives du fleuve. Ils fondèrent le vieux comté de Charlevoix.

Mais en vrais défricheurs de la forêt, à la recherche de la terre argileuse qui faisait pousser le blé, il leur fallait aller toujours de l'avant. Eux partis pour le voyage dont on ne revient pas, leurs fils voulaient conquérir d'autres terres. Puis les petits-fils vinrent qui firent de même. Ils voulaient des terres où l'on continuerait de vivre exclusivement du sol et où se perpétueraient la liberté et l'indépendance qui trempent les caractères, gardent la fierté, élèvent l'esprit, fortifient les courages et ennoblissent les cœurs. . .

On le savait, on le disait : des Indiens et des chasseurs l'avaient rapporté. . . Au delà de la chaîne tumultueuse des pics qui enserrant la rivière Saguenay, une grande baie s'étendait, vaste comme une mer, entourée de généreuse forêts de pins qui s'élançaient droit vers le ciel et qui poussaient d'un sol riche de toutes les substances nutritives aux plantes.

Et les petits-fils de ceux qui étaient venus de France furent les découvreurs de ces terres plantureuses des bords de la Baie des Ha ! Ha !, qu'ils pensaient capables de nourrir toute la population de Charlevoix. . .

Mais il était venu, un peu auparavant, à l'assaut des pinèdes saguenayennes, des hommes de tout sac et de tout crin, rebuts pour un grand nombre des villes américaines et canadiennes, et que la rude et libre vie du nord québécois attirait pour mille raisons. Ceux-là s'établirent à proximité des scieries où se transformaient en planches et en madriers les pins innombrables des forêts saguenayennes, ou bien s'en allèrent

s'ensevelir dans les "campes" des chantiers de coupe de bois au sein de la forêt même. Ils étaient grossiers, prompts à la provocation et aux coups. Ils buvaient sec et portaient le blasphème à la hauteur d'une prière. Ils formaient un troupeau à la direction duquel les coups n'étaient jamais de trop. Aussi, fallait-il des poings de fer pour en venir à bout. Au demeurant, des hommes de coeur et d'un courage indomptable.

Parfois, ceux qui étaient établis à côté des scieries, après avoir vécu pendant quelques temps de la coupe du bois, s'en allaient, une sorte d'atavisme aidant, sur des terres non arpentées qu'ils prenaient presque d'assaut, et où ils se mettaient à vivre sans ordre, sans méthode, au petit bonheur de leurs caprices. On commençait des défrichements sans le moindre égard pour le voisin . . .

Et c'était avec toutes les peines du monde que l'on pouvait se procurer les premières nécessités de la vie. Ceux qui auraient pu avoir des chevaux et des boeufs en étaient empêchés par les Compagnies. On ne permettait l'usage des chevaux que pour l'exploitation forestière. L'on n'avait d'autres instruments pour défricher et ensemercer que la hache et la pioche. Il fallait transporter à dos d'homme le bois coupé; l'hiver sur de petit traîneaux à mains.

Telle était la population du Haut-Saguenay au milieu du siècle dernier : "squatters," et "lumberjacks" . . . Quelques agglomérations de mâtures, ici et là. Ou bien, après des milles et des milles de forêt, au milieu de l'immensité du ciel et de la terre, surgissait une cabane de colon, mélancolique à faire mou-

rir, et qui élargissait encore, semblait-il, la solitude du paysage; cabane accablée par la désolation ambiante, que le jour éclaire dans toute sa pauvreté mesquine, que la nuit obnubile, mais dont l'image évoque quand même la vie humaine attachée au sol par ce fait qu'il détient les sources essentielles de l'existence . . .

On recevait souvent à Chicoutimi, la visite de ces pauvres gens qui avaient parcouru des lieues pour venir au magasin échanger contre des provisions et quelques objets indispensables à leur vie primitive, quelques grumes de pin qu'ils avaient coupées dans la forêt et qu'ils charroyaient dans la suite à la scierie avec les chevaux qu'on leur prêtait . . . On recevait aussi la visite de trappeurs, de coureurs de bois, d'indiens qui venaient troquer leurs fourrures. Et alors, la "concern" s'animait plus que de raison.

Le magasin, des soirs, devenait un amalgame sans pareil de gars bruyants, insouciants, brutaux, assoiffés, qui dépensaient sans compter en quelques heures le fruit de longs mois d'un travail éreintant et de courses déprimantes. Alors, des nuits presque entières, on entendait du magasin, dans tout le village, les sons cacophoniques d'accordéons criards et de musiques à bouche plaintives, de verres frappés les uns contre les autres; des hurlements mélangés à des bribes rauques de chansons vulgaires, et le piétinement de lourdes bottes sur le plancher rugueux. On buvait sec et on blasphémait ferme. Après des whiskies et des whiskies répétés sans fin, on en venait aux provocations à propos de tout et à propos de rien; puis, souvent, aux coups. Parfois on en arrivait à de sanglantes querelles.

Le plus souvent, ces hommes n'étaient ni des costauds à réputation d'assassins, ni des hommes mauvais, mais de braves travailleurs qui changeaient d'humeur et devenaient inconnaissables dès qu'on les prenait par la douceur . . .

Parmi ces groupes bruyants, on voyait, des fois, des hommes calmes, qui avaient conservé leur raison, des vieillards qui s'étaient dévolus à eux-mêmes la tâche souvent difficile de retenir les noctambules juste au bord du danger; et il faut dire à leur honneur qu'ils y réussissaient presque toujours.

Ceux-là, souvent, dans des situations particulièrement ardues, sentaient s'éveiller dans leur esprit simpliste l'idée de la hiérarchie et de l'autorité suprême comme une panacée au mal qu'ils voulaient arrêter. Alors, en toute confiance, tout bonnement, ils allaient trouver le "Boss", Peter McLeod, et lui demandaient la protection de son autorité.

Peter McLeod, le plus souvent, était plus saouïl que les autres . . .

Mais, devant cette marque de confiance que lui témoignaient des sages, il reprenait du coup conscience de son autorité, de sa loyauté et de sa responsabilité. Tout de suite, il y avait, chez lui, comme le "subridens" de l'antiquité. Il se sentait comme une subite inclination vers des dispositions meilleures :

"Vous allez voir ce que je vas en faire, ces fils de vache . . . Attendez ! . . ."

Et une voix de stentor retentissait dans le magasin :

"Vous allez tous aller vous coucher, à présent, tas de brutes que vous êtes ! . . . et que pas un seul ne dise

un mot ou je le fais revoler d'un coup de pied, par la fenêtre, dans le Saguenay . . . Vous entendez ? Vous êtes tous un tas d'ivrognes, de dégoûtants et vous ne méritez pas de vivre, tas de Goddam ! Allons, ouste ! . . . Débarrassez le plancher tout de suite ! . . .

Et, à la minute même, la scène changeait de décor. La porte du magasin n'était pas assez large pour permettre aux trappeurs, aux "lumberjacks", aux indiens, d'y passer à la file et de disparaître, comme des chiens battus. Ils s'en allaient dans l'obscurité du dehors, à présent en quête du peu de repos que leur permettait le reste de la nuit, dans la maison d'un ami du village, ou dans des cabanes de fortune dressées à la lisière du bois.

Parfois, de pauvres diables, plus avinés que les autres, ayant mordu la poussière du parquet du magasin — où ils en trouvaient d'ailleurs, plus que pour leur suffisance, — ne pouvant aller plus loin, restaient étendus, ici et là, dans le magasin et dans la "salle à dîner" des hommes. Alors, Peter McLeod, toujours conscient de ses devoirs de chef, pitoyable comme tout ivrogne envers son semblable, donnait à Joe, son homme à tout faire, l'ordre de les couvrir, chacun, d'une couverture de laine ou d'une peau d'animal et, après s'être servi trois ou quatre nouveaux whiskies, s'en allait lui-même s'étendre, saoul comme une grive en pleines vendanges, sur son misérable coffre-pupitre où bientôt il ronflait comme l'orgue de la cathédrale d'Edimbourg, sa ville ancestrale . . .

Et sur Chicoutimi, bientôt, le calme profond régnait qui n'aurait jamais dû oser s'aventurer sans l'in-

tervention, il est vrai, sollicitée, de Peter McLeod, le plus saoul de tous ceux qui maintenant, face au plafond de planches de sapin, au cône de la tente d'écorce de bouleau ou de toile, ou encore sous le ciel luisant d'étoiles, dorment du sommeil réparateur de la brute à bout de force. . .

Le ciel est clairot; sur un coin de l'immense velum qu'il développe sur la terre, se détache, sombre, la tour trappue du demi-clocheton de la vieille chapelle des Jésuites que l'on a entourée d'un enclos autour duquel se rangent sagement les maisons de la "concern".

Sous leur rude écorce frottée aux angles les plus aigus de la vie, la plupart des hommes que Peter McLeod vient de brutalement disperser dans la nuit, sentent palpiter encore un sentiment de foi solide, vivace, superstitieuse; la foi naïve du charbonnier. . . Et peut-être qu'à ce moment de la nuit, la petite tour de la vieille chapelle, planant dans la sérénité nocturne, au dessus de leur misère, a encore plus d'autorité que le "Boss" sur ces ombres fuyant ici et là dans la clarté lunaire que coupe d'une épaisse barre d'ombre le vénérable clocheton. . .

Chicoutimi était alors un bourg sans traditions. A l'origine, c'avait été un poste de traiteurs, puis une mission. Il s'étageait sur les deux rives de la rivière Chicoutimi, tout au bord du Saguenay qui coulait à travers deux épaisses forêts couvrant de longues chaînes de caps et dégringolant jusqu'aux rives. . . Chicoutimi n'eut pas de jours tourmentés. Les pins et les épinettes qui entouraient le paisible poste ne furent jamais les témoins de batailles farouches entre blancs

et indiens, et les années n'avaient pas eu à effacer la mémoire d'époques troublées et sanglantes, de scènes sauvages transformées dans la suite en de vagues légendes.

Le petit poste avait donc coulé des jours tranquilles avec ses cabanes entourées du vert sombre des forêts, au bord de la rivière argentée qui s'en allait là-bas en pleine sérénité. . .

A Chicoutimi, le Saguenay est chez lui, bien chez lui. Tout le pays, ici, lui appartient. C'est lui qui a creusé son lit, largement, d'un cap à l'autre. Il n'est pas un coin de cette terre tourmentée qui ne soit pas ce qu'il est à cause du Saguenay. . . On le voit, au fond des gorges, écumeux parmi les rocs sombres et si profond que des franges d'écumes bondissantes semblent immobile et figées. D'autres fois, il s'étale dans de longues anses, se faisant calme sous le soleil qui s'attarde sur les coteaux et les caps. Tous les rayons dardant au loin, se reposent sur le miroir aplani de ses eaux. Mais partout, il reste le conquérant, le fantasque; la rivière aux menteuses langueurs, aux brusques et terribles colères. . .

Alors le petit clocheton de la chapelle semblait vouloir raconter un passé très court et sans heurts. Il n'était pas moins vénérable et respecté. Il disait la douce mémoire des Pères Dablon, De Quen, Dreuilletes, de La Brosse, de Crespieul, Albanel, qui pendant près d'un siècle, seuls, sans ressources, sans autres armes que leur crucifix, se sont acharnés à suivre jusque dans les recoins les plus reculés de l'ancien "Domaine du Roy", au fond de leurs sombres et mystérieuses forêts, les

peuplades sordides qu'ils voulaient conquérir au Christ. . .

Au début de l'exploitation forestière entreprise par William Price et Peter McLeod, deux fois par année, la vieille chapelle des Jésuites renaissait à la vie. Au printemps et durant l'hiver, un prêtre venait de Charlevoix y faire une mission. Plus tard, le missionnaire arrivait de la Grand'Baie, paroisse naissante, la première du Haut-Saguenay, fondée par des cultivateurs de la Malbaie venus en 1837 sur les bords de la Baie des Ha ! Ha ! pour y faire la "pinière" et qui commençaient alors à se livrer au défrichage en vue de se créer des terres nouvelles où ils pourraient semer, comme à Charlevoix, de la "graine de pain" à l'endroit où poussaient les grands pins. . .

Et maintenant, tout dort dans la nuit sereine et glaciale qui écrase, semble-t-il, le bourg de tout son poids. Tout repose et l'on entend seulement, incessant, le sourd grondement de la cataracte de la rivière qui semble comme vouloir se retenir d'éclater en grand bruit de colère. . .

— VI —

La Fête de Noël, cette année-là, menaçait d'être triste à Chicoutimi.

Quelques jours auparavant on avait annoncé que le Père Honorat, missionnaire Oblat de l'un des postes de la Côte Nord du Saint-Laurent allait venir célébrer la messe de minuit dans la vieille chapelle des Jésuites du Bassin, et on avait aussitôt commencé les préparatifs du grand événement qui devait remplir de joie la population du village et des alentours. Même les coeurs les plus endurcis se sentaient attendris à la pensée que la suave et formidable nuit allait être célébrée dans l'antique chapelle. Et ces hommes étaient les premiers à apporter à pleins bras, de la forêt, les branches de sapin et les aiguillettes de pin dont on voulait orner le primitif temple. On pensait même plus à la joie de la cérémonie religieuse qu'aux jouissances du réveillon qui allait suivre mais qu'on préparait également avec les mêmes soins. . .

Comme la petite fleur bleu de l'espérance, elle est vivace au fond des coeurs même les plus rudes, la plante verte de la Foi piquée au coeur, depuis longtemps, souvent, depuis les premiers jours de l'enfance, ou-

blée pourtant pendant des années, négligée du moins, dans le coin obscur du subconscient . . .

On se préparait donc avec un entrain juvénile à la grande fête. La veille, deux "claireurs", occupés à lacer une futaie dans la forêt, avaient tué une jeune orignal qui vagabondait à la lisière d'un hallier de sapins, aux Terres-Rompues. Ils l'avaient trainé jusqu'au bourg où ils avaient été reçus avec des cris de joie par les habitants. Et ce beau coup de fusil avait été d'autant plus apprécié que cet hiver-là, l'orignal était rare dans cette partie de la vallée du Saguenay. Cet animal, à la forme élégante et à la robe d'un beau brun tirant sur le gris aux flancs, tombait dans le village la veille de Noël . . . Quel succulent réveillon allait faire oublier les salaisons du magasin ! Le corps du jeune roi de la forêt, amené au grand "campe", avait aussitôt été dépecé par le "cookie" et ses aides qui en avaient été porter les principaux morceaux aux maisons des employés; un beau cadeau !

Puis, après leur travail de la journée, les hommes étaient allés chercher de larges brassées de branches de sapin dans la forêt. Ils en avaient orné la chapelle dont les murs et le plafond furent vite couverts de rameaux qui odoraient, remplissaient la gorge d'une saveur âcre. Au fond de la chapelle, l'autel avait été orné d'une épaisse nappe de branchettes pressées, tassées comme une toile de lin tendue sur le cylindre d'un métier à tisser. Au milieu de l'autel formant étagère, s'élevait jusqu'au plafond une grande croix formée de longues ramilles de bouleau, fines comme des pailles de blé et artistement tressées, chef d'oeuvre de vanne-

rie de Mary Gauthier qui avait, pendant tout le jour, dirigé ces travaux d'ornementation. Partout ailleurs, dans le "grand campe", dans les maisons des employés, on avait rivalisé dans les apprêts du réveillon et des décorations. L'unique rue du village avait été balisée d'arbustes jusqu'à l'entrée de la chapelle. De petits sapins ornaient toutes les portes.

Le soir, après le travail supplémentaire, les principaux employés de la scierie s'étaient réunis chez Jean Gauthier. Ils se reposaient, fumaient et jasaient. Peter McLeod était de la partie, surveillant de l'oeil Mary Gauthier occupée aux préparatifs du réveillon : croquignoles, beignets et pâtés qui embaumaient la maison de leur appétissante odeur. Le "boss" ne dédaignait pas, souvent, de se lever pour aider la jeune fille toute à sa besogne.

"Tas de lâches ! "lançait-il parfois à l'adresse des hommes, "vous êtes pas même capable de chauffer ce poêle-là! . . .

Et Peter McLeod allait lui-même chercher dehors des brassées de petites bûches de bouleau et de sapin dont il bourrait le gros poêle de fonte.

"Vous aimez mieux vous conter des sornettes, hein, vous aut's" ajoutait-il en embrassant d'un coup d'oeil circulaire le groupe des fumeurs qui devisaient placidement . . .

Il y avait parmi eux Tom Grosleau et Joe Morin qui n'avaient de leur vie quitté les forêts. Tous deux avaient roulé leur bosse dans tous les chantiers du Haut et du Bas Canada; ils avaient bûché dans toutes les forêts de l'Amérique. Ils s'étaient mis à raconter

aux hommes leurs souvenirs de jeunesse dans les chantiers.

“En ce temps-là,” contait Joe Morin, “nous aut’s, les jeunesses, dans les chanquiers, on croyait dur comme fer à la chasse-galerie . . . vous savez, c’tè magnière d’voyager dans l’air avec des canots d’écorce que l’guiable menait à la pince, soit dit entre nous’aut’s . . . Vous savez, c’était des blagues tout ça. Quand à moé y a ben trente ans que j’cré pu à ces affaires-là.”

—Eh ben moé, Joe, j’y cré encore, répondait Toine Boudreau . . . Y a encore d’la chasse-galerie au jour d’aujourd’hui . . .

Et Toine lançait un jet de salive sur le parquet pendant qu’il jetait un regard de défi à Joe Morin. Les hommes, histoire de s’amuser et de poser aux esprits forts, l’approuvaient de la tête et souriaient . . .

“On peut toujours pas nier c’qu’on a vu, reprit Toine Boudreau; et moé j’vous dis qu’j’en ai vu des affaires de chasse-galerie . . . Tenez, un jour, non, un soir d’la Sainte-Catherine, dans un campe ous’qu’on était su l’Saint-Maurice, pas loin d’la rivière Croche, on s’est-ti pas mis en frais d’aller chercher du whisky à Trois-Rivières, en canot, dans les airs ! . . . On est parti. On a fait l’voyage dret dans une heure, pi on est revenu. On a bu et on a dansé toute la nuit. J’vous assure que quand on a commencé la soirée y avait pas une torvisse de goutte de boisson dans l’campe et dans les environs. Ça, creyez-moé ou creyez-moé pas; c’est la pure vérité.”

Et Toine, fier de son histoire, alluma tranquillement sa pipe qui s’était éteinte. Ces révélations stupé-

fiantes avaient provoqué un instant de silence dans la maison. On entendait le bois sec et les écorces de bouleau crépiter dans le poêle.

Puis voici que retentit la voix sonore de Peter McLeod :

“J'te crois, moi, Toine du diable, . . . y a des choses encore plus surprenantes aujourd'hui ! . . .

Mais un homme entra en coup de vent dans la maison, ce qui détourna subitement la conversation. C'était un homme “de la maison du moulin”. Il avait l'air consterné.

“Arais-tu rencontré un fantôme, Ti-Louis Desbiens ? demanda Joe Morin.

—Non, mais i vient d'venir au magasin un colon qu'arrive dret d'la Baie et qu'a annoncé, comme ça, que l'père qui d'vait venir icitte pour la Minuite peut pas v'nir à cause d'la dernière tempête de neige . . . et qui ont pas d'chiens là-bas . . . C'est comme ça ! . . .

A cette nouvelle inattendue, un voile de tristesse plana dans la salle de Jean Gauthier. Tous ces hommes se mirent à exprimer dans leur rude langage la désillusion qu'ils ressentaient . . .

La Noël serait donc triste. Pas de messe de minuit et à quoi bon le réveillon ? Un soir comme tous les autres soirs, quoi ! La rentrée de bonne heure au “bunk room”, le sommeil tardif coupé de ronflements sonores et peuplé de rêves fatigants, cette nuit probablement plus joyeux, parce que la réalité serait plus triste. On s'était pourtant bien préparé.

Et de nouveau, on entendit la voix de Peter McLeod toujours empressé auprès de Mary Gauthier qui

n'avait pas été, on le pense bien, la moins peinée à la nouvelle apportée par Ti-Louis Desbiens, et qui pour l'instant, lasse et découragée, s'était assise, laissant là les apprêts du réveillon . . .

—Goddam ! Vous avez tous l'air de chiens qu'on vient de fouailler . . . Moi, j'vous dis qu'vous allez l'avoir vot'messe de minuit, demain soir . . . Mary faut pas prendre de peine pour ça . . . Allons, continuons les croquignoles ! . . .

—Monsieur McLeod, si vous disiez vrai ! . . .

—Quand je vous dis que vous l'aurez, vot'messe de minuit avec tout ce qui s'ensuit . . . Voyons ! . . . au risque d'envoyer chercher le curé par Toine Boudreau, avec son canot dans l'air, comme il a été cherché du whisky à Trois-Rivières . . .

—Non, faut pas rire de ça, monsieur McLeod, risqua l'un des hommes, On sait que ça vous dit pas grand'chose, à vous, toutes ces affaires-là, mais à nous ant's, ça tient au coeur, vous savez . . .

—Dans tous les cas, tout ce que j'ai à vous dire, bande de poules mouillées, répondit Peter McLeod, c'est que vous travaillerez demain, comme de coutume, toute la journée, sans vous occuper de rien, et demain soir, tas de pioches, vous saurez me dire s'il y a d'la chasse-galerie ou s'il y en a pas . . . Hein ? Toine, qu'est-ce que tu dis de ça ?

—Moé, boss, chasse-galerie ou pas chasse-galerie, j'voudrais en bonguienne qu'on aie la Minnuite demain ! . . .

—C'est bon, fit Peter McLeod, allons nous coucher

asteur, mes vieux. Mary vous verrez qu'il y a pas seulement qu'Fred Dufour qu'a des idées . . .

— . . . et des poings, osa compléter l'un des hommes croyant n'avoir pas été entendu . . .

— Joe Tremblay, j'vas te passer celle-là, pour cette fois, mais que ce soit la dernière . . . Allons, ouste . . . au "bunk room" ! . . . Bonsoir, Mary. Bonne nuit et rêvez pas trop à Fred . . . C'est dommage que ce pauvre Fred ne soit pas ici pour demain soir ! . . .

Et bientôt ce fut le lourd silence de la nuit froide pesant sur la "concern" endormie . . .

Ce fut comme un bruit de branches cassées par l'ouragan avec accompagnement de sonores coups de tonnerre, et Toine Boudreau, ahuri, sursauta dans son "bed", se frottant les yeux de ses deux poings, pendant que Peter McLeod le secouait violemment, l'arrachant d'un rêve à un moment où le canot d'une chasse-galerie qui le portait avec des compagnons dégringolait à travers l'immense ramure d'un pin que le canot du diable avait frappé dans sa course aérienne.

"Toine, lève-toi et viens ! . . .

Quelque part dans la masse endormie de Toine, un échange insubstantiel donna désespérément l'alarme. Enfin, un doigt bougea, une paupière trembla, puis soudainement ce quelque chose se dégagea du cerveau du dormeur, jaillit, se répandit et, en un instant, s'identifia avec le corps tout entier.

— Hein, quoi ? . . . Le feu est au moulin ? . . .

— Non, grosse bête, mais il faut qu'il soit à nos jambes dans dix minutes . . .

—Et on va ? . . . A l'Anse-au-Cheval ? . . .

—Non, à la Baie.

—A pied, "boss" ? . . . interrogea, anxieusement, Toine Boudreau.

—Avec les chiens de Pit Tremblay.

—Vrai, Boss ? . . . j'aimerais encore mieux les canots de ma chasse-galerie . . .

—Il y a trop de neige pour les canots . . . Allons, pas de temps à perdre . . . Vas emprunter les chiens à Pit . . . Mange une bouchée et viens me rejoindre ici . . . Vas vite, Toine . . .

Toine Boudreau sortit sans demander plus d'explications. Peter McLeod, du reste, en fournissait rarement quand il donnait des ordres. Sitôt dehors, le froid enveloppa le pauvre Toine. Un air glacial, pénétrant, soufflait du Saguenay. La neige, sèche et dure, crissait sous les pieds. A cette heure de la nuit, le sol était jonché d'un crépuscule bleuâtre, sec, étrangement transparent. Le ciel était clair et rien ne voilait l'horizon. Ça et là encore, dans les profondeurs, quelques étoiles tremblottaient comme de froid. Pas âme qui vive dans tout le village.

Mais il y avait de la lumière déjà dans la petite maison de planches à Pit Tremblay, la dernière du bourg, de l'autre côté de la scierie. On eut dit que Pit attendait Toine. Celui-ci entendit les chiens grogner sous leur appentis. Il cria à la porte :

"Hé, là, Pit Tremblay, Peter McLeod veut engager tes chiens ! . . .

Pit Tremblay sortit. Il était grand, sec, un peu courbé; la pipe à la bouche, un épais casque de peau

d'ours sur la tête. Un lourd capot de même fourrure l'enveloppait. Pit Tremblay était peut-être le seul de la région à ne pas vivre sous la domination de Peter McLeod. Il faisait la traite des fourrures et était le plus souvent absent de Chicoutimi, toujours parti en longues randonnées à travers l'immense territoire sagueyayen, du Labrador au grand lac Mistassini. Ces excursions l'avaient comme desséché. Il avait un teint de Montagnais et à force de faire face à la poudrière des tempêtes nordiques, le visage pelé par endroits. Dans un de ses récents voyages sur la Côte Nord, il avait amené quatre magnifiques et féroces "huskies" qui étaient son orgueil.

"Et quoi's qu'il veut ben faire avé mes chiens, Peter McLeod ? demanda-t-il.

—Ça, Pit, j'en sais rien de rien. Vas lui demander toi-même.

—De fait, j'vas y aller parce que, tu sais, mes chiens, j'veux pas les laisser entre ses mains ni entre les tiennes, ni dans celles de personne... C'est moé seulement qui les conduis, mes "huskies"...

—Comme tu voudras, Pit, t'expliqueras tout ça toi-même à Monsieur McLeod.

Dix minutes après, les chiens attelés au cométique étaient devant le magasin. Peter McLeod sortit, emmitoufflé de fourrures.

"Et ousque vous voulez aller, M. McLeod, avé mes chiens ? demanda Pit Tremblay.

—C'est pas d'tes affaires, Pit... J'irai au diable si je veux.

—Vous pouvez y aller mé pas avé mes chiens, Monsieur McLeod.

Et Pit Tremblay siffla ses bêtes pour retourner chez lui.

“Voyons, voyons, sacré Pit, t’aimes donc pas à rire, des fois ? J’ai besoin de tes chiens pour aller à la Baie.

—C’est correct . . . J’vas vous y m’ner . . . Embarquez, monsieur McLeod.

—Mais j’ai pas besoin de toi, j’peux conduire tes “huskies”.

—Moé j’veux pas vous laisser mes chiens. C’est toujours moé qui les conduis. C’est à prendre ou à laisser. Ça me fait bien d’la peine, monsieur McLeod, mais c’est comme ça . . .

“Y avait pas à berlander” disait quelques heures après Toine Boudreau qui racontait l’incident aux hommes du moulin. “Monsieur McLeod est embarqué comme un mouton dans le traîneau à Pit qui est parti comme une flèche dans la direction de la Baie. Moé, naturellement, j’sus resté icitte, comme me l’avait commandé l’boss. Ma foi du Bon Yeu, j’étais pas fâché . . .

Mais qu’est-ce qu’i peut ben être aller faire à la Grand’Baie, aujourd’hui ? . . . demandaient les hommes.

—Courez après pour lui demander ça . . . Moé, pas pus qu’vous aut’s j’sus dans les confidences du Boss. I m’a réveille à matin d’bonne heure, j’ai été charché Pit et ses chiens; c’est tout c’que j’sais . . .

Pendant ce temps l’équipage du trappeur filait à

l'allure modérée sur la glace du Saguenay. Un beau matin d'hiver. Pas de bruit dans sa sérénité. Seul ne troublaient le silence que les crissements doux des patins du traîneau et le craquement léger de la neige sous les pattes des chiens. Pit Tremblay parfois courait à côté de ses bêtes, mais pour se réchauffer plutôt que pour alléger ces dernières. Peter McLeod, dans ses fourrures, au fond du traîneau, somnolait. De chaque côté de la rivière, les cimes élancées des pins se découpaient de plus en plus nettement à mesure que s'enfuyait la nuit et que s'éteignaient les dernières étoiles auxquelles succéda bientôt la lumière pâle de l'aube suivie bientôt d'une rapide aurore. . .

Qu'allait faire, en effet, Peter McLeod à la Grand'-Baie où il arrivait vers les dix heures du matin ? Simplement pour contredire ses hommes. Il lui avait passé, la veille, après la veillée chez Jean Gauthier, une idée de derrière la tête, pour les épater mais aussi pour faire plaisir à Mary Gauthier. Il avait pensé d'aller lui-même chercher à la Baie, pour célébrer la messe de minuit à Chicoutimi, le missionnaire qu'il savait rendu là depuis quelques jours. En effet, l'abbé Descoigne, curé de la Baie Saint-Paul, était venu, cet hiver, à Saint-Alexis parmi les colons occupés là, à faire la pi-nière pour le compte de Monsieur Price.

Le clocher de fer blanc de la future paroisse de St-Alexis ne rayonnait pas encore au fond de la Baie, mais un petit peuple vivait là heureux autour d'une petite chappelle de fortune qui avait été construite en tout premier lieu pour ces colons. Peu après son arrivée, Peter McLeod se présentait au missionnaire. Il

apprit à ce dernier que les gens de Chicoutimi voulaient bien avoir la messe de minuit cette année dans la vieille chapelle des Jésuites et qu'il était juste et honnête de se rendre à leur désir . . . et au sien.

"Mais j'ai mes gens ici qui veulent bien aussi avoir la messe de Minuit, répondit le missionnaire.

—Ils attendront l'année prochaine, répondit tout simplement Peter McLeod. Au reste, c'est, cette année, le tour de ceux de Chicoutimi. Et puis, voici pour votre mission qui en a besoin, je n'en doute pas . . .

Et Peter McLeod tendit cinquante piastres au missionnaire.

"Et vous savez," ajouta-t-il, "je vous achète tout le bois coupé par vos colons, cet hiver . . . Mais vite, les chiens sont là et Pit n'est pas de bonne humeur. En route pour Chicoutimi ! . . ."

Et voilà comment, cette année-là, les pionniers de la future paroisse de Saint-Alexis de la Grande-Baie n'eurent pas la messe de minuit.

La joie fut profonde à Chicoutimi quand, au soleil couchant, on vit arriver, haletants, les chiens de Pit Tremblay avec le missionnaire que Peter McLeod présenta à ses hommes . . .

"Ce démon d'homme-là est capable de tout" fit simplement remarquer Joe Morin en mordant à pleines dents dans une énorme torquette de tabac.

— VII —

A l'Anse-au-Cheval on s'amusait moins.

Depuis six jours, Fred Dufour et quelques-uns des hommes du Campe étaient à la recherche de Tommy Smith et des autres bandits de "l'honorable Compagnie" qui avaient au préalable commis toutes sortes de déprédations dans la coupe : des grumes de pin et d'épinettes brisées à coups de hache, de belles épinettes marquées pour l'abattage du lendemain, coupées par la moitié du tronc, des sentiers tracés à la raquette comblées, enfin, toutes sortes d'autres frasques qu'on n'hésitait pas à qualifier d'actes criminels.

Mais où étaient-ils ?

Tommy Smith avait donné une preuve indiscutable de sa présence dans la région. On sait que le matin de l'arrivée de Fred Dufour au Campe, entendant marcher autour de la cambuse, un homme avait ouvert la porte et avait vu s'enfuir un individu sous bois en même temps qu'un papier tombait de la clanche.

D'où pouvait venir ce papier et que contenait-il ?

"Ce qui est certain", gouailla l'homme, "c'est que c'est pas un billet de ma blonde".

"Ni une invitation à aller danser chez Jean Gauthier, à Chicoutimi", dit un autre.

Fred Dufour arracha le papier des mains de celui qui l'avait ramassé à terre, l'ouvrit et lut ces mots comme écrits avec un baton :

"Fred Dufour apprendra bientôt ce qu'il en coûte de ne pas se mêler de ses affaires. C'est pas ici qu'j'aurai le plaisir de lui sacrer une volée."

Et c'était signé : Tommy Smith.

"Blasphème ! . . . se contenta de lancer Fred Dufour en jetant le papier dans le petit poêle de tôle chauffé à blanc.

Saisissant aussitôt avec rage son capot d'ours, il ajouta :

"Ce maudit-là l'emportera pas dans son trou", puis donnant une tape amicale à son chien qui le regardait de ses deux bons grands yeux :

"Hein ? Pitro, c'est ton idée à toi itou ? . . . Al-lons, mes vieux, du lest dans l'estomac et en route pendant que les pistes sont encore fraîches ! . . .

Effectivement, quelques morceaux engloutis à la hâte au fond des gosiers, Fred Dufour suivi de trois hommes qu'il avait choisis lui-même quittaient la cambuse.

Il fut facile de retracer tout de suite les pistes de l'homme qu'on avait vu se sauver, mais on avait affaire à des finauds. Quelques arpents plus loin, d'autres pistes filaient dans une autre direction; puis, d'autres encore, et d'autres toujours, partout, dans tous les sens. On avait évidemment voulu obnubiler toutes recherches. Les pistes, en effet, se croisaient, bifurquaient, s'enchevêtraient, tournaient autour d'un hallier, puis, traversaient en droiture une clairière.

Quelques-unes filaient vers le sud, d'autres s'en allaient au nord.

"Les démons," cria Fred Dufour, "on dirait qu'ils ont vadrouillé par ici toute la nuit ! Autant chercher une aiguille dans un voyage de foin ! . . .

Une fois lancé sur des pistes de cette nature, on ne s'arrête pas facilement. On veut aller jusqu'au bout, histoire de voir jusqu'où ça ira. Mais n'ayant à peu près rien mangé le matin, n'étant sortis du camp que pour s'assurer de la direction des pistes de l'homme, et n'ayant apporté aucune provision, la fringale commença à creuser les ventres. Fred Dufour et ses hommes durent retourner au campement où ils arrivèrent au moment où le "cook" finissait de préparer le dîner. Ainsi, ils avaient marché tout l'avant-midi en pure perte.

Tout en mangeant, on dressa un plan de campagne. Il n'était pas du tout dans l'intention de Fred Dufour d'abandonner les recherches. Loin de là, il jurait de les poursuivre jusqu'au bout du monde s'il le fallait.

"Ce qu'il faut, mes vieux," expliqua-t-il, "c'est de savoir où vont converger ces maudites pistes. Le groupe des bandits a dû se réunir quelque part ou le diable m'emporte ! On va se diviser, nous aut's aussi. Deux hommes vont aller du côté de l'Anse-Saint-Jean, et moi avec Pit Larouche on va se diriger de vers Chicoutimi. Apportons-nous des provisions et de quoi coucher en route, et rendez-vous général demain soir au campe, qu'on ait trouvé quelque chose ou qu'on n'ait rien trouvé. Après, on verra ! . . .

—On a compris, boss, firent les hommes en ap-

prêtant leurs raquettes pendant que le vieux Bill McLaren, le "cook", préparait des provisions.

"Les autres, attendez-nous demain soir," ajouta Fred Dufour . . . A nous deux Tommy Smith !

Et les deux groupes s'élançèrent dans les deux directions indiquées par Fred Dufour . . .

Cette partie du territoire de l'ancien Domaine du Roi qu'arrose le Saguenay, de Chicoutimi à Tadoussac, est terriblement accidentée. Elle présente un paysage d'une sauvagerie sans nom. Une chaîne de monts hérissés se poussent les uns sur les autres. De monstrueuses rocailles surplombent des gorges sans fonds où semblent régner des tempêtes éternelles. A la longue, on dirait que tout, ici, a été calculé pour produire sur l'humain qui affronte ce coin de nature une sorte d'horreur qui pèse de tout son poids sur lui. Rien de la majesté de ces grands paysages qui élèvent, au moins pendant quelque temps, la pensée et l'imagination. Le tableau manque d'harmonie, dirait-on, et l'esprit ne se complait pas constamment à son niveau. On attend avec fièvre quelque chose de plus divers. On voudrait sentir quelques caresses, voir des couleurs variées, quelques teintes nouvelles. On étouffe à la fin dans cette sauvagerie et on souhaite à tout instant de reposer quelque part sa vue fatiguée de cette scène continuelle de pics et de rochers, de gorges saisissantes de profondeur, de falaises nues, âpres, sèches; rocailles froides et impassibles qui se dressent perpendiculairement jusqu'à leur sommet où ils se courbent comme pour regarder un gouffre qui rugit à leurs pieds . . .

La fatigue et l'inquiétude de cheminer à travers cet

effarant paysage ! . . . Les raquettes sont plus lourdes dans les amoncellements de neige sans fonds et, au bord des coulées insondables, on menace à tout instant de s'abimer au sein d'avalanches qui se détachent sous le poids des marcheurs. Et pour comble, la tempête souffle constamment. Le paysage devient, alors, plus cauchemaresque avec, constamment sous les yeux, des blancheurs ophtalmiques d'où émergent des bouquets d'arbres qui sous les coups du vent se balancent comme des groupes de pendus. Des rochers qui montent la garde au bord des gorges ressemblent à de grands ours blancs. Et la neige bâillonne tout de son règne silencieux . . .

On marche, on marche, et on ne réussit qu'à couvrir d'insignifiantes distances malgré le célérité qu'on met dans la course. La bise fouaille de ses grandes ailes les lourdes paillettes de neige et de frimas qui se sont immobilisés sur les arbres, sur le sol, comme sur une terre conquise. Un moment, la rafale les époussette. Elle découvre, puis recouvre les rochers. Un tronc noir, ici: vite, quelques poignées de neige le coiffe comme d'un casque d'ours mais une autre rafale vient en arrière, furieuse, qui lui enlève ce capuchon. En passant, elle secoue un sapin engourdi sous sa charpe; puis elle va miauler dans un taillis voisin, lance au passage quelques pelletées de neige sur un rocher, puis file en droiture à travers une clairière pour aller, plus loin, continuer ses fredaines: deshabiller un arbre, ne lui laissant qu'une toque ridicule, mettre à nu un rocher qui faisait le gros dos sous la neige. Elle ne lâche pas les choses et les hommes d'un coup d'aile; une gifle à

l'un, une chiquenaude à un autre, un croque en jambe ici, un coup d'épaule là; taquine, sournoise, claquante, sifflante, tantôt sèche, tantôt humide, essuyant les visages après les avoir criblé de flocons mouillés. . .

À midi, le lendemain, fidèles à la consigne, les marcheurs durent retourner, rompus de fatigue. Ils avaient passé la nuit, chacun, dans un fourré de résineux, à la belle étoile, enroulés dans d'épaisses couvertures, et avaient mangé sur le pouce les quelques provisions préparées par le "cook". Le matin, les étoiles n'étaient pas encore éteintes au ciel qu'ils étaient debout.

Ce fut l'équipe de Fred Dufour qui arriva la première au campement. Le soleil allait disparaître derrière les hauts pics du nord. Fred Dufour et ses hommes avaient fait une découverte au moment où ils songaient à retourner sur leurs pas, suivant toujours les traces de raquettes de la bande à Tommy. Voilà que passés les Caps Trinité et Eternité, ils avaient aperçu tout à coup d'autres traces qui venaient du Saguenay et rejoignaient les autres en direction de Chicoutimi.

"Ah ! Ah !," fit Fred Dufour qui ajouta : "Le mystère est éclairci. Attendons, mes vieux, le rapport des autres. . .

Les autres, ils arrivèrent au campement une heure après Fred Dufour. Ils avaient fait aussi leur découverte. Suivant toujours les pistes qui filaient vers le Petit Saguenay ils avaient constaté qu'à un certain endroit, elles obliquaient vers la rivière et sans qu'ils aient eu le temps de les suivre dans cette nouvelle direction, ils avaient acquis la conviction qu'ils auraient pu les suivre sur le Saguenay mais cette fois se diri-

geant vers le nord. Le plus malin du groupe fit part à ses camarades que, sans doute, ceux qui les avaient laissées, s'en étaient allés par la rivière rejoindre les autres en route pour Chicoutimi. C'était tout à fait "œuf-de-Colombesque" auraient pu se dire ces hommes des bois s'ils avaient connu l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb . . .

C'est ce rapport qu'attendait Fred Dufour pour confirmer ses suppositions. Le tour était joué mais découvert.

L'Anse-au-Cheval était débarrassée de la bande de Tommy Smith et Fred Dufour n'avait plus qu'à retourner à Chicoutimi jugeant que sa mission était terminée. Il partirait le lendemain . . .

Le soir, on veilla dans le campe de l'Anse-au-Cheval.

Le plaisir, après une journée harassante et un bon repas, de se chauffer auprès d'un bon feu ! On étire avec volupté ses membres fourbus. On fume la pipe et on fait au plafond des ronds de fumée; on jase en attendant le sommeil. Dehors, les branches des arbres pétaradent sous les morsures du froid. Le vent halète dans les cimes. Les flammes du foyer font danser des ombres sur les murs de la cabane de buches.

"Mais, diable de diable, "cria tout à coup, Joe Grosleau, on y pensait pas, mes vieux, mais savez-vous que . . .

—Quoi, Joe, firent les autres, comme sortant d'un rêve.

— . . . que c'est Noël à soir !

—C'est ben vrai !

—Bah ! on y avait ben pensé, fit un homme; mais à quoi bon en parler. On est enterré vivant dans ce blasphème de pays . . .

Il y eut un moment de silence parmi ces hommes; un instant d'émotion, de rêve. La famille était bien loin. Pour plusieurs, y en avait-il encore une ? Des faces cuites et recuites à l'air dur de la forêt se crispèrent une minute. Sur quelques-unes même une légère pluie tomba comme sur du cartonage. Les anneaux de fumée se multiplièrent, mais montèrent moins haut.

“Une nuit comme les autres nuits,” remarqua un homme, “demain, un jour comme les autres jours”.

—Consolons-nous, mes vieux, dit Fred Dufour, à Chicoutimi, ce sera la même chose . . .

—En tout cas, mes amis, dit Pit Larouche, moi, je propose qu'avant de se coucher on dise tous ensemble le chapelet . . . Ceux à qui ça dit rien auront qu'à se coucher tout de suite et à dormir . . .

Puis on en revint à Tommy Smith qui était, d'ailleurs, tous les soirs, l'objet de la conversation au camp. Fred Dufour demanda au cuisinier :

“Hé ! vous, là, père McLaren, vous l'avez ben connu, Tommy Smith, j'ai entendu dire . . .

—Pour sûr que je l'ai connu, M. Dufour, quand j'travaillais pour le compte de la Compagnie. On était alors à un poste nouvellement établi en haut de l'As-shuapmouchouan, au nord-ouest du lac Saint-Jean. Il venait là des sauvages sans bons sens pour vendre leurs pelleteries. Je vous dis que j'en ai vu des belles

scènes; des chicanes à tout casser, des batailles en règle, des orgies, des duels même . . .

—Ah ! Ah ! . . . interrompit Fred Dufour, des duels, père McLaren, vous voulez dire des prises de corps, des colletages . . .

—Des duels en règle, je vous dis, mais pas avec des épées ou des pistolets, comme on lit dans les romans; . . . avec des couteaux, mes vieux, à la façon des sauvages. C'était terrible. Et tenez, à propos de Tommy Smith, le premier duel que j'ai vu c'est justement Tommy Smith qui se battait avec un chef montagnais.

—Ah ! . . . contez-nous ça, père McLaren, firent tous les hommes du campe.

—Tommy Smith était alors un jeune homme de pas plus de vingt ans. Il avait une bonne position dans le poste. C'était un batailleur, un sacreur dépareillé qui avait peur de rien et qui se battait continuellement avec les sauvages surtout. On l'avait engagé quasiment rien que pour ça. Ah ! le démon, je vous assure qu'il a pas changé ! Il doit bien avoir aujourd'hui quarante-cinq ans passés, et vous voyez c'qu'il fait ? . . .

—Toujours est-il qu'un bon jour, un sauvage était venu offrir à Tommy Smith qui était commis au magasin une belle peau d'ours pour laquelle il demandait quelques verges de flanelle rouge. Tommy Smith prit la peau et donna au sauvage juste une verge de flanelle. Le sauvage protesta comme vous pouvez croire, mais Tommy l'envoya au diable sans plus de cérémonie. Mais voilà que tout à coup un chef du nom de Manish s'approcha du commis et le traita de vo-

leur... Vous voyez la scène d'ici ! Tommy Smith allait bondir sur le chef quand celui-ci le menaça de son couteau. Smith n'était pas armé. Il était donc plus prudent pour lui de se modérer. Il dit simplement :

"C'est bien, Manish, après la journée, je t'attendrai dans la clairière en arrière du Poste. T'amèneras tes témoins et j'aurai les miens. Tu entends ça, enfant de chienne !..."

"All right" fit le chef en sortant du magasin avec les siens.

"Vous pensez si ce fut un événement au Poste. Le soir, au coucher du soleil, tout le monde était rendu à la clairière. Je vous dis, ce fut un duel en règle, mais à la façon des sauvages. Où ces sauvages avaient-ils appris ça ? Je vous le demande. Tommy Smith arriva à la clairière avec ses témoins, sept hommes du poste, des Ecossais. Il avait averti les autres d'apporter leurs armes en les cachant car on avait entendu dire que si Manish était battu, les sauvages, qui étaient alors dans les environs du poste au nombre de cent, attaqueraient les blancs. Manish arriva aussi avec ses témoins, des sauvages naturellement, sept aussi. Comme des gens civilisés, les sauvages se rangèrent sagement autour de la clairière.

"Alors les témoins plantèrent dans la terre, au milieu de la clairière, deux couteaux, à une quinzaine de pouces l'un de l'autre. Le blanc et le sauvage se tenaient debout, droit, côte à côte. Manish était à peu près nu tandis que Tommy Smith avait son costume du Poste et était chaussé de grosses bottes écossaises. On aurait pu alors entendre voler un maringouin tel-

lement on était ému autour de la clairière. Les amis de Tommy Smith tenaient tous leurs fusils en joue dans la direction des sauvages au cas où ils se lanceraient au secours de leur chef. Enfin, il avait été convenu qu'un coup de fusil tiré en l'air serait le signal du combat. De fait, tout à coup... Paf ! C'était le signal. Les deux hommes partent comme deux flèches devers les couteaux. Manish, le premier, les atteint, en passant donne un coup de pied à l'une des armes qui va revoler à vingt pieds, puis saisit l'autre dans sa main droite. Juste à ce moment-là, il reçoit sur la tête un violent coup de poing de Tommy Smith. Voilà le sauvage étendu par terre tout de son long. Tommy Smith va pour se jeter sur lui quand ses témoins jugent bon de le maîtriser. Les sauvages, entourant leur chef battu, se déclarent satisfaits de la façon dont s'étaient passées les choses. Il y eut aucune attaque de leur part... Comme vous voyez on n'avait pas été correct d'un côté comme de l'autre. Voilà une des occasions où j'ai vu l'ancien Tommy Smith à l'oeuvre...

—C'est certain, fit remarquer Fred Dufour, que ton Manish avait mal agi, mais n'empêche que Tommy Smith n'a pas mieux fait avec son poing.

Une forte discussion s'engagea sur ce sujet entre les hommes du campe. Les opinions étaient partagées. Les uns trouvaient que Tommy Smith avait bien agi en assommant le sauvage. Les autres étaient plutôt d'avis que le commis de la Compagnie aurait dû, malgré la félonie du chef, s'en tenir aux règles du combat et forcer son adversaire à recommencer la course aux

couteaux . . . C'était toujours qu'un sauvage, quoi!...

"Ce qu'il y a de certain" conclut Fred Dufour, "c'est que si jamais une occasion se présente à moi, c'est moi, Fred Dufour qui le knocquerais vite, le Tommy Smith . . . oui, aussi certain que j'ai "knocqué" Peter McLeod qui vaut bien un sauvage, même un chef, hein, vous aut's qu'est-ce que vous en dites ? . . .

Tous les hommes, admiratifs, au rappel de cet exploit, approuvèrent le vainqueur de Peter McLeod.

— VIII —

La porte s'ouvrit, avala l'odeur de la cuisine qui emplissait la pièce et jeta en échange un opaque nuage de buée blanche. Enfin, elle laissa passer Jean Gauthier qui la referma vite en criant :

“He ! là, Mary ! . . . la messe est finie. Tout est prêt, je suppose ! . . .

La grande pièce qui servait de réfectoire aux hommes qui logeaient à la “Maison du Moulin” était silencieuse et sombre. Les tables étaient mises et les couverts d'étain et de faïence bleue faisaient des taches sur la nappe de toile écrue. Des “rats” de fonte huileuse, accrochés aux murs, jetaient autour d'eux une lueur graisseuse. L'oeil du gros poêle de fer faisait au plafond une tache rouge qui s'avivait quand des braises traversaient l'ovale clignotant du feu.

“Mary . . . Mary . . . où es-tu ? La messe est finie, tu sais ; ils s'en viennent, là ! . . .

Jean Gauthier passa dans la cuisine plus sombre encore. Un ragoût mijotait dans le fourneau. Une odeur de lièvre en sauce était partout répandue, se mêlant à celle du graillon de croquignoles frais. Un gros chat gris sortit d'en dessous du poêle, s'étira, fit le rond-dos et ronronna à la manière d'une horloge

qu'on remonte. Mais le silence continua de monter, lugubre, au plafond.

"Mary ! . . . Mary ! . . . cria encore Jean Gauthier ; mais où es-tu donc, sacré bonguinne ? . . .

Silence. La porte de nouveau s'ouvrit et des silhouettes d'hommes apparurent dans le cadre gris aussitôt masqué. On entra, bruyants, joyeux de sentir déjà la chaleur de l'intérieur.

Où est Mary ? demanda, haletant, Jean Gauthier.

—Mary, répondit l'un des arrivants, mais elle est ici puisqu'elle est restée pour préparer le réveillon . . . Elle est peut-être chez vous, Jean . . .

Jean Gauthier ota son casque, s'essuya de la main le front où perlaient de grosses gouttes de sueur, et dit : "C'est p'tre vrai, ça." Il sortit.

Il avait neigé durant une grande partie de la soirée. Après un temps de calme relatif durant lequel, au ciel livide et surnois de gros nuages s'éparpillaient par flocons, le vent se mit à bondir méchamment, soulevant partout sur le chemin, des nuages de poudre blanche. Soudain, il s'arrêta contre la facade de la maison de Jean Gauthier et se mit à tourbillonner devant l'unique fenêtre. Celle-ci était noire. Jean Gauthier poussa la porte. Il faisait froid dans la maison. Le poêle était froid. La maison était vide. Jean Gauthier ne prit pas même la peine d'appeler sa fille. Dès le seuil, il fut certain que Mary n'était pas là.

Il revint à la maison du moulin. Tous les gens de la messe de minuit étaient maintenant réunis pour le réveillon. Au bout du village, la chapelle, tout à l'heure illuminée, trouait le paysage tout blanc d'une

tache sombre. Des collines moutonnées avançaient jusqu'aux berges de la rivière. On n'entendait dans tout le hameau que le bruit confus des voix dans la maison du réveillon.

Jean Gauthier entra. Un profond silence se fit aussitôt à l'intérieur. La plupart des hommes étaient déjà à table et mangeaient goulument. Tous se tournèrent avec anxiété vers le contremaître qui dit simplement, las :

— Mary n'est pas à la maison . . .

Il s'assit près du poêle, plié en deux, les mains tendues vers la masse de fonte qui devenait rose. À ce moment, la porte grinça, s'ouvrit et lança une trainée de froid sur le plancher. Un homme blanc comme un Pierrot entra :

— Ah ! ça, voulez-vous bien me dire ce que vous faites là figés comme des souches ? . . .

On lui désigna silencieusement Jean Gauthier affalé près du poêle.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Jean ?

— M. McLeod . . . Mary a disparu.

— Mary a disparu ! . . . Goddam ! qu'est-ce qu'on me chante là ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? . . .

— On veut dire que Mary Gauthier a disparu, quoi ! fit un des hommes.

— Je sais bien, brute ! . . . vous venez de me le dire . . . et vous êtes là comme des andouilles à regarder le fourneau de votre pipe ! . . . ou à vous empiffrer . . . Mary a disparu, où, comment ? . . . Mais, Goddam ! . . . parlez donc, vous devez savoir quelque chose ! . . .

—Rien de plus, M. McLeod, répondit Jean Gauthier en se levant de son banc. Tout ce qu'on sait, c'est que Mary était restée ici pour préparer le réveillon pendant qu'on était à la chapelle... Vous savez, M. McLeod, comment c'qu'elle était... Elle voulait pas que personne manque la cérémonie, pas même le cook, et elle est restée. Un peu avant la fin d'la messe, j'suis venu pour voir si tout était prêt... pas d'Mary. Je cherche partout, rien!... Les autres arrivent; ils ont rien vu. J'vas à la maison, pas d'Mary là non plus. J'en arrive, la maison est vide; le poêle est froid. Et voilà, M. McLeod...

Peter McLeod jura un bon coup.

“Mais il faut chercher ailleurs, tas de moules!... partout, ici encore, à la Rivière-du-Moulin... Allons, ouste!... qu'une “gang” s'en aille aux recherches pendant que les autres mangent pour aller ensuite remplacer les premiers!... Il faut fouiller toute la concerne, entendez-vous... Voyez-les donc!... C'est pas à vous regarder le nombril que vous trouverez, hein?”

Le grincement de la porte se fit de nouveau entendre en même temps que les éclats d'une voix au paroxysme de l'indignation :

“Les maudits!... les blasphèmes!... les enfants de chienne!... ils m'ont volé mes huskies... mon cosmétique... tout, tout. Je suis ruiné... Ah! les enfants maudits!...”

C'était Pit Tremblay qui exhalait ainsi sa plainte. Effectivement, durant la messe, on lui avait volé ses huskies dont il était si fier, et son traîneau flambant

neuf qu'il avait fait fabriquer, au début de l'hiver, par les sauvages de Betsiamitz.

—Ah ! c'est donc ça . . . je les ai entendu japper, tes chiens, pendant que j'étais couché dans mon "office", remarqua Peter McLeod. Je crois même les avoir entendu passer sur le chemin. Je croyais naturellement que c'était toi qui t'en allais faire une ballade du côté du grand'Brûlé . . .

—C'était pas moé ! . . . Ah ! les maudits ! . . . mes pauv'chiens ! . . . Ous qu'on va les trouver, asteur, je vous l'demande . . . Vous savez, j'veux les trouver, mes huskies, je vous l'jure . . . j'les trouverai, mes chiens.

—Il s'agit bien de tes enfants de chienne de chiens, hurla Peter McLeod, il faut surtout trouver Mary Gauthier.

—Mary Gauthier ?

—Oui, disparue, elle aussi, comme tes chiens !

—C'est-à-dire avé mes chiens. On s'est servi de mes chiens pour enlever Mary Gauthier, quoi !

—Tiens, mais c'est une idée, ça ! . . . T'as raison, Pit, et en trouvant tes chiens, on trouve Mary Gauthier, hein ! . . .

On fouilla en tous sens la concerne. Toutes les maisons, les cabanes, les tentes furent visitées. Les berges de la rivière Chicoutimi furent soigneusement fouillées. Un instant, on crut que la jeune fille aurait pu être victime de la chute. On en étudia en vain tous les abords. Pas le moindre indice au pied ni au sommet de la cataracte. Il est vrai que la neige, tombée durant la soirée, avait fait disparaître tout vestige de

vie sur le chemin et ailleurs. Mais, il était visible que les amoncellements de neige bordant la rivière et la chute ne révélaient aucune piste même ancienne. Toutefois, on constata avec la même évidence que la neige tombée dans la soirée avait recouvert des pistes récentes. . . De longs endains de neige jetés par la rafale laissaient ici et là, deviner des empreintes. Au bout du village et remontant vers la rivière, on remarqua ces renflements qui étaient évidemment des traces recouvertes de neige d'abord, puis balayés par la rafale. Bientôt, il n'y eut plus de doute possible, à quelques arpents en arrière de la concerne, le long de la rivière, il y avait des pistes de traîneau relativement fraîches. Cela était de plus en plus visible à mesure que les pistes longeaient la partie inférieure des berges escarpées de la rivière où le vent s'était fait moins sentir.

Pit Tremblay, qui faisait partie de l'équipe de recherches, déclara qu'il n'était pas passé avec ses chiens en cet endroit depuis au-delà d'un mois. Alors, pas de doute possible.

On revint à la maison où on apprit que l'équipe de la Rivière-du-Moulin n'avait rien découvert. Les chiens avaient donc pris par la Belle-Rivière en direction évidente du lac Saint-Jean.

À la maison, l'anxiété était à son comble. Toute la population de la concerne était réunie là et la conversation roulait naturellement sur l'événement de la soirée, la tragédie plutôt. Un enlèvement ! . . . On n'en revenait pas. Mais, qui pouvait donc avoir fait le coup ? C'est à ne pas répondre à cette question qu'on

pouvait constater les seuls silences qui trouaient, pour ainsi dire, l'épais barrage des autres questions qui se posaient, des interjections, des exclamations, des rappels de tragédies et de drames de la forêt dont plusieurs de ceux qui étaient là avaient été les témoins . . .

— "Pour moi", dit Joe Morin, y a du sauvage dans cette affaire-là. L'année dernière, vous savez, j'étais sur l'Saint-Maurice. J'ai eu connaissance d'un enlèvement comme ça . . . Non, j'dirai pas qu'j'en ai eu connaissance . . . mais j'en ai entendu parler. Une petite fille de cinq ans, qui s'appelait Philomène Desmarais, a été enlevée par des sauvages pendant qu'elle était restée seule, un matin, dans la sucrerie où son père l'avait amenée. Cette enfant-là fut conduite par les sauvages jusqu'au Lac Saint-Jean. On l'avait fait souffrir de toutes les façons, la pauvre petite. On la faisait boucaner pour qu'elle ressemble aux sauvages. C'est à l'automne seulement qu'on réussit à la trouver, j'me rappelle plus de quelle façon; j'crois que ce sont de ces sauvages, qui étaient revenus sur le Saint-Maurice et qui se sont vendus. Toujours est-il qu'une fois retournée à ses parents, il a fallu garder la petite fille dans un couvent parce qu'on entendait dire que les sauvages voulaient se r'venger en la reprenant.

— Mais, c'est terrible, ça ! fit Jean Gauthier . . . Si on allait faire de même à Mary ! . . .

— N'aie pas peur, Jean Gauthier . . . y a du sauvage là-dedans rien que dans la tête de bouc de Joe Morin . . . Moi, je sais qui a fait le coup . . . Tas de placoteux ! . . . On dirait des vieilles bonnes femmes à les entendre . . .

La surprise fit taire tout le monde. C'était Peter McLeod qui venait de parler. Depuis qu'il était revenu des premières recherches, le long de la rivière, Peter McLeod avait gardé un silence farouche. Assis à un bout de la grande table, les yeux durs comme des clous, il s'était fait apporter un gobelet et, ayant sorti de la poche de son gros capot d'ours un énorme flasque de whisky, il en avait ingurgité trois ou quatre énormes lampées. Il avait renversé sa chaise contre le mur, placé ses pieds chaussés de mocassins sur la table, enfoui ses mains dans ses poches et s'était mis à concentrer ses pensées sur le problème qui surgissait devant lui, tout en prêtant une oreille distraite à ce qui se disait, dans la pièce; puis, il avait à plusieurs reprises allumé sa pipe.

—Alors . . . , vous savez qui a fait le coup, M. McLeod ? demanda Jean Gauthier.

—Oui, et encore une fois, il n'y a pas de sauvage là-dedans. Il y a pire !

—Pire . . . pire que les sauvages ! Alors ?

—“Je vas vous le dire”, reprit Peter McLeod. “C'est Tommy Smith qui a enlevé Mary Gauthier et les chiens de Pit Tremblay”.

Celui-ci sursauta.

—“Ah ! l'enfant de démon ! j'veus cré, M. McLeod, je vous cré, asteur. Il y a que c'bandit-là capable de faire une affaire pareille !”

—Mais, Tommy Smith n'est donc pas à l'Anseau-cheval ? demanda Joe Morin

—Vieux nigaud . . . Il y était, mais il en est revenu quand il a su que Fred Dufour était à ses trousses.

Il a voulu se venger de lui en passant par ici et . . . vous savez ce qu'il a fait. Et puis, à présent, vous apprendrez, vous autres, ce que nous avons à faire . . . Le savez-vous ?

—Courir après, Bon Dieu de l'Épouvante! éructa Pit Tremblay . . . Il me faut mes "huskies", moi ! Des chiens que j'ai payé quarante piastres ! . . . Des chiens comme il y en a pas sur toute la Côte Nord! . . .

Peter McLeod se versa derechef un plein verre de whisky, puis par un reflexe qui lui était coutumier, se radoucissant subitement :

"Mes amis, je vous invite à en prendre aussi pour vous donner du coeur . . . si vous en avez . . . je veux dire du whisky . . . Moi, j'en ai plus une goutte, ici. Ensuite, vous mangerez . . . Tout le monde a les tripes vides. Inutile de se laisser mourir de faim . . . et de soif. Après, on dormira quelques heures. Il est deux heures. À cinq heures, Pit Tremblay et moi . . . debout ! On est tous deux de bons raquetteurs . . . En route pour le lac Saint-Jean par la Belle-Rivière . . . Vous avez compris ?"

—On va se rendre au lac Saint-Jean en raquettes ? demanda, non sans une certaine inquiétude, Pit Tremblay.

—Comment veux-tu qu'on s'y rende, blasphème ? Pas avec tes chiens, je suppose ! Et où veux-tu que nous allions ? À Québec, hein ?

—Alors, M. McLeod, interrogea Jean Gauthier, vous supposez que ceux qui ont enlevé ma fille . . . que Tommy Smith et ses bandits . . . ont pris par le Lac Saint-Jean ?

—Je suppose pas, je suis certain. Ils sont en route pour un des postes de la Compagnie, soit celui de la Métabetchouan, soit celui de l'Assuapmouchouan... Les couillons, nous les poursuivrons jusqu'à la Baie d'Hudson s'il le faut !

Et Peter McLeod continua, amer :

"Pensez-y, mes amis, mon honneur est engagé dans cette affaire-là !" Hésitant un instant, il ajouta : "Fred Dufour, avant de partir à l'Anse-au-Cheval, m'avait confié la garde de Mary... ce maudit Tommy Smith, on dirait qu'il le savait. Et s'il a voulu se venger de Fred Dufour, c'est à moi aussi qu'il en voulait, c'est sûr ! Mais, on verra ce qu'on verra ! Dommage tout de même que Fred Dufour ne soit pas avec nous ! Lui et les raquettes, ça se connaît en diable !"

—Alors, moi, M. McLeod, qu'est-ce que je fais ? ... C'est ma fille, quoi ! ... qu'on a volée ! ...

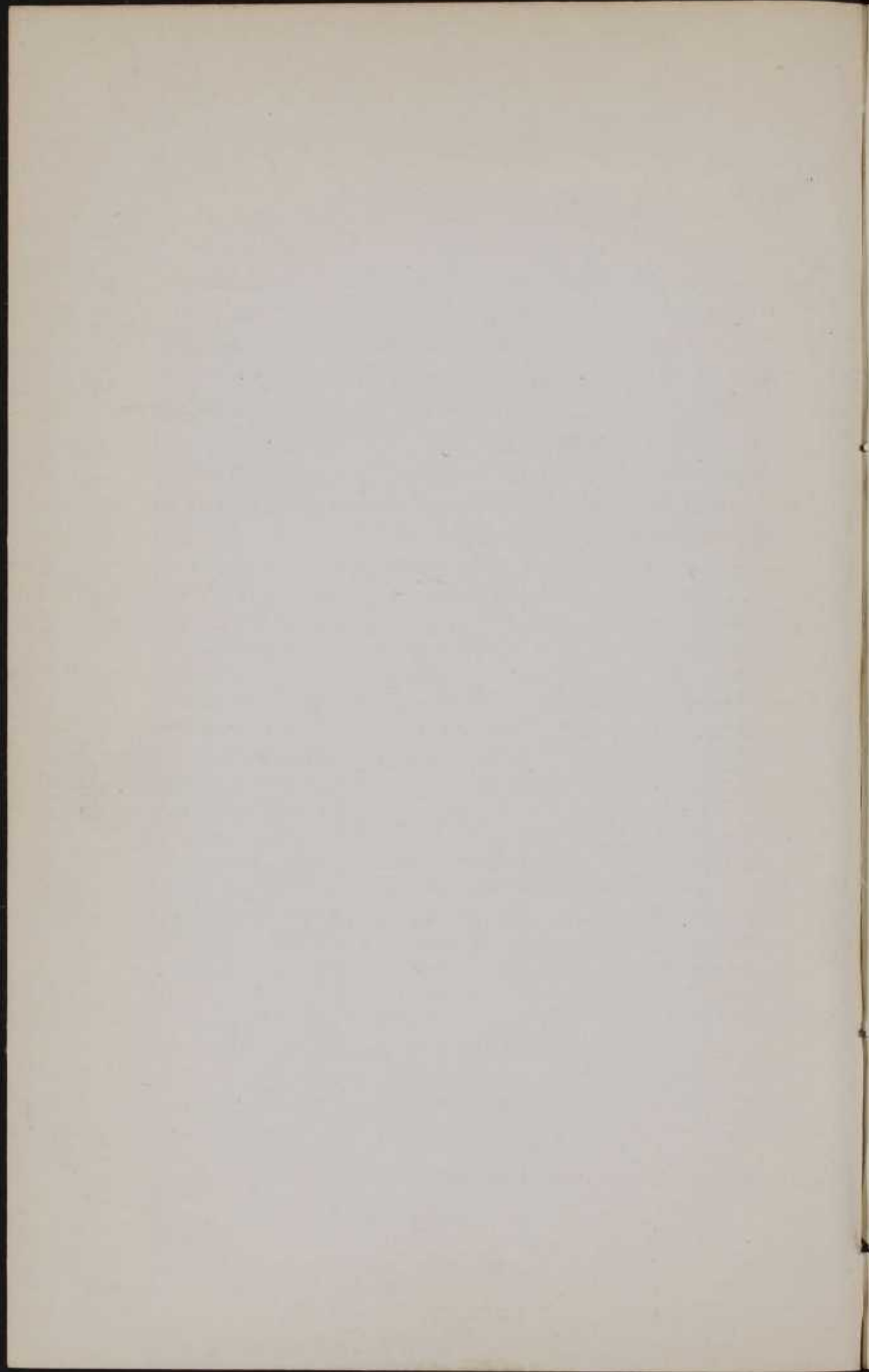
—Toi, Jean Gauthier... je te confie la garde de la concerne et du moulin pendant mon absence. Demain... ou plutôt aujourd'hui, c'est dimanche, on se reposera. Mais après, tout le monde au travail... vous m'entendez ? À présent, au repos !... À cinq heures, Pit... debout !

Quelques minutes plus tard, tout était silencieux dans le bourg gelé... Car il gelait terriblement. Le ciel profond, net et dur, était criblé d'étoiles qu'on eut dit polies par le froid des astres de glace... La lune, à son dernier quartier, toute penchée sur le côté, toute pâle aussi, semblait défaillante et si faible qu'on craignait qu'elle allât rouler là-haut au-dessus des monts Sainte-Marguerite, où elle paraissait saisie, paralysée,

répandant sur le long ruban blanc du Saguenay et sur le village désert, cette lueur triste et mourante qu'elle jette, chaque mois, à la fin de sa résurrection.

Peter McLeod et son compagnon, alertes comme des merles, partirent à la fine pointe de l'aube. Ils marchèrent longtemps le long de la Belle-Rivière sous un ciel gris et pesant, lourd sur les forêts de pins qui étendaient, de chaque côté, leur monotonie prodigieuse. . .

Le lendemain soir, à Chicoutimi, Fred Dufour arrivait à l'Anse-au-Cheval.



— IX —

Dans le journal de l'arpenteur Joseph-Laurent Normandin qui a fait, vers 1733, la première exploration de la vallée du lac Saint-Jean, on lit ce qui suit à l'endroit du Poste de Métabetchouan : (1)

“Les maisons de Métabetchouan qui servait à l'établissement des Français d'autrefois et dont il reste encor des vestiges assez considérables. Une maison située à environ un arpent du bord de la rivière Métabetchouan et à deux arpens du bord du lac Saint-Jean. Laditte maison bâties sur quatre poteaux et closes de madriers embouvetés. Le plancher d'en haut fait de madriers lesquels ne sont pas entièrement gatz. Celui d'enbas entièrement gasté par les coups de haches des sauvages. Une couverture en bardeau qui n'est pas encor hors de service pouvant très bien se raccommoder. Une cheminée de terre au bout du ouest de la ditte maison. Dans laditte chemin, il y a un garde feu de fer. Une porte du côté du sud de deux pieds et demy de large. Laditte maison a 14 pieds sur toutes faces et 15 pieds de hauteur. A un arpens au sud de laditte maison est un magasin basti de même espèce que la maison. Il a 14 pids de long sur 12 de demy de large, couvert aussi en bardeaux mais les planchers ont été ruinés par les sauvages. Il y avait une cave sous le magasin, mais les planchers ont été enfoncés et entièrement perdus.

“L'endroit ou est situé ces batimens a été le plus charmant de tous les endroits que l'on puisse jamais désirer, éloigné

(1) Nous respectons l'ortographe de Normandin — l'auteur.

d'une ville mais à présent les bois sont revenus autour de la maison et l'endroit qui contient ces batimens est une prairie de francs foins d'environ deux arpens en quarré au lieu qu'autrefois les sauvages disent qu'il y avait un quart de lieu en quarré de déserté et que l'on y semait du bled.

"C'est grand domage que cet endroit soit abandonné car on ne peut rien voir de plus beau. La terre y est basse et unye et bien boisée de trembles, boulots, pins, hormeaux et autres bois cependant qu'il y a du bois franc. Mais les sauvages habitans de ce lac Saint-Jean sont en petit nombre, ils on bien de la peine a y trouver de quoi vivre car tous les animaux ont été détruits il y a bien des années. Ils n'ont donc pour vivre que le poisson qui véritablement est bon et en quantité."

Cent ans après, tout était encore, naturellement, et davantage, à l'abandon. Du premier poste des Français, au temps du Père de Crespieul, à Saint-Louis de Métabetchouan, il ne restait que quelques pâles vestiges. Cependant, la Cie de la Baie d'Hudson avait établi là comme un relai, une sorte de succursale de son commerce de fourrures.

Mais c'était encore, comme au temps de Normandin, "le plus charmant de tous les endroits". Une pointe de terre que forme l'embouchure de la rivière Métabetchouan s'enfonce en éperon dans le lac. Elle est richement boisée et dessine comme un triangle; dans le haut est un plateau désert couvert de gazon. Au fond du plateau, gronde une cascade. Un cours d'eau d'un fort volume se déverse dans le lac d'une hauteur de trois cents pieds. Du plateau, on en peut voir toutes les beautés. Des pins qui poussent à sa base servent de point de comparaison pour estimer sa hauteur. Sur toute la pointe, ces pins, puis des hêtres, des bouleaux s'élèvent en des colonnes droites vers un

dais d'une verdure fraîche et opaline qui, sans cesse, tremble et scintille dans le vent et au soleil.

C'est là donc que se trouvait, autrefois, la mission Saint-Louis; et c'est au même endroit que "l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson" avait établi un petit poste. Ce dernier était fréquenté par les sauvages de l'est du lac qui venaient y échanger leurs fourrures contre les premières nécessités de la vie . . .

Peter McLeod et son compagnon arrivèrent à Métabetchouan deux jours après leur départ de Chicoutimi. Ils étaient exténués. Ils avaient suivi la route du Père DeQuen qui est celle de la Belle-Rivière. Pendant ces deux jours, ils avaient marché sous un vent démoniaque, les oreilles remplies de ses hurlements, les yeux aveuglés par le grésil, la respiration coupée, les muscles tendus par les furieux efforts qu'ils faisaient pour avancer dans la neige molle.

Toute la longueur du lac Kénogami avait été franchie d'une traite. La neige, sur le lac, était bonne pour la raquette.

Au petit lac Wiki, qui tient au grand lac Kénogami par un étroit canal, ils avaient traversé un défriché où ils avaient vu une croix devant laquelle se signa Pit Tremblay. C'était un défrichement, le premier de la région, tenté, l'année précédente, par un vaillant curé colonisateur de Kamouraska, l'abbé Hébert qui, avec quarante-quatre colons recrutés dans la paroisse de Saint-Pascal, avait abattu le premier arbre dans la vallée du lac Saint-Jean. Il y avait à la lisière, une cabane de rondins qui avait été construite par ces colons et dont Peter McLeod réus-

sit à ouvrir la porte, afin de profiter de cet abri pour prendre un repos mérité. En effet, la nuit était venue. Il y avait dans le camp, à part quelques vieux bancs de bois brut, une sorte de fourneau hollandais dans lequel on fit avec joie un feu nourri de branches sèches. A l'aube, on se remit en marche.

A partir de là . . . plus d'indices d'humanité. Quelques piquets, ici et là, qui devaient servir de base plus tard à des plans cadastraux. De temps à autres, une piste indienne. La marche n'était plus drôle : du bois épais et touffu, des crans et d'énormes rocailles qu'il fallait escalader quand les rapides de la rivière où il n'y avait pas de glace forçaient les marcheurs à porter . . . Ils traversaient quand même un beau pays, solennel et imposant, comme drapé dans une hautaine dignité . . . N'importe, quelle marche !

Nos voyageurs étaient donc exténués quand, au lent crépuscule du nord montant de l'est, comme un grand nuage gris, ils aperçurent l'immense nappe blanche de l'ancien Peokwagamy du Père DeQuen. A la sortie de la Belle-Rivière qui se jette dans le lac, ils avaient encore deux milles pour se rendre vers l'ouest, au poste de Métabetchouan. Ils durent faire un effort pour franchir cette distance.

Enfin, voici la Pointe de Métabetchouan avec, sur son plateau, le "Poste". C'est une cahutte de rondins mais dont l'aspect rappelle tout de même le style classique des postes de l'"honorable Compagnie" : une toiture en pente rapide, plus grande devant que derrière, abritant un simulacre de vérandah enfoncée. Mais, il y avait beaucoup de choses qui éloignaient

cette cahutte des factoreries semées ici et là dans les "terres du silence" et où l'on a amassé, au cours des années, des légendes et des contes fantastiques, avec des noms clairs et doux sonnante une note d'aventure. A Métabetchouan, on pouvait difficilement remonter dans le passé et imaginer ces fantastiques récits qui nous placent en présence du "Noble homme Rouge qui a disparu". On y parlait rarement des Mokis, des Cheyennes, des Sioux et des Abénakis. On pouvait y voir seulement le sauvage placide et prosaïque du Nord dans sa saleté et dans ses vices, dans sa paresse, avec ses chapeaux et ses pots de fer blanc . . .

Deux représentants de cette race précisément étaient là, assis sur des bouts de tronc d'arbre, dans l'intérieur de la cahutte, quand Peter McLeod et son ami entrèrent. Les deux sauvages regardèrent à peine les étrangers. Sans doute, il n'y avait pas pour eux de profit à tirer de ces personnes. Ils avaient des visages durs aux traits accentués et, de leurs gros yeux lourds et indolents, ils regardaient le commis du poste qui pesait du tabac sur une romaine accrochée au plafond. Le commis mit bien cinq longues minutes à cette opération, puis il jeta le paquet à l'un des sauvages. Après quoi, il daigna tourner ses regards du côté des étrangers. Ils achevaient d'enlever de leurs capots de fourrure la neige qui s'y était collée. Il dit simplement : "Bonjour". Puis, il alluma une courte pipe de merisier. Enfin, tirant par coups des bouffées de fumée, il considéra longuement les nouveaux arrivants, comme cherchant à se faire une opinion sur eux avant de parler. Mais, rien d'hostile dans ce silence.

En forêt, on préfère savoir de quoi il retourne avant d'accueillir un hôte de passage. C'est d'une belle simplicité . . .

Ce commis était un homme noir, d'aspect singulièrement vigoureux, au corps rablé, plutôt trapu. Il était légèrement prognate, ce qui était dû probablement à la façon de tenir sa pipe entre les mâchoires. On sentait comme des paquets de cordages en-dessous du chandail rouge qui moulait son torse droit aux pectoraux bombés. Une puissance latente résidait dans ses larges et lourdes épaules. C'était le type de "l'homme de la Compagnie", presque classique. Il sentait à plein nez le nord où les difficultés de vivre en toutes saisons, l'isolement, la nécessité de se débattre directement avec la nature sauvage, pétrissent un homme ou le démolissent très vite.

Peter McLeod et son compagnon, ayant fini de s'ébrouer, allumèrent eux aussi leur pipe. Le commis continuait de les observer. Au bout d'un long moment, il demanda :

—Et comme ça, où allez-vous ?

—On ne sait pas encore, répondit Peter McLeod qui ajouta : "Avez-vous des tumbleres ?"

L'homme se tourna vers les deux sauvages toujours impassibles :

"Eh ! vous là, vous autres . . . allez donc voir si vos squaws vous font pousser des cornes ! . . ."

Les deux sauvages sortirent tout bonnement. Le commis plongeait en-dessous du comptoir et posa dessus trois gros verres massifs de cristal bleuâtre.

"Voilà ! . . ."

Peter McLeod sortit de son sac une bouteille de whisky et en emplit les trois verres. Puis, tendant le sien vers le commis :

“A la vôtre, l’ami ! . . .”

Les trois hommes burent goulument. Puis, chacun contempla le bout de sa pipe. D’un regard circulaire, Peter McLeod inspecta l’intérieur du poste. Un comptoir en bois brut et dont une extrémité était surmontée d’un grillage de fortune barrait l’unique pièce de la maison. Derrière, quelques tables chargées de marchandises de toute nature : indiennes à dessins de couleurs voyantes, couvertures de grosse laine rouge, plats de fer blanc, fusils, torquettes de tabac, pipes . . . par terre, empilés, des sacs de sucre, de thé, de riz, de farine, des seaux de graisse, toutes marchandises à l’usage des gens de la forêt et des sauvages surtout. Dans un coin, une porte donnait sur un appentis d’où venait une forte odeur de fauve. C’était la cambuse aux fourrures . . .

“Et comme ça”, demanda le commis, narquois, “vous ne savez pas où vous allez . . . c’est drôle”.

Alors, Peter McLeod lâcha le paquet :

—Eh ! ben, mon vieux, on court après vos hommes . . . on s’en cache pas et, je te le dirai franchement, un surtout de vos bandits, Tommy Smith, qui a enlevé une femme à Chicoutimi, la veille de Noël . . . Tu sais maintenant ce qu’on veut . . .

—Ah ! nom d’un chien ! . . . s’exclama le commis.

— . . . et à propos, ajouta avec énergie Pit Tremblay, “ce bandit m’a volé mes chiens en même temps . . .

—Ah ! mille tonnerres de Batiscan !... C'est grave tout ça.

—Vous devez avoir assez de conscience, vous, pour nous dire si ce salaud a passé par ici avec son attelage, dit Peter McLeod.

—Pas vu... non, là, franchement, répondit négligemment l'homme qui ajouta : "c'est à mon tour".

Et il sortit d'une tablette un gros cruchon d'eau-de-vie qu'il versa dans les verres :

—"A la vôtre, mes amis !" dit-il, puis s'essuyant la bouche du revers d'une main, il demanda à Pit Tremblay :

"C'était des bons chiens ?..." puis à Peter McLeod : "Elle était jolie, la femme ?..."

Les hommes de Chicoutimi rageaient. Pit Tremblay s'adressant au commis, et désignant Peter McLeod :

—Tenez, celui-là, c'est Peter McLeod. Un beau jour, il a donné une gifle à un draveur qui venait de l'insulter... Le draveur tourna sur lui trois fois et quand il est revenu à lui, M. McLeod lui a dit doucement : "Asteur, mon ami, fais attention à toi, la prochaine fois... je frappe. Moé, c'est Pit Tremblay; c'est à moi, les huskies... et j'y tiens en maudit... à mes chiens..."

Placide, le commis demanda :

"Vous en prendrez bien encore une goutte ? C'est du bon, hein ?..."

Comment refuser et pourquoi se fâcher ?

—Alors, fit Peter McLeod, vous n'avez eu con-

naissance ni des chiens, ni du cométique, ni de la femme . . . ni du bandit ?

—De Tommy Smith ? . . . Vous êtes sûrs qu'ils ont pris par ici ?

—On sait pas. On marche comme ça, au hasard; on va se rendre jusqu'au poste de l'Ashuapmouchouan . . . jusqu'au diable s'il le faut.

—C'est ça . . . vous avez raison, le lac est beau, vous savez; il n'y a pas trop de neige et elle est "marchante". Il y a ici un sauvage qui a traversé le lac, hier, dans cinq heures, sans se forcer. Il a pris tout son temps . . . Il est vrai que c'est un marcheur dépareillé . . . Mais, vous allez coucher ici, hein ? sans cérémonie . . .

Deux autres sauvages entrèrent et le commis cacha ses verres et son cruchon. Les sauvages marchandèrent de la farine et du lard fumé. Ils donnèrent en échange d'un petit sac de farine et de quelques couennes de lard, des peaux de rats musqués. Alors, Peter McLeod, histoire de faire dévier la conversation avec le commis qui commençait à l'irriter, demanda en montagnais aux sauvages :

—"Ça va, la chasse ?"

"Pas bonne . . . mauvaise", répondit l'un des indiens . . . "Gibier tout parti, loin, loin . . . Misère beaucoup, gros . . . Mourir tous si blancs chassent encore dans nord . . ."

Et le sauvage, devant l'intérêt qu'il semblait provoquer, se lança plus loin dans la voie de ses graves confidences :

"Tu sais . . . chefs aller à Chicoutimi vite, vite . . .

voir Missieu McLeod pour mener chefs à Montréal voir gouverneur . . . , sauvages mourir si gouvernement donne pas réserves à pauvres Montagnais . . . Oui, mourir vite, vite . . . Missieu, misère gros, gros.

—Ah ! toi avoir confiance à Peter McLeod ?

—Chefs . . . gros gros confiance . . . grand boss . . .

—C'est ça, mon brave . . . Peter McLeod y verra, j'en suis sûr . . . Tu sais qu'il les aime bien, lui, les sauvages . . .

—Oui, oui . . . lui, sang de Montagnais, lui, tout partout, partout.

Et d'un grand geste, l'indien désigna tout son corps, de la tête aux pieds.

—Mais, dites donc, mes braves, vous n'auriez pas rencontré, ces jours-ci, dans vos courses, un attelage de chiens avec . . .

—Allons, allons, assez jaser, vous autres ! gueula le commis en montrant la porte aux sauvages . . . Vous avez ce qu'il vous faut . . . ouste !

Les deux sauvages déguerpirent avec la souplesse du chat . . .

—Vous savez, reprit le commis . . . ce sera avec plaisir. Vous passerez la nuit ici et vous partirez demain matin pour l'Ashuapmouchouan.

—C'est pas de refus, répondit Peter McLeod ; on vous remercie bien. D'ailleurs, on est fatigué un peu, hein Pit ? . . .

Peter McLeod ouvrit la porte et regarda au dehors, histoire de voir quelle tête faisait le temps et de quoi il retournera demain.

Le soleil s'était couché de l'autre côté du lac, mais

en grimaçant un peu sur le paysage. N'importe, le temps était bon.

Pendant la soirée, les trois hommes jouèrent à la brisque avec des enjeux de une piastre. Puis, après quelques parties, on se mit à causer tout en buvant d'abondants tumblers de whisky blanc. Dans cette quiétude du moment exempt de soucis, on ne reculait pas de s'en "mettre plein la lampe".

Le cruchon du commis y passa. On se raconta de bonnes histoires. Des propos divers sur les choses et les gens du pays naquirent dans la pièce où la fumée des pipes montait en épais nuages au plafond. Le commis se mit à raconter sa carrière dans la Compagnie, ici et là, partout dans les "terres du silence", en haut du Saint-Maurice jusqu'à la Baie d'Hudson... Il avait vécu sur tous les points des "Barrens" et... des exploits à faire trembler les hommes rouges!... On sentait l'ozone vivifiant du grand nord passer à travers la pièce. Il finit par aller chercher son accordéon en-dessous du comptoir et, impassible d'attitude et de visage, mais le regard brillant, il joua au hasard de sa mémoire des airs qui devaient lui revenir du fond de ses jeunes années. C'était de vieux airs écossais.

À la fine pointe de l'aube, Peter McLeod et son compagnon quittaient le poste de Métabetchouan. Le matin était lumineux et sec. La neige resplendissait sous les reflets de l'aube, comme si elle était semée de millions de minuscules diamants. L'haleine des hommes, qui marchaient vite sur leurs raquettes, se condensait en une vapeur blanche qui les enveloppait d'une légère buée. Ils avaient pas moins de neuf heu-

res à marcher sur le lac avant d'arriver à l'Ashuap-mouchouan . . .

Ils y arrivèrent comme le crépuscule jetait ses ombres rouges sur la parure blanche de la terre.

— X —

A la façon navrante dont sa pipe pendait au coin droit de sa bouche, un observateur serait arrivé vite à la conclusion que Fred Dufour était plongé dans des réflexions plutôt noirâtres. Et l'observateur ne se serait pas trompé. Il y avait de quoi.

Fred Dufour était arrivé, la veille, à Chicoutimi, venant en droiture de l'Anse-au-Cheval. Et il était tombé au beau milieu de l'émoi causé par la disparition mystérieuse de Mary Gauthier et le vol des chiens de Pit Tremblay. Il était déjà d'assez mauvaise humeur. Sa mission à l'Anse-au-Cheval était manquée. Il s'était fait jouer un sale tour par ce Tommy Smith de malheur. Il aurait été si heureux d'annoncer à Peter McLeod qu'il avait mâté le "boulé" de la Compagnie et qu'on en entendrait plus parler.

Qu'avait-il été faire là-bas? . . . Courir comme un chien de chasse des pistes dont il ignorait même la provenance exacte. Il avait perdu son temps et avait fait perdre celui des hommes de l'Anse-au-Cheval. Beau résultat pour une mission de confiance.

Et voilà que pour comble, pour intensifier sa mauvaise humeur, il arrivait à Chicoutimi en pleine catastrophe. Sa douce Mary disparue! . . . Il en avait

à peine cru ses oreilles quand on lui apprit le triste événement de la nuit de Noël. Ah! s'il avait été là, Mary ne serait pas disparue, c'est certain!... D'abord, il serait resté avec elle à la maison du moulin. A-t-on été assez bête de laisser comme ça, seule, dans un village, une jeune fille sans défense, quand on sait que des sauvages, des bandits parcourent du nord au sud la forêt, cherchant le mauvais coup à faire... Et maintenant, au sentiment d'humiliation causé par le fiasco de sa mission, à la douleur que provoquait la disparition tragique de sa fiancée, voici que le cruel petit diable de la jalousie venait piquer son coeur de son aiguille empoisonnée. Peter McLeod parti à la recherche de Mary!... Pourquoi? Il y en avait d'autres... Il se rappelait non sans amertume que Peter McLeod, comme un chat autour d'une soucoupe de lait, rodait souvent autour de Mary. Dans le temps, en réalité, cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Sa stratégie amoureuse n'était pas d'un dynamisme bien absolu et il avait toujours joué assez mal son rôle de Roméo. Il le regrettait maintenant. À quel sentiment le "boss" avait-il obéi en abandonnant la direction du moulin pour entreprendre, vers des lieux inconnus, à travers des forêts sans fin, à pieds, cette randonnée qui établirait, sans doute, un record d'endurance physique même en ne se rendant qu'aux premières postes du nord, mais que tout autre aurait pu réussir aussi bien que lui... s'il réussissait?

Peut-être Peter McLeod avait-il été précisément tenté par cette perspective d'un exploit dont nul autre ne pourrait se vanter avant lui? On ne sait jamais

avec ce diable d'homme ! Pour l'instant, Fred Dufour croit très faiblement que Peter McLeod a uniquement obéi à ce mouvement d'amour-propre de "boulé". Encore une fois, pourquoi cette folle course, cette filature dans le nord ? . . .

Et Fred Dufour s'enfonçait de plus en plus dans le noir, poussait des soupirs à fendre une bûche de Noël.

Il avait dormi une partie de la journée. Puis, maussade, il s'était renfrogné dans un coin de la salle à manger des hommes. A coups rapides, il suçait sa pipe, s'enveloppait dans un nuage de fumée de plus en plus opaque. De temps en temps, il jetait par la fenêtre un coup d'oeil distrait. Il avait vue sur la rivière. Le paysage hivernal étincelait de blancheur sous le soleil d'après-midi. Il l'apercevait cependant quelque peu déformé par les arabesques de frimas qui recouvraient avec tenacité les vitres malgré la chaleur que projetait dans la pièce le gros poêle ronflant. Parfois une moucheture de soleil, que la vitre filtrait pauvrement, venait danser sur son crâne. Au loin, il entendait le teuf-teuf monotone du moulin et les cris rauques de cochons qu'on saigne des scies mécaniques mordant à belles dents les grumes d'épinette et de pin que leur livraient les hommes . . .

Juste comme Fred Dufour pensait à Jean Gauthier qui avait la direction du moulin, celui-ci entra apportant dans la salle une forte bouffée d'air froid. Il venait chercher les fanaux à pétrole qui devaient éclairer les hommes vers la fin de leur travail. Il aperçut Fred Dufour dans la pénombre de son coin :

—Ah! . . . en voilà une tête de bois! . . . Sais-tu, Fred, à quoi tu me fais penser? . . . A un ours qu'a mal aux dents! . . . Non, mais si j'avais pas, et il toucha sa poitrine d'un geste brusque, . . . ce bouchon de chagrin qui m'étrangle, je rirais comme un fou de te voir la binette . . .

—Jean, viens ici un peu . . . Tu vas me dire une chose, là, franchement, dans ton âme et conscience . . .

—Fred, j'suis prêt à répondre à tout c'que tu me demanderas, mon vieux. Tu peux parler.

—Tu vas me dire c'qui a forcé le "Boss" à partir, comme ça, à laisser le moulin et les hommes en plein travail pour courir après Mary . . . C'est toujours pas pour les chiens à Pit Tremblay, blasphème! . . .

—Fred, j'vas te l'dire, c'est ni pour Mary, ni pour les chiens à Pit, comme tu dis, c'est pour . . . son honneur . . .

—Son honneur? . . . j'comprends pas.

—C'est ben simple. Tu t'rappelles, quand il est parti pour l'Anse-au-Cheval, que tu lui as confié ma fille . . . Tu t'en rappelles? . . .

—Oui, oui, . . . j'm'en rappelle, c'était plutôt pour badiner.

—Oui, mais l'boss a pris ça au sérieux, lui. J'ai vu ça. Eh ben, Mary a disparu pendant que t'étais parti . . . Son honneur était donc en jeu. Il a cru ça et j'ai vu ça tout de suite, moé. Il s'est dit: "J'avais la garde de c't'enfant-là, Fred me l'avait confiée. J'ai pas su la garder. Il faut que j'la retrouve . . . C'est à moi de la trouver . . . pas un autre, quand même j'devrais aller dans le fin fond d'la Baie d'Hudson

pour la trouver... Fred, v'la c'que s'est dit Peter McLeod, et v'la pourquoi il est parti...

—J'suis ben content, Jean, de c'que tu m'dis-là. Oui, j'sus ben content, et j'te cré, mon vieux. T'as deviné juste, j'connais Peter McLeod. Qu'est-ce que ça veut dire que j'avais pas pensé à ça... Mais, j'me connais, moi aussi, Jean, et tu m'connais... C'est à moi aussi de la chercher, Mary, et d'la trouver... D'abord, comme le "boss", comme tous vous aut's, j'ai tout de suite deviné c'qui a fait le coup... C'est Tommy Smith; c'en est pas d'autres. Celui-là, je l'attends... Ah! j'lui dois, lui, un chien de ma chienne... J'irai l'chercher jusqu'au fond du lac Mistassini, s'il le faut...

—Quoi! Fred, tu partiras toujours pas, toi aussi?

—Moi, j'partirai pas?... Tu vas voir demain matin, Jean.

—Mais à quoi ça servira, puisqu'ils sont deux là-bas... Tu sais qu'il y en a pas un qui soit plus intéressé à c't'affaire-là que moé, eh! ben, j'crois qu'c'est inutile que tu partes...

—Je partirai quand même, Jean, pour moi aussi, c'est une affaire d'honneur. Il faut que j'sois là-bas quand on règlera son affaire à Tommy Smith...

—Partir seul, comme ça!... Tu sais pas même où tu iras... Une tempête arrive tout d'un coup et, crac! te voilà écarté!...

—Penses-tu que j'connais pas c'pays-là? J'ai été déjà jusqu'à la hauteur des terres, moé. J'irai encore, s'il le faut...

Jean Gauthier connaissait l'entêtement de Fred

Dufour. Il n'insista pas davantage. Ayant allumé ses fanaux qu'il prit deux par deux dans chaque main, il se dirigea vers la porte et dit avec émotion :

"Enfin, fais c'que tu voudras, Fred. Je t'admire, tu sais, ce que tu veux faire là, c'est pour ma fille . . . la pauvre enfant . . . pourvu qu'on l'ait pas fait souffrir, les bandits. J'sais qu'elle est courageuse et brave . . . Tu le sais aussi, hein, Fred?"

Fred Dufour sortit avec Jean Gauthier sur le seuil de la porte. L'obscurité régnait déjà dans tout le bourg. Ici et là une lumière clignotait dans les ténèbres. Les baraques en rondins s'éparpillaient alentour comme si elles étaient tombées d'une enfantine boîte de jouets.

"Ah! diable de diable!" cria Jean Gauthier disparaissant dans le crépuscule indécis, "et les hommes qui m'attendent avec les fanaux! . . ."

La lune teintait encore la nature blanche et silencieuse de sa clarté vert jaune quand Fred Dufour quitta le bourg et s'engagea dans les écarts de la Belle-Rivière, lui aussi, sur la route du Père DeQuen . . . Elle fut rude pour Fred Dufour, cette route parcourue en 1646 par l'héroïque découvreur du lac Saint-Jean. Le premier jour, tout se passa assez bien et il arriva sans encombres au pied du lac Kénogami. Il passa la nuit dans un vieux campe construit naguère par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le lendemain, comme il s'avancait sur le lac, de petites poussées de vent commencèrent à enrrouler la neige en fuseau. À l'horizon, des nuages se mirent à monter en minces ru-

bans vers le soleil. La température s'abaissa brusquement et le froid pénétra ses habits. Ces signes annonçaient qu'un blizzard prochain approchait rapidement. C'est la terreur nordique. Avec des mouvements vifs et précis, Fred Dufour fixa solidement ses raquettes à ses mocassins et se rapprocha des rives. Il avait pensé s'engager dans le bois, mais celui-ci était si épais des deux côtés du lac qu'il lui aurait été presque impossible d'y circuler. . . . Déjà, le vent augmentait de force et une fine poussière de neige, dure et froide, volant bas, filait le long de la surface durcie du lac, avec des sifflements. De plus en plus pressée, cette neige piquait son visage comme si c'eût été des aiguilles brûlantes. Le soleil, déjà pâle depuis le matin, s'obscurcissait de minute en minute. Les arbres des rives pliaient sous les rafales. Toute la nature prenait un aspect terne sous la lumière. Enfin, la tempête éclata avec une furie d'enfer, la neige montait dans l'air comme un mur qui cachait tout. L'homme marchait le plus souvent, le visage détourné pour éviter la lanière cinglante du vent. Celui-ci hurlait et frigorifiait son corps. Il respirait à petits coups avec difficulté. Ce grésil lui piquait la peau et l'aveuglait. Il marchait la plupart du temps les yeux fermés.

Alors, il décida de recourir au refuge qu'offraient les arbres de la rive droite. Quelques instants après, il était à l'abri sous les sapins. Il se félicita de n'avoir pas perdu son temps et d'avoir franchi de cette façon plusieurs milles. Désormais, seuls les hurlements de taureau de la rafale au sommet des sapins, le lourd

balancement des branches craquantes sous la neige pressée lui donnaient une idée de la tourmente qui bouleversait tout autour de lui. Voulant profiter de ce qui restait de jour, il s'enfonça comme il put dans l'épaisseur du bois mais il put à peine parcourir un mille. Alors un petit coin découvert dans un fourré de résineux le décida à s'y installer pour la nuit. Il s'érigea un sommaire abri de branches de sapin et s'enroula dans une épaisse couverture qu'il avait apportée. Avant de s'endormir il s'amusa pendant quelques instants au plaisir de se sentir baigner dans ce sentiment d'euphorie qui nous remplit lorsque nous contemplons autour de nous, à l'abri, les forces déchaînées de la nature. . . Puis il s'endormit. A l'instar des êtres primitifs, Fred Dufour se donnait corps et âme à l'action, mais une fois disparue la nécessité d'agir, son corps et son cerveau se détendaient immédiatement. . .

A l'aube, la nature se montra de nouveau claire et souriante. Il se remit en route, mais dans la neige épaisse et molle, il avançait lentement. Il lui fallait lever un pied qui tremblait, lever une tonne de neige, le placer devant l'autre, et ainsi de suite, pas à pas, arpent par arpent. Il lui semblait parfois se démener dans un cauchemar. Enfin il arriva à la tête nord de Kénogami. La marche, dans la suite, fut plus facile sous le bois plus clair et en terrain plat.

Le troisième jour, il aperçut la nappe immense du lac Saint-Jean s'étendant à l'infini et qui resplendissait sous le soleil du midi. Mille joyaux cristallins apportés par le gel paraient le lac. Joyeux et léger,

Fred Dufour s'engagea sur la glace, bifurqua vers l'est et bientôt il aperçut à son tour le petit poste de la Métabetchouan laissant échapper une fumée qui s'élevait en une blanche colonne droite dans l'air calme et froid.

Puis, brusquement le soir tomba sur le lac. Les rayons pâles d'un soleil mourant caressaient encore les berges d'une blancheur de linceul. La lune ne devait pas être éloignée de l'horizon. Bientôt, en effet, elle surgit de derrière les montagnes rangées comme une garde géante. Une douce lueur traîna, puis ce fut un flot de lumière blanche qui inonda toute l'immense plaine du lac. Au fond, de grandes ombres s'étiraient, avalant des blancheurs, mais bientôt, la pleine lune, plus haute, ayant escaladé la cime des arbres couronnant les hauteurs, s'en détacha et l'espace d'une vaste clarté semblait passer à l'émail tout ce blanc qu'elle froloit. L'astre monta rapidement dans le ciel, et sa course lui communiquait la beauté de la vie. Un second jour atténué éclaira la nature. On voyait au loin des choses mystérieuses, aux douces nuances. On pouvait cueillir comme une fleur précieuse cette beauté épandue dans l'espace . . .

Mais Fred Dufour ne jeta à cette fleur qu'une attention distraite. A peine, au bout de la longue pointe qui s'enfonce dans le lac, se tourna--t-il pour envelopper d'un regard circulaire la plaine qu'il venait de parcourir en partie. C'est vers le poste, au sommet de la colline qui couronnait la pointe, que tendaient ses aspirations. Une faible lumière brillait à une fenêtre. Il marcha vite, encore que la fatigue lui tirait les

jambes. Au loin, à droite, du côté du Rocher Percé, un chien aboya. C'était l'aboiement éraillé et en fausset d'un "huskie". Un autre chien suivit, puis un troisième. Enfin, toute la cacophonie d'un orchestre du Labrador...

Des sauvages, sans doute, qui campaient là... Fred Dufour grimpa, essoufflé, la colline boisée, à travers les sapins enneigés. Puis, tout à coup, au sommet, il reçut, en face, tout près de lui, la vue du poste, comme un coup de poing dans l'oeil. Les vitres girvées des fenêtres brillaient faiblement.

Sur le seuil, Fred Dufour détacha ses raquettes, puis il frappa à la porte. On ne répondit pas. Alors, il entra. Une douce chaleur l'enveloppa tout entier. Le commis était assis, les jambes allongées devant le foyer qui flambait comme un feu de forêt. L'homme, dans un état parfait d'euphorie, suçait sa pipe comme si c'eût été une pastille délicieuse.

"Bonjour! fit simplement Fred Dufour, on est bien ici."

Le commis tourna légèrement la tête du côté de la porte. Une lueur malicieuse brûlait dans ses yeux noirs comme une lampe dans la nuit.

"Bonjour, Fred Dufour!... le champion des boxeurs de Chicoutimi et... le bienvenu à mon poste..."

Sidéré, Fred Dufour recula instinctivement d'un pas. Il ouvrit une bouche de carpe, et il lui sembla tout à coup avoir perdu trois pouces de sa taille. Sa moustache, son toupet frisé, la cambrure de ses reins, tout son être portait la marque de l'hébétude...

Le commis, c'était Tommy Smith.

XI

Quel dommage qu'on ne puisse à son gré plonger dans les événements du passé et jeter la lumière sur certains d'entre eux! Que de types étranges on pourrait faire revivre dont nous ne pouvons que deviner ou imaginer quelques traits! Que de faits singuliers, bizarres, on découvrirait au fond des âges! Quelle tristesse de voir les auteurs de certains récits qui nous sont parvenus de la nuit profonde des temps, s'étendre complaisamment sur des banalités et glisser sur ce qui aurait dû être profondément suggestif!... On voit passer une ombre, comme un fantôme; un visage grimaçant s'ébauche; et c'est tout. Quelquefois, on frole un mystère qui ne sera jamais percé...

Ce qu'elle devrait en recéler de ces mystères, cette contrée sans mesure que dessine le bastion méridional de la Baie d'Hudson, de la ligne du partage des eaux, à partir de la montagne du Cheval, jusqu'à la vallée du lac Saint-Jean, d'un côté, et les bassins des lacs Winnipeg et Nipigon, de l'autre. Territoire illimité, incommensurable, qu'alimentent des rivières qui sont des fleuves coulant de lacs en lacs, à travers des forêts sans limite!... Trois provinces de Québec dans ces sept cent mille carrés! Et partout dans cette étendue,

des bois affarants, aux inombrables fûts, splendides, supportant des âges insondables, avec leurs lourdes branches entrecroisées en voûtes, tissant le mystère en plein jour . . . Où vont se perdre ces rivières torrentieuses dont les eaux se ruent, toutes blanches, à travers les fouillis verts, semant ici et là, des lacs et des lacs, encore et toujours; formidable gruyère aux yeux glauques, infinis? . . .

Sauvagerie sans nom! . . . Elle a frémi quand même de tout temps au contact de la vie! Des générations d'indiens s'y sont multipliées qu'ont violé des hordes de sang-mêlés, de blancs même, coureurs d'aventures, chercheurs d'or, chasseurs de bêtes; gens de sac et de corde qui formèrent ici et là, dans ces terres sans limites, des agglomérations où se ruaient en troupes toute la racaille des villes du monde qui avait réussi à percer d'une fabuleuse tarrière une muraille de glace et de neige derrière laquelle on luttait contre une épouvantable épopée! . . . Un grand monde à demi animal, hostile à l'autre, le civilisé! . . . Un monde terrifiant où tout est couleur de fantôme! . . .

Ici et là, des stations de fourrures s'élevaient aux époques où les indiens et les trappeurs descendaient du fin nord chargés de peaux de bêtes . . . Et voici ces postes, ces fortins entourés de campements, de "tepies" coniques, de wigwams écrasés, abris abjects où s'entassaient dans une dégoûtante promiscuité, dans la saleté et les vices, une humanité douloureuse, de la chair souffrante, des coeurs ulcérés, unités de troupes anonymes où chaque bête se presse l'une contre l'autre, comme pour trouver la sécurité contre l'é-

pouvante ambiante que ne réussissent pas à chasser les hordes de chiens-loups plus féroces que les bêtes qu'on va traquer au fond du nord . . . Misérables cabanes empuanties de la fauve senteur des déchéances humaines, où la pierre ollaire de la lampe à graisse d'ours troue la nuit de lueurs sinistres! . . .

A combien de drames de misère, de tragédies sanglantes a dû complaisamment se prêter ce sauvage territoire . . . ce désert blanc . . . et sale où font frissonner, et le jour et la nuit, le cri effroyable du fauve, de l'affamé, homme ou bête; le chant farouche de la vie sauvage et désolée? . . .

Si les vieilles ruines des gros postes de "l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson" pouvaient parler, qui s'éparpillaient, ici et là, dans le bassin de la baie, sur les bords de l'Albany et de la Churchill, de la Saskatchewan et du grand lac Mistassini! . . .

Que de sombres récits! que de fantastiques légendes! . . . Mais toutes cette formidable sauvagerie garde farouchement son secret et refuse de révéler ses ténébreux mystères. A peine, ici et là, quelques vagues traditions sont-elles parvenues à nos oreilles de civilisés . . .

Le Poste de l'Ashuapmouchouan était comme celui de la Métabetchouan un poste sans traditions, simple endroit d'échange de fourrures avec les sauvages. De vagues légendes voulaient bien nous faire croire que dans les temps anciens, bien avant la découverte du Péokwagamy par le Père De Quen, certains villages indiens peuplés de familles des tribus du Porcupis et des Attikamènes, vécurent là, comme ailleurs

plus au nord, des jours tourmentés. . . Les sapins et les bouleaux qui entourent les ruines de ces postes, comme partout dans le bassin de la Baie d'Hudson, durent être les témoins horrifiés de sanglantes mêlées entre tribus ennemies. . . Mais les années ont radicalement effacé la mémoire de ces époques troublées et aucun vestige peut de nos jours offrir son témoignage de preuves. Anéantie la noire mistouffe des jours de terreur! . . .

Le poste de l'Ashuapmouchouan paraissait encore assez avenant voilà cent ans, avec ses maisonnettes entourées de bois, au bord de la rivière qui ne cessait jamais de gronder même sous sa carapace de glace.

Peter McLeod et Pit Tremblay y arrivèrent au coucher du soleil. Ils furent surpris du nombre de tentes et de cabanes indiennes autour de la maison de la Compagnie. A cette époque de l'année, les sauvages sont généralement dans leurs zones de chasse d'où ils ne descendent qu'au printemps.

Des chiens aboyèrent furieusement à l'arrivée des étrangers. Mais ce que remarqua surtout Pit Tremblay, c'est qu'il ne reconnaissait pas la voix hargneuse de ses huskies.

"Ça paraît mal", fit-il simplement remarquer à son compagnon.

Les deux hommes étaient harassés. Ils se dirigèrent aussitôt vers le Poste où ils avaient l'intention de passer la nuit. On leur fit bon accueil. Ils eurent l'assurance d'un bon gîte, engloutirent en un tournelangue un substantiel souper qu'ils eurent soin d'ar-

rosier de larges lampées de whisky que leur servit le commis.

Peter McLeod avait décidé de ne pas faire connaître tout de suite l'objet de son voyage au nord-ouest du lac Saint-Jean. Tommy Smith pouvait bien n'être pas très loin. On prendra tout d'abord une bonne nuit de repos. Après, on verra. Aussi bien, comptait-il un peu sur le hasard.

Lestés de fèves au lard et d'un bon ragoût de lièvre, Peter McLeod et ses compagnons commençaient à causer avec les deux commis du poste quand les sauvages entrèrent dont l'un alla parler tout de suite à l'un des commis. . .

"Ces Messieurs" veulent vous parler, M. McLeod, fit le commis après avoir écouté, un instant, le sauvage qui semblait être le chef de la délégation.

C'était, en effet, une délégation des sauvages campés au poste. Ils avaient eu vent de l'arrivée de Peter McLeod dont ils savaient l'influence et l'emprise sur toute la région du Haut-Saguenay, aussi bien sur les blancs que sur les campements de Montagnais. Le hasard servait providentiellement ces sauvages qui ne savaient plus à qui s'adresser pour exhaler leurs griefs. On savait que Peter McLeod avait dans les veines du sang de Montagnais et qu'il s'était toujours intéressé au sort des sauvages de la contrée, ces pauvres gens qui le regardaient un peu comme l'un des leurs. A plusieurs reprises, en effet, Peter McLeod avait tiré de mauvais pas des membres de la tribu, réglé d'épineuses chicanes entre blancs et cuivrés, délimité des droits, intercédé pour des coupables. A cause de cela, on l'ai-

mait. On savait qu'il était constamment sur pied et pour cause de son activité, les sauvages l'appelaient : "Milaupanuish" . . . ce qui veut dire : l'aurore du matin. Aussi bien, en toute occasion, Peter McLeod, grâce à un peu de diplomatie rendue assez facile par les circonstances des lieux où il dominait, se prêtait-il volontiers, au rôle qu'on lui imposait de conciliateur, voire de dictateur dans tout le Haut-Saguenay. Il savait profiter de tout pour occasionner ce choc psychologique que tant de gens s'efforcent sans succès de provoquer sur les simples, pour exercer cette sorte de fascination, de magnétisme. Et sa dictature réussissait à merveille.

Cette fois, que lui voulait-on ?

Les "délégués" lui apprirent, ce qu'il avait déjà soupçonné à Métabetchouan, que la tribu entière des Montagnais et des Outabitibecs était menacée de la famine, que la chasse était mauvaise, même nulle, sur d'immenses territoires. Mais la calamité menaçait non pas tant par la rareté du gibier qu'à cause des pièges tendus par les chasseurs blancs, même sur les terrains de chasse que les sauvages détenaient depuis toujours et qui leur appartenaient de par les lois de justice que leur avaient appris à respecter les "robes noires" qui, voilà bien des années, avaient évangélisé leurs ancêtres. Voilà! . . .

La chasse était nulle pour les sauvages dans le nord. On était donc descendu au poste avant le printemps, à une époque de l'hiver où tous les chasseurs de la tribu auraient dû être à l'affût dans les fourrés de la Mistas-

sini, de l'Ashuapmouchouan et de la Péribonka, aussi bien que dans les plaines de la hauteur des terres.

"À quoi servent nos courses, Milaupanuish", disait le chef à Peter McLeod, "à quoi servent nos nuits passées à l'affût dans le Nord? Le gibier appartient maintenant aux blancs qui sont mieux armés que nous, pauvres sauvages, et qui tirent les bêtes contre toutes les lois de la justice et de l'humanité..." Ici l'indien, prudent, baissait la voix, jetant de ses yeux globuleux emprisonnés sous ses lourdes paupières, des regards de méfiance aux deux commis de la Compagnie qui ne l'écoutaient pas, d'ailleurs, dormant à demi, la tête sur le comptoir...

"Nous n'avons donc plus, ô Milaupanuish, qu'à nous laisser mourir de faim, nous, nos femmes et nos enfants, si l'on ne vient pas à notre aide, comprends-tu? Tu ne passerais pas une lune dans nos terres que tes entrailles seraient secouées comme des taillis sous le vent du nord, devant la misère de nos familles! C'est terrible, tu sais! Dans nos cabanes on gémit sans cesse, lamentablement. Rien à manger, entends-tu? Ceux qui ne peuvent pas partir dans le bois, pensent à peine à entretenir les feux. Depuis Manouan, là-bas, au nord, jusqu'ici, notre vie s'est rétrécie de tout ce qui l'entoure. Les hommes forts sont devenus faibles et les faibles succombent. Entends-tu, Milaupanuish, c'est terrible, terrible!... Nous, les chasseurs, jadis solides comme des chiens, nous ne rapportons plus de nos courses que de coriaces gibiers qui ne valent rien. Crois-nous, il y aura de grands drames dans la forêt si ceux qui ont été chargés de veiller sur la vie ne vien-

ment pas à notre secours, et toi seul, ô Milaupanuish, peut bien dire aux gens des gouvernements que les pauvres sauvages du lac Peokwagamy vont être réduits bientôt, pour manger, à faire bouillir le cuir de leurs mocassins et les lanières de leurs raquettes. Je sais que tu auras pitié de nous, Milaupanuish. J'ai dit . . .”

Un rictus de mélancolie fendait la face camuse de cet orateur des bois et plissait ses épaisses paupières. Son nez minuscule disparaissait entre ses grosses joues de poupard couleur de cuir. Peter McLeod avait attentivement écouté le sauvage. Cet amer poème de la vie misérable des siens l'avait sensiblement ému. Il regarda longtemps avec mélancolie les Montagnais qui s'étaient assis à croupeton, impassibles, dans un coin de la pièce. Pour l'instant, les deux commis s'occupaient à de menus travaux derrière le comptoir, rangeant diverses marchandises. Pit Tremblay fumait béatement sa pipe. À côté du poste, dehors, un accordéon gémissait un air nostalgique.

Peter McLeod fit quelques pas dans la pièce, puis s'approcha de la fenêtre. Son regard sembla tout à coup plongé au loin dans la forêt, commencement du nord redoutable qu'il imagina grouillant de pauvres gens se tordant dans les affres de la faim. Il se représenta des steppes et des montagnes, des plaines arides, balayées par les bourrasques, parsemées de pièges vides pendant que des bêtes fuient, affolées, les armes meurtrières des blancs: l'abomination de la désolation durant des milliers de milles de forêts impénétrables! . . .

Il s'approcha davantage de la fenêtre et se mit à

contempler avec amertume la sauvage splendeur du paysage ambiant. Le jour s'était peu à peu transformé en crépuscule, puis, la nuit était venue: une nuit profonde où passait l'errance des étoiles. La lune brillait avec sérénité dans le beau ciel nocturne. Devant ses yeux, le petit bourg volant se dressait en un groupe de constructions spectrales et, plus loin, s'érigéait vaguement la ligne noire de la forêt repliée sur elle-même dans un silence impressionnant... Tout à côté, l'accordéon geignard ahannait toujours le même nostalgique motif. Des chiens jappaient comme en un rêve de chasse...

Peter McLeod, rude, sauvage, tout en fer, coeur et volonté, est-il insensible à la beauté de la terre? Sa poésie lui est-elle inconnue? Malgré lui, va-t-elle percer cette rude écorce pour trouver le chemin de son âme?... A-t-il jamais eu un coeur?...

Accroupis, nouveaux sphinxs de bronze, les sauvages le regardaient de leur gros yeux sombres... Une étoile filante enjamba le gouffre du ciel. Elle sabra l'air d'un coup de pinceau lumineux, décrivit un arc immense et s'abima derrière la forêt. Peter McLeod tressaillit. En ce moment il sentit dans ses veines le sang de ceux qui pendant des siècles ont contemplé comme lui, ce soir, ces splendeurs du monde et qui a chaque phénomène ont attaché une signification... La tradition est en lui. Sa croyance, oubliée, était naguère naïve, mais absolue. Elle lui revint, un instant, du fond de ses jeunes années... Mais ce n'est pas lui qui s'embarrassera de théories compliquées demandant à son esprit le pourquoi des

choses. Il leva les yeux. Le firmament ressemblait à une voûte radieuse, d'où une pluie d'or descendait, pétales effeuillées, par des mains divines; la neige en était jonchée.

La palabre du chef Montagnais l'avait sensiblement touché. On attendait de lui de grandes choses. La confiance de ses demi-congénères l'émouvait. Il aurait une mission à remplir? . . . Mais qu'était-il venu faire en ces solitudes, si loin du champ de ses opérations journalières? . . . Trouver Mary Gauthier. . . Sans doute, c'est une belle action qu'il a voulu tenter. N'avait-il pas solennellement promis, juré de veiller sur la jeune fille? Son honneur est engagé. Et voici qu'une occasion se présentait de faire coup double dans le champ de la charité humaine, de faire plus grand, de monter plus haut dans le chemin de l'honneur. . . Une occasion de montrer qu'il a dans la poitrine un coeur et non une pierre, comme on le lui a fait savoir souvent. Et ces pauvres êtres qui étaient là, attendant ce qu'il allait faire et dont il avait du sang dans les veines, que lui demandaient-ils? De les sauver, quoi !

Les hommes ne trouvent pas tous, le matin, à leur réveil, l'occasion de se révéler ce que la Providence a voulu qu'ils soient. On se forge lentement un corps, un esprit, un caractère et, après bien des attentes, une minute arrive où l'on a la permission d'exercer ces belles armes-là. . .

Peter McLeod agira. Il sera l'interprète auprès des puissances du jour, de tous ces pauvres gens qui lui demandent protection. Pour eux souvent, comme

pour tous les autres, depuis qu'il exerce sa dictature sur tout le Haut-Saguenay pour les Canadiens, les Ecossais, les Irlandais qu'il a à son service, il s'est montré très dur. Il ne croit pas avoir jamais été injuste. . . . Que diable, ne faut-il pas qu'il y ait toujours un dompteur et des domptés?

Alors, joyeux dans sa poitrine, son coeur se mit à chanter comme un oiseau dans sa cage. Un instant, il fut comme fier de lui, et il fit le paon qui vient de se découvrir une plume nouvelle. Il savoura avec délice la minute qui s'offrait. . . . Un sentiment subit de pitié lui traversa les entrailles pour ces hommes stupides. Mais c'est étonnant comme il est difficile parfois de trouver des choses à dire! . . . Sa réserve prit fin. Il se retourna. Les sauvages, toujours accroupis, lourds et tranquilles, dans leur coin, lui sourirent stupidement. Il passa rapidement une main dans sa chevelure d'ébène qu'il mit dans un désordre incroyable. . . .

"Que mes frères soient tranquilles!" Dans sa voix vibrait une émotion anormale. "Mes frères savent qu'il m'est impossible de faire revenir le gibier sur leurs terrains de chasse et d'en interdire l'accès à mes autres frères les blancs. . . . Mais les lois sont faites pour les sauvages comme pour les autres, et c'est Milaupanish qui ira, là-bas, dans la grande ville qui s'étend à l'ouest et demandera à celui qui représente chez nous, le souverain de notre pays, de faire passer des lois qui empêcheront mes frères les Montagnais de rentrer de leurs chasses les mains vides dans leurs wigwams. . . . Quand la neige aura disparu, vous au-

tres, tâchez de rassembler trois de vos chefs les plus âgés et envoyez-les à Chicoutimi où ils me trouveront. Avec eux, votre grand frère se rendra dans la grande ville pour parler au gouverneur du pays. J'ai dit. . . Toi, mon frère le chef, approche. . .

Le sauvage qui avait transmis à Peter McLeod les plaintes de ses frères s'avança. Peter McLeod lui remit entre les mains une somme de cent dollars — tout l'argent qu'il avait apporté — en lui faisant comprendre d'acheter pour ses congénères les plus dénués la nourriture nécessaire d'ici le printemps.

Et dans ce don royal, Peter McLeod mit tout son coeur. . . Comme une brusque rafale sur un lac de montagnes, les mille rides d'un large sourire traversèrent la face de cuir des sauvages qui sortirent en faisant force gestes de remerciements et d'amitié. . . Des grimaces que des années de vent du nord avaient sculptées sur leur visage marron.

La porte, un instant ouverte, fit pénétrer dans la pièce une vague de froid à fouetter des anges du désir brutal d'innombrables verres d'eau de feu :

"Vite, un whisky, vieux! . . . hurla Peter McLeod, s'adressant aux commis. Puis, se tournant du côté de Pit Tremblay qui dormait comme un sourd, la tête appuyée au mur: "Tu sais, mon vieux, devant les sauvages, il faut pas parler de ça! . . ."

Un des commis sortit de derrière le comptoir une bouteille dont il remplit des verres. D'un coup sec, Peter McLeod, à la façon d'un mineur californien, lança l'alcool au fond de son gosier.

"On en viderait une cruche, hein. . . Pit?

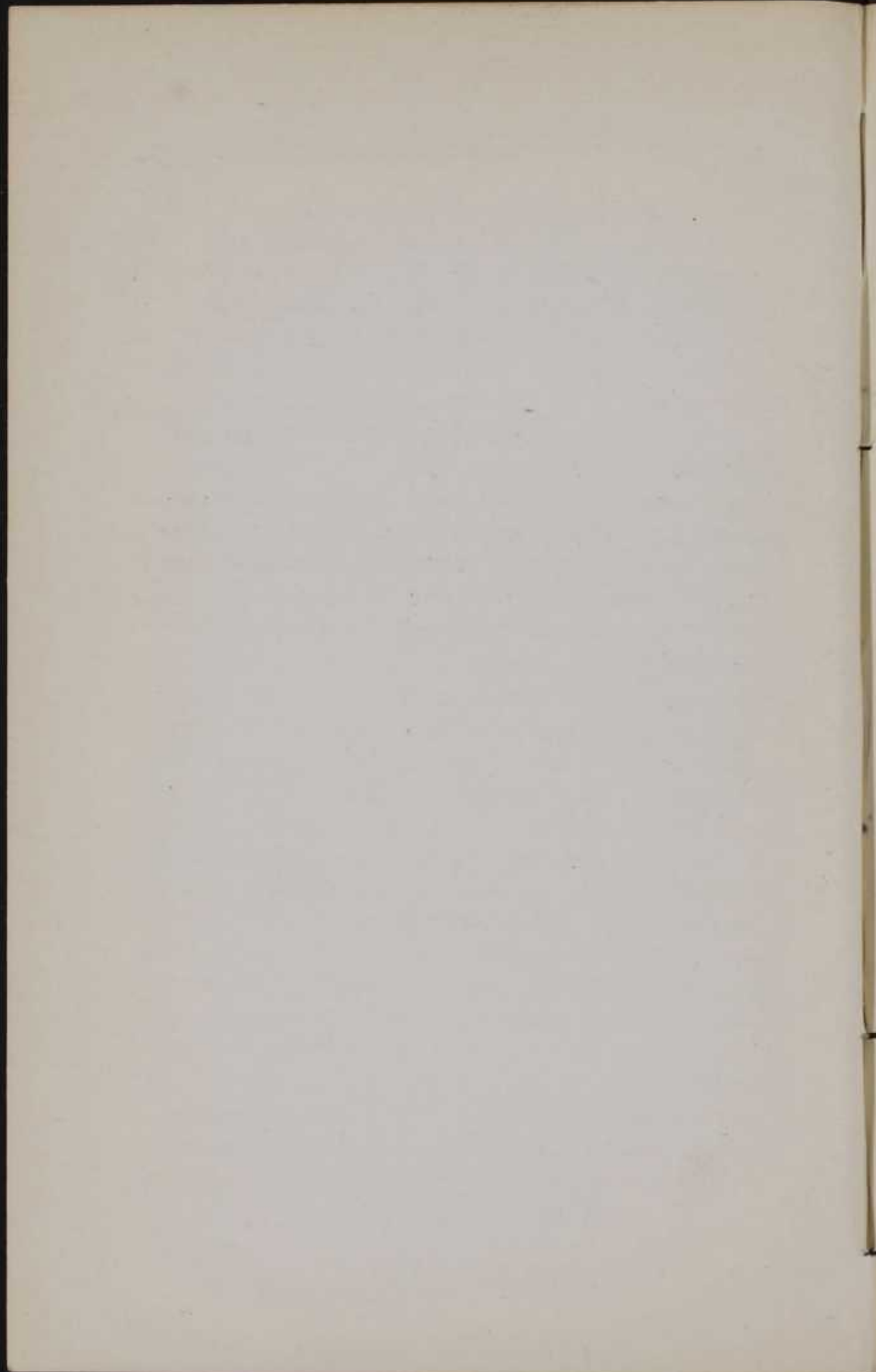
—Oui, mais on en a pas une cruche, "dit assez timidement le commis serveur qui montra la bouteille passablement entamée: . . ." Vous voyez, on n'a plus qu'ça! C'est ce sacré Tommy Smith qui, l'autre jour, a apporté la cruche à Matébetchouan . . .

—Comment! . . . Tommy Smith . . . à Métabetchouan! . . .

—Mais oui . . . c'est lui qu'est commis au poste . . . à Métabetchouan . . .

Les yeux de Peter McLeod brillèrent d'une lueur fauve . . . et tout d'une traite il dévida un chapelet d'imprécations variées concernant la situation sociale, filiale et conjugale de Tommy Smith . . .

"Blasphème! . . . se contenta de gueuler l'homme aux huskies.



XII

Le Haut-Saguenay à son Rocher Percé. C'est un endroit pittoresque à souhait qui se trouve tout au bord du lac découvert par le Père De Quen, à trois milles à l'est de l'embouchure de la Métabetchouan. On voit là un cap coupé par le milieu d'une profonde faille. De là ce nom de Rocher Percé.

Les indiens de la région ont conservé la tradition d'un massacre qui eut lieu en cet endroit aux premiers jours du Canada alors que la fière nation iroquoise faisait la guerre aux autres tribus indiennes et particulièrement aux Algonquins, tribu ancêtre des Montagnais de nos jours. . . Une année, les Sept Nations décidèrent de balayer le pays entier de leurs ennemis. Ils descendirent, plusieurs milliers, dans la vallée du Péokwagamy. Ayant semé la mort tout autour du lac, un parti d'un millier d'hommes parvint un jour, à l'est du lac, en face d'un beau cap qui faisait le dos rond tout au bord du lac et semblait séparé en deux parties par une gorge profonde. C'était le Rocher Percé.

Voilà qu'en y arrivant, les Iroquois apprennent qu'une armée de plus de cinq cents Algonquins descend vers le lac, de l'autre côté du cap. En effet, peu

après, alors que les Iroquois étaient occupés à dresser leur campement d'un côté du Rocher, des cris de mort retentirent. Les Iroquois ont été aperçus par les Algonquins qui foncent aussitôt sur eux. Il y eut de part et d'autre des prodiges de valeur. Les Iroquois refoulés d'abord, revinrent à la charge en poussant leur féroce cri de guerre. Un corps à corps suivit. Chaque coup est un coup mortel. Des cadavres jonchent le sol. Un ruisseau de sang mêle ses flots à ceux du lac tout proche. Ce ne sont que prouesses de part et d'autre. Chaque combattant est ivre de carnage. Toutes les ruses des fils des bois sont employées.

Du côté des Algonquins, un homme, jeune encore, d'une vigueur et d'une agilité surprenante, se distingue. Sa coiffure indique un chef. Sa voix domine les cris des combattants. Il est partout à la fois. C'est le Renard Bleu. Il est dégoûtant de sang. Il apparaît comme une incarnation de la mort et les ennemis qui se trouvent devant lui reculent d'épouvante.

Mais du côté des Iroquois, un démon fait aussi des siennes. C'est le Corbeau. Il est d'une stature de géant et d'une force de taureau. Son apparition fait reculer les Algonquins. Il abat tout sur son passage. Il passe et de chaque côté de lui, c'est un andain de corps tordus dans les derniers spasmes d'une atroce agonie...

Le carnage dure depuis des heures. On se tue toujours pendant que le soleil baisse à l'horizon. Jusques là, le combat avait porté au pied du cap, sur une lisière de terrain qui s'étendait entre le Rocher et le lac.

Mais voilà que les Algonquins s'aperçoivent que le gros de leurs ennemis se tient plutôt caché vers le milieu du cap et semble concerter une attaque de leur groupe par derrière en passant par la faille. Prompt comme l'éclair, le Renard Bleu devine le dessein de l'ennemi. Il rassemble les plus vaillants de ses hommes et, sans hésiter, s'élançe dans la gorge. Le Corbeau, de son côté, a surpris le mouvement des Algonquins et fonce, lui aussi, avec une centaine de ses guerriers dans le trou. Il y a là un choc formidable suivi d'une boucherie sans nom. Les casse-têtes ne font qu'un rond autour des crânes qui éclatent de tous côtés. Le sang gicle partout, teint le sol. Les arbustes en dégoulinent. Les deux chefs se trouvent tout à coup en présence, juchés sur de hideux monceaux de cadavres. La bouche des deux géants éructe des blasphèmes et tous deux s'affrontent de leur tomawack qu'ils brandissent comme des fléaux. Tous deux se traitent de loups hurlants, de femmes lâches, de chiens poltrons. Enfin, les deux chefs sont aux prises. Ce fut horrible. Ils sont tous deux, semble-t-il, des paquets de chairs sanglantes. . . Les survivants, de chaque côté de la coulée, semblent paralysés par l'épouvante et regardent les deux démons aux prises. . . Tout à coup, le Renard Bleu lance un appel désespéré à ses hommes et, en même temps, réussit à asséner un coup de tomawack sur la tête de son ennemi qui s'abat. . . Alors, les Algonquins se ruent par la coulée et se jettent sur les Iroquois paralysés de terreur en voyant tomber leur chef. Ce fut la fin. Ce

qui restait d'Iroquois fut repoussé dans le lac où ils se noyèrent, assommés par les poursuivants . . .

L'ancêtre montagnais, dont on n'avait pas compté les ans tellement ils s'étaient accumulés sur ses épaules tassées, campé de toute sa haute stature, encore droite, raide, vigoureux, avait mimé de grands gestes ce glorieux exploit de ses ancêtres qu'il racontait d'une voix de grenouille à Mary Gauthier assise, dans un coin de la cabane, sur une pesante peau d'ours à demie pelée. Du crâne du vieux tombaient jusqu'à ses épaules des cheveux noirs, tristes poils huileux. Ses paupières bridées clignotaient sur des yeux de poisson . . .

C'était un campement de fortune qui se dressait au bord du lac, tout au pied du Rocher Percé. Les hommes l'avaient établi là, à l'automne, quand ils étaient partis à la chasse. Logeaient là quelques vieillards, des femmes, des enfants et, depuis quelques jours, trois ou quatre chasseurs revenus de la forêt du nord, découragés, et qui avaient apporté de déprimantes nouvelles de famine et de mort . . . Mais on vivait sans trop d'inquiétude au campement du Rocher Percé, grâce à la promiscuité du Poste de Métabetchouan qui fournissait la nourriture nécessaire, du moins aux plus faibles, en échange de quelques peaux de bêtes restées de la saison dernière. Le camp était sordide comme tous les campements montagnais. Des chiens noirs, hérissés, affamés, d'une race affreuse et bruyante, erraient à travers les tentes et, au moindre signe de vie, faisaient plus de tapage que toutes les scies mécaniques des moulins de Chicoutimi . . .

Dans la cabane, la plus grande et la plus confortable, et qui était celle du chef provisoire du campement, à part Mary Gauthier et l'ancêtre, il y a quelques vieilles aux mèches grises effilochées, aux paupières rouges. L'une d'elles est accroupie près d'un feu et souffle pour en activer la flamme. De sa lèvre inférieure pendante coule un filet de bave. Le feu rougeoyant éclaire faiblement un visage séché, une bouche aux lèvres avalées par des machoires démunies et, sous des cheveux gris sale, des yeux transparents, pleins d'eau, des yeux d'enfant candide ou d'hallucinée. . .

Le bois mouillé fait une fumée âcre et crache en gargouillant. La vieille veille au repas du soir: un plat de pus jaunâtre obtenu par la macération de poisson pourri. . . Dans un coin sombre, il y a un autre vieillard dont les doigts trembleurs arrachent les écailles d'une longue tête de brochet plus desséché qu'une pièce de bois. Le bonhomme est trapu, ramassé comme une souche. Par terre, deux enfants se disputent un vieil os de gigot de boeuf que les chiens n'ont pu faire disparaître. Ce sont de petits squelettes aux jambes décharnées et au ventre balonné, deux fois trop gros. . .

Mary Gauthier trône au milieu de ces déchéances humaines sans le moindre haut-le-coeur. Elle rit, elle interroge les ancêtres à haute voix, claironnante, Elle semble follement s'amuser.

Mais l'ombre se fait de plus en plus épaisse dans la sordide cabane. La nuit tombe vite. . .

"Allons, bonsoir! . . . fait Mary Gauthier, en se

levant, alerte, de la misérable dépouille d'ours où elle était à demie couchée. Je me sauve, Tommy Smith doit être sur le point d'arriver, bonsoir!" . . .

Et, dehors, elle hume un grand coup de l'air froid et revigorant qui souffle du lac. Au dessus de sa tête, les paysages du ciel, d'une clarté mouillée, reposent, tout unis, au loin, sur la couche des monts saguenayens. Seul, sous le couchant, un nid de nuages s'est accumulé, arrondi et bouffant. C'est de là que surgira tantôt et tout à fait, la nuit.

La cabane de Tommy Smith était tapie tout au pied du Rocher, presque à l'extrémité de l'éperon que forme le cap en s'enfonçant légèrement dans le lac. C'était un simple bungalow de bois rond, propre, assez avenant, mais d'une simplicité toute édenique. Il avait, depuis plusieurs années, servi de maison aux commis du Poste de Métabetchouan. C'était autour de ce "Château des solitudes" que venait de préférence, chaque automne, camper ce qui restait de sauvages de la région, quand les hommes s'en allaient pour l'hiver, chasser dans les infinies forêts du nord. C'était comme une villa de campagne où les gens du Poste aimaient à aller oublier, le soir et la nuit, les tracas journaliers du magasin, ces acharnées transactions de fourrures troquées dans l'atmosphère irrespirable de pièces surchauffées et puantes de l'odeur fauve des peaux de bêtes.

Tommy Smith habitait là avec sa femme, personne très sèche à longue figure de bouc vieilli, et sa fille, un peu plus jeune que Mary Gauthier et, par hasard, peut-on dire, du même tempéramment aventurier, au-

dacieux, pétillante d'ardente jeunesse, gaie aussi, aimant à faire briller les perles fines de ses dents . . .

Tommy Smith arriva, ce soir-là, à la maison, tout joyeux, riant à gorge déployée.

— "Ah! s'écria-t-il, c'est vraiment un bon tour que je leur ai joué, à ces messieurs de Chicoutimi. On va bien rire, vous allez voir! . . .

La joie adoucissait ses traits . . . Et il restait là, campé dans la porte, de toute sa forte stature, raide, large d'épaules, le cou épais, les cheveux en copeaux d'ébène . . . Une pâle lumière l'éclairait, tombée d'une rustique suspension qui s'amusaient par ailleurs à déplacer des ombres.

— "Qu'est-ce qu'y a donc? demanda la femme.

— Devinez qui est venu au Poste hier soir? demanda Tommy Smith.

— Fred? questionna joyeusement Mary Gauthier.

— Non, . . . pas encore.

— Alors?

— Peter McLeod . . . en chair et en os . . . Et Pit Tremblay qui est à la recherche de ses chiens . . . Oui, Peter McLeod, ma belle enfant . . . qui te recherche . . .

— Et il ne m'a pas encore trouvée . . . je présume?

— Non, je lui ai fait faire une petite promenade, avant . . . de l'autre côté du lac . . . Vas voir si la petite Mary est par là! . . .

Mary éclata de rire . . . Le rire de Mary Gauthier! partout où elle passait, son rire traînait derrière elle comme de la lumière, et tout en restait épuré . . . On ria longtemps dans le bungalow du Rocher Percé . . .

Deux jours après, Tommy Smith arrivait de nouveau chez lui, au Rocher. Cette fois, il n'était pas seul. Fred Dufour l'accompagnait. Mary Gauthier, comme bien l'on pense, lui fit un chaleureux accueil; et Fred Dufour fut le plus heureux garçon du Domaine du Roy. On ne l'eut tout de même pas dit . . .

Fred Dufour n'avait rien de l'amoureux romanesque. Sa personne ne s'enveloppait guère de rêve ni d'aucune poésie. Animé de l'ardeur simple et un peu méprisante des amours paysannes, il était content, mais sans plus, de se sentir dans l'atmosphère de la jeune fille et ne désirait que recevoir d'elle sa plus grande joie. Ça lui suffisait. Mary le fascinait par sa gaieté, par sa puissance de vie, aussi par son aisance en toutes choses et, davantage, par la richesse charnelle qui éclatait aux fortes lignes de son corps et sur son visage sain . . .

. . . Et tout cela, encore une fois, suffisait à Fred Dufour, sans qu'il se crut obligé de le dire à tout instant à sa dulcinée.

Aussi, cet amoureux aussi transi qu'on peut l'être se contenta-t-il de dire en revoyant la jeune fille

"Mary . . . vrai! tu nous as fait une peur! . . . Mais comment Peter McLeod va-t-il prendre . . . la farce?"

La farce . . . Tommy Smith l'avait dévoilée à Fred Dufour peu d'instant après l'arrivée de celui-ci au Poste. Mary Gauthier la savait . . .

Quand, en arrivant au Poste, ce soir-là, Fred Duforu eut reconnu Tommy Smith, la bête noire de Chicoutimi, de saisissement, il recula, mais se resaisissant, il fit un mouvement comme pour se jeter sur

le commis, celui qui, tel un chat d'une souris, s'était joué de lui à l'Anse-au-Cheval. Mais Tommy Smith se leva de toute sa haute taille, ce qui calma subitement quelque peu Fred Dufour. Le commis tranquillement s'approcha du comptoir, tira d'en dessous une bouteille et deux verres et demanda, ironique :

"Monsieur a sans doute très froid... Monsieur prendra bien un bon whisky?..."

—Oui, mais blasphème?... avant, il faudrait m'expliquer...

—C'est naturel!... un coup d'abord, et un bon, ça fait passer bien des choses, des fois...

Les deux hommes trinquèrent, mais sans trop d'aménité du côté de Fred Dufour.

"Alors?... interrogea ce dernier.

—Vois-tu, Fred Dufour, le diable n'a pas les cornes aussi longues qu'on le dit et Tommy Smith n'est pas aussi noir qu'on a voulu le croire à Chicoutimi, chez les hommes de Peter McLeod... D'abord, Fred Dufour, calme tes craintes et tes inquiétudes. Ta fiancée est à l'heure qu'il est, comme elle a toujours été, en parfaite sécurité... Elle est chez moi, au Rocher Percé, à une couple de milles d'ici... comme qui dirait à ma maison de campagne... Elle est avec ma femme et ma fille Betsie... et toutes les trois s'amuse comme des petites baleines... d'ailleurs, nous irons les rejoindre ce soir même...

La figure de Fred Dufour reflétait à la fois la joie et la stupeur.

"Et maintenant je dois te dire, Fred Dufour, continua Tommy Smith, que si je suis allé récemment à

l'Anse-au-Cheval avec quelques hommes de la Compagnie, ce n'était pas du tout pour embêter les gens de Peter McLeod... Tu sais comme moi, ou plutôt tu ignores que la chasse, cette année, est fort mauvaise, du moins ici et de l'autre côté du lac jusqu'à la Baie d'Hudson. La Compagnie ne fait pas de très brillantes affaires et les sauvages sont menacés de famine... Tu saisis?... hein?..."

Tommy Smith continua.

On lui avait donc demandé d'aller voir ce qui se passait du côté des bêtes dans les environs de Tadoussac. À l'Anse-au-Cheval, racontait le commis, histoire de se distraire un peu au cours de son enquête assez ennuyeuse, Tommy Smith voulut s'amuser à taquiner les hommes de Peter McLeod, ce qui avait fait croire à ces derniers que la Compagnie voulait recommencer les histoires de se faire le plus de mal possible entre les hommes et les lumberjacks de Peter McLeod. "Mais, franchement c'était fini cette affaire-là... bien fini..."

"À quoi ça servait, hein, Fred Dufour, je te le demande?... Bon, tu sais ce qui est arrivé à l'Anse-au-Cheval; nos taquineries aux hommes, mon billet doux à la porte du campe; notre fuite par le Petit Saguenay... Encore un... avant de continuer?..."

Fred Dufour, cette fois, trinqua avec plus d'entrain, et lampa son coup.

"Quand on arriva à Chicoutimi, continua Tommy Smith, toute la "concern" était à la messe de minuit, tu sais?... Comme on était fatigué et qu'on avait faim, on arrêta à la "maison du moulin" où il

y avait de la lumière... On fut reçu comme des princes par ton aimable fiancée qui gardait la maison et travaillait au réveillon. Quelques lampées d'un bon whisky chaud à la muscade nous rendirent joyeux et hardis. Ta Mary riait, riait que c'en faisait encore plus plaisir... On lui conta nos courses et le bon tour qu'on t'avait joué et tout-à-coup comme ça, elle cria: "Que j'aimerais aller au Lac Saint-Jean, surtout en hiver!... Dites donc, si je partais avec vous!... On continuerait le tour à Fred et à M. McLeod!..." Histoire de badiner, sans doute... on fut surpris quand même d'une pareille proposition. Mais la fille était bien décidée... et il fallut en venir là. Elle proposa d'aller louer les chiens de Pit Tremblay et, comme votre Pit n'était pas chez lui, on prit tout simplement ses chiens qui étaient visiblement contents de se dégourdir un peu... Et voilà comme ça s'est fait, Fred Dufour... Une farce tout simplement, comme tu vois... une farce... et c'est ta fille surtout qui l'a voulue... Et maintenant, encore un coup et on va aller à la maison, au Rocher Percé, où tu vas retrouver ta Mary plus gaie que tu l'as jamais vue...

"Mais Peter McLeod?... demande Fred Dufour. —Evidemment... on risque de recevoir un fameux "balling out"... Peter McLeod ne me connaît pas, ni Pit Tremblay. Je lui ai rien dit quand ils sont arrivés au Poste... je me suis pas fait connaître. J'avais alors une idée de derrière la tête. Comme si de rien n'était, je voulais forcer Peter McLeod à aller de l'autre côté du lac où il aurait peut-être con-

naissance de la famine des sauvages auxquels je sais qu'il s'intéresse. Ça n'est pas, je le sais, dans les intérêts de la Compagnie, mais on a beau être Tommy Smith, on a un coeur dans la poitrine. . .

Et sous le coup émollient d'une nouvelle eau-de-feu, Tommy Smith versa presque de vraies larmes. Fred Dufour en était profondément ému. . .

Quelques instants après, les deux hommes se mettaient en route pour le Rocher Percé.

XIII

Les deux hommes marchaient de concert depuis longtemps sans découvrir autour d'eux le moindre signe de vie, quand, au loin, une trainée sombre surgit soudain de la blancheur infinie. Ils marchaient depuis le matin à travers les gros tas blancs de neige qui s'étaient amoncelés sur la glace solide comme un rocher et qui semblait un immense lit sur lequel on avait étendu une blanche couverture aux plis moelleux. Vers le midi, le vent s'était mis à souffler, âpre, du nord-est, emportant dans sa course une brume de neige sèche qui brillait comme de la poussière de diamants. Enveloppés dans cette atmosphère éblouissante, à moitié aveuglés et étourdis par des torrents d'air qui les fouaillaient, les deux hommes, pendant plusieurs heures, marchèrent droit devant eux sur le lac mais sans rien voir autre chose que la neige tourbillonnante. Mais voilà que tout à coup, au coucher du soleil, le vent faiblit. La terre! . . . Là, la pointe de la Métabetchouan. Ils hâtèrent le pas malgré la fatigue qui leur tirait les jambes. Ils franchirent avec des ahans saccadés les bourrelets de glace que bordaient le lac, gravirent la colline où s'élevait le Poste et se jetèrent lourdement sur la porte

qu'ils frappèrent à coups redoublés de leurs poings à demi gelés. .

Peter McLeod et Pit Tremblay étaient rendus à bout

La porte s'ouvrit et un homme leur fit signe d'entrer. C'était une sorte de métis au visage taillé dans l'os, éclairé en rouge brique, archaïque et presque fantomatique. Peter McLeod le dévisagea et dans l'agate énorme et brune de son oeil, il y eut une lueur fauve, méchante.

"C'est vous, Tommy Smith? . . . demanda-t-il à l'homme."

—Non, moé . . . Joe Gros-Louis . . . garde le Poste à soir . . . M. Smith à la maison, Rocher Percé.

—Comment . . . Au Rocher Percé?

—Oui, maison là . . . avec femme et fille. M. Smith a visite . . . et moé garde . . . Froid, hein, bon feu icitte, venez . . .

Cette avenante bienvenue, au débotté d'un rude voyage, rendit Peter McLeod plus amène et c'est non sans une certaine volupté que lui et son compagnon s'approchèrent du foyer dont le feu poussait dans la pièce sa langue rouge et chaude.

"Whisky? . . . demande le Métis en s'approchant du comptoir.

—Goddam! . . . oui, t'es un ange, Joe Gros Louis.

Les deux voyageurs vidèrent d'un trait les gros verres pleins à ras bords que prit sur lui de leur tendre le sang-mêlé.

"Et comme ça, mon Gros Louis, Monsieur Tom-

my Smith est, ce soir, à sa maison de campagne? . . .
C'est loin, le Rocher Percé?

—Deux milles . . . là, au sud-est.

—Et si on y allait dès ce soir? . . . Hein, qu'est-ce que t'en dis, Pit?

—Deux milles! on est encore capable de ça, répondit le propriétaire des "huskies".

—Moé cré . . . M. Smith attend vous . . . a dit comme ça . . . si étrangers venir . . . deux hommes . . . envoyer Rocher Percé.

"Sans doute", fit observer Peter McLeod à son compagnon, "qu'il doit ignorer que ces étrangers sont Peter McLeod et Pit Tremblay . . .

Celui-ci demanda au métis :

"Sait-tu s'il y a des chiens, là-bas, chez monsieur Smith?

—Ah! oui . . . à part les ceuses aux sauvages . . . beaux chiens . . . quatre . . . jappent beaucoup gros, beaucoup . . .

Las de chiquer, Gros Louis cracha sur le parquet un long jet de salive jaune, tira de sa poche une courte pipe de plâtre, la cura avec précaution avec une allumette, la tapota à petits coups sur le rebord du comptoir, l'emplit de tabac qu'il puisa dans un sac de cuir, s'approcha du foyer, en tira un tison ardent et alluma le brûle-gueule, refoulant le tabac brûlant d'un pouce calleux et apparemment insensible . . .

"Crégué . . . oui, des beaux chiens! . . . Des vrais du Labrador . . .

Un large sourire coupa en deux la face exangue de Pit Tremblay, tout fier de cet éloge qu'un expert,

sans doute, faisait de son attelage. Sans gêne, Peter McLeod s'approcha du comptoir et derechef avala une torrentielle lampée de l'eau de feu du Poste qui lui racla, au passage, la gorge pour tomber à pic dans son gosier, puis il fit signe à Pit Tremblay d'en faire autant :

—Et chez Monsieur Smith... à sa maison, t'as pas vu, ces jours-ci une femme... qui est pas la sienne? demanda encore au métis Peter McLeod.

—Ah!... oui, jeune... belle beaucoup gros.

Pit Tremblay, maintenant tout réjoui à l'évocation que venait de faire le métis de ses "huskies", se leva soudain :

—C'est pas tout ci tout ça, M. McLeod, il faut se rendre tout de suite au Rocher Percé si on veut arriver là avant que l'monde soit couché. On a encore deux milles à faire, vous savez...

—C'est ça, Pit, et tu vas voir comme on va te brûler ces deux milles. On passe le long du lac pour aller là, hein, Gros Louis?

—Oui... y a bon chemin d'raquettes su la grève...

Les deux hommes sortirent, chaussèrent leurs raquettes et partirent en souhaitant bonne nuit au métis qui cria :

—Chiens sauvages... là-bas, mauvais beaucoup, beaucoup gros!...

La nuit a maintenant complètement mangé le jour. Un calme profond règne sur la nature. Sous la grande face pâle de la lune, le lac apparait dans son infinie blancheur, figé, morne, silencieux, enchaîné dans ses

glaces comme pour l'éternité. Ce paysage entier déroule une symphonie blanche où, par endroits, au bord de la grande nappe, des boqueteaux de sapins et d'épinettes mettent des taches vert sombre. A l'ouest, des montagnes se dressent barbouillées d'ocre et plaquées, ça et là, de blanc légèrement bleuté. Dans le ciel clair, au-dessus de tout cela, il y a l'errance des étoiles qui parcourent leur cycle immuable. L'ombre de la forêt s'étend, oblique, sur le lac. Il fait froid dans ce calme. L'air gelé est résistant, presque palpable. Aucun souffle ne l'agite. La lune est comme toute penchée d'un côté, au dessus des montagnes, pâle au milieu de l'espace. Elle arrondit sa gueule débonnaire, et une joue se creuse dépassant le souffle du dernier quartier. Elle répand sur tout ce paysage polaire une lumière presque blafarde, celle qu'elle nous jette chaque mois à la fin de sa résurrection. C'est la nuit, la grande nuit froide et bleue...

Ploc, ploc, ploc!... la neige gémit sous les raquettes qui la martèlent. Encore plus pour se réchauffer que pour ne pas arriver trop tard à la maison de Tommy Smith, Peter McLeod et son compagnon marchent de toute la vitesse de leurs jarrets qui avaient pourtant déjà, pour cette journée, sept lieues de course. Le "trail" était facile, il suivait les méandres de la grève. Aussi, avaient-ils à peine marché une demi-heure qu'ils entendirent, au pied d'un gros cran qui paraissait tout noir dans la blancheur ambiante, des aboiements furieux. Pit Tremblay crut entendre parmi ces cris la voix de ses "huskies" et allongea ses foulées... En une minute, on fut à l'en-

trée du misérable bourg. On eut dit un compement abandonné. On devinait cependant, en passant près des cabanes, des cendres encore chaudes de foyers à l'intérieur.

Une maison se dressait, comme bâtie sur pilotis, tout au pied du Rocher et une lumière y brillait. Il n'y avait pas d'erreur, c'était le bungalow de Tommy Smith. . . Le temps de se reconnaître et Peter McLeod et Pit Tremblay déchaussaient leurs raquettes à la porte. Ils frappèrent :

"Entrez!" cria une voix rude. La porte s'ouvrit. De l'intérieur aussitôt, une odeur complexe de vêtements humides, de tabac, de thé, de pétrole et d'alcool frappa les arrivants au visage. La suspension de fer qui se balançait au plafond et dont la mèche fumait horriblement éclairait dans un brouillard bleu l'intérieur de la pièce. Celle-ci était chauffée par un poêle de fonte dont le large tuyau traversait brutalement la salle et, pour sortir, crevait une cloison. Plusieurs personnes étaient réunies là. Il y avait Tommy Smith, — c'était bien lui, le commis du Poste — sa femme et sa fille, Mary Gauthier, deux métis magnifiquement crasseux qui, dans un coin, chiquaient et se grattaient sans vergogne; et il y avait en outre Fred Dufour.

En apercevant ce dernier, Peter McLeod et Pit Tremblay, leurs yeux s'étant vite faits à la dure obscurité, reculèrent de surprise, mais Peter McLeod se reprit :

"Excusez, la compagnie", fit-il, ironique, "on vou-

drait pas vous déranger, vous savez... Une veillée de famille sans doute?... "

—En effet, M. McLeod, fit Tommy Smith se levant de son siège... c'est, en effet, une petite veillée de famille où vous êtes le bienvenu... Faut-il vous présenter les invités?... Ma femme, ma fille... Vous connaissez sans doute Mademoiselle Mary Gauthier... et aussi Fred Dufour?

—Et vous, c'est Tommy Smith?... demanda Peter McLeod.

—Eh! oui... dans tout son gabarit. Vous savez... faut pas croire au diable!...

—Tommy Smith!... Fred Dufour!... s'exclama Peter McLeod, alors, je ne comprends plus du tout... Goddam, va-t-on m'expliquer tout ça!

Peter McLeod lança tout d'abord sur toute l'assemblée un regard sauvage. Pour un peu que son amour-propre fut en jeu, son exhubérance naturelle jaillissait comme d'un cratère; elle était soudaine, en flambée et, en moins de rien, passait des fureurs de cabanon à la plus extravagante gaieté... De quel côté allait vomir le cratère? Le silence, une minute, plana dans la salle. Peter McLeod, tous ceux qui étaient là le savaient, n'était pas homme à se laisser bafouer. Pas de doute possible en l'occurrence, on s'était joué de lui... Il grimaça, ferma les poings, roula des yeux barrés de lueurs fauves... Sûr, il allait bondir, tout massacré, mais il se contint... Sur la table, il aperçut une énorme bouteille de whisky et de gros verres prêts à recevoir la boisson chère à son gosier... Ses yeux perdirent aussitôt de leur feu. Et puis, il y

avait là Fred Dufour, celui en somme, qui, là-bas, dans la maison du moulin, à Chicoutimi, avait été un instant son maître. . . . Et celui-là, Tommy Smith, qui fut la terreur de ses hommes, pendant des années. . . . Il était là, lui aussi, qui n'était assurément pas une jeunesse. . . . Enfin. . . . là, encore en face de lui, Mary Gauthier qui le regardait de ses grands yeux rieurs, couleur des campanules qui fleurissent à la lisière du bois. Il la sentait là, rieuse et épanouie, comme un beau fruit chargé de suc. . . .

Le silence dura bien deux bonnes minutes, comparable à celui qui précède un ouragan. On s'attendait à une attaque brutale, démesurée, à un ruissellement d'injures où l'on avait aucune raison de s'attendre à percevoir le langage des enfants de chœur. . . .

Mais voilà que soudain les lèvres de Peter McLeod esquissèrent un large sourire. . . . C'était désarmant. Et ce fut comme un rayon de soleil, un matin sombre et brumeux d'automne. Tommy Smith, le premier, en fut émerveillé et, instinctivement, il tendit la main vers la bouteille, l'indiquant aux deux visiteurs, comme une sorte d'arche d'alliance.

Au sein de "l'honorable Compagnie" comme parmi les hommes de Price et chez les sauvages, Peter McLeod jouissait de la réputation d'un homme violent dont les colères étaient à redouter, et on le connaissait ainsi même chez ceux qui ne l'avaient jamais vu. D'ailleurs, il y tenait ferme à cette renommée; elle était son orgueil et il faisait, semblait-il, de continuels efforts pour l'entretenir intacte. . . . Cette fois, elle subissait un fameux accroc. . . . Le rayon de so-

leil de son pâle sourire dut, les jours d'après, faire lourdement souffrir son orgueil de matamore. Il dut trembler pour son prestige futur auprès de ses hommes.

Aussi, les premiers mots qui se présentèrent à ses lèvres avant même que celles-ci eussent livré passage à la large rasade d'alcool qu'il se servit, obéissant automatiquement à la muette invitation de Tommy Smith, furent à l'adresse de Fred Dufour :

"Surtout, Fred . . . pas un mot de ces affaires-là, là-bas! . . ."

Fred Dufour comprit. Il fit un signe qui voulait dire qu'il serait muet comme une souche. Et quand tout le monde eut trinqué, Peter McLeod simulait assez comiquement une grande colère, histoire de ne pas perdre ses bonnes habitudes, cria plutôt qu'il demanda! . . ."

"Maintenant, allez-vous m'expliquer? . . ."

Tommy Smith, complaisant, se rendit à la brutale invitation . . . Une plaisanterie, une farce, un bon tour, comme il avait expliqué à Fred Dufour, voilà tout. L'incident devait marquer la fin de la lutte sournoise que se livraient, contre leurs intérêts communs et depuis trop longtemps, les hommes de l'"honorabile Compagnie" et ceux des chantiers de coupe de bois établis le long des grandes rivières canadiennes. Il fallait faire savoir à ceux de Price et de McLeod que le diable n'était pas aussi noir que les anges voulaient le faire croire . . . Et puis, Mary Gauthier n'avait-elle pas joué dans cette histoire, un rôle qui atténuait sensiblement ce qu'il pouvait y avoir de mau-

vais goût dans les intentions de Tommy Smith? . . . Enfin, n'aurait-on réussi, en l'occurrence, qu'à établir une sorte de lien entre le Haut et le Bas Saguenay qu'il n'y aurait qu'à se féliciter les uns les autres. . . Les relations avaient besoin d'être resserrées. On ne se connaissait pas assez. . . Et il est certain que les sauvages de la Métabetchouan et de l'Ashuapmouchouan brûlaient depuis longtemps du désir de connaître le grand et puissant Milaupaniush. . . Voilà!

Peter McLeod était devenu tout miel.

"De fait," dit-il avec calme, après que Tommy Smith eut non sans une certaine éloquence, expliqué. . . l'incident, "je les ai vus nos pauvres diables de sauvages. Ils sont menacés de mourir de faim, ni plus ni moins. . . C'est décidé, je dois intervenir pour eux auprès des autorités du pays. . . Mais vous, tonnerre du diable, vous de la Compagnie, qu'est-ce que vous faites pour eux?"

—Nous donnons à manger à tous ceux qui se présentent à nos postes, répondit simplement Tommy Smith. Ils seraient peut-être presque tous morts sans nous. . . Demandez à Gros Louis, demandez à ces deux-là qui sont allés, ce soir encore, leur porter de la farine et du lard dans leurs cabanes, ici et en haut de la chute. . ."

Les deux métis désignés approuvèrent simplement en changeant leur chique de côté et en grimaçant une manière de sourire qui découvrit des gencives et des dents couleur de.

Plus agressif, Peter McLeod prit son ton rogue:

"Oui, vous les nourrissez parce que vous en avez

besoin. . . Ce sont eux, tout le monde le sait, qui alimentent vos magasins de leurs plus riches pelleteries, et vous leur devez bien quelques poignées de farine avec une couenne de lard. . . N'empêche, Tommy Smith, que si la guerre est terminée entre nos hommes, une autre va commencer dont la Compagnie va assurément payer tous les frais. . . Nos sauvages meurent de faim, Goddam! par la faute de vos blancs qui ont envahi leurs terrains de chasse avec des engins de mort qu'eux n'ont pas. Je dois donc vous dire que j'irai moi-même, au printemps, intercéder pour ces pauvres gens auprès du gouvernement du Canada. . ."

Redevenant miel :

"Ainsi donc, ma chère petite Mary, indirectement si vous voulez, tu auras été la cause du grand acte de justice que rendra, j'en suis sûr, le grand Ononthio du pays, quand j'aurai eu l'honneur de lui faire connaître la situation qui existe dans les forêts du Nord."

Et Peter McLeod, après ce petit discours mi-sucré, mi-fiel, débité avec une comique exaltation, ayant lampé au passage, un nouveau verre d'alcool, s'approcha galamment de Mary.

"Dites donc, vous autres. . . si nous dansions quelques petites "horn pipes" . . . une polka, comme vous voudrez. . ." et il enlaça aussitôt à pleins bras la taille ronde de la jeune fille qui rougit de plaisir. . .

"C'est ça. . . c'est ça, approuva, jovial, Tommy Smith. . . Betsie, vas chercher ton accordéon! . . ."

"Mais dans tout ça, où sont mes chiens, blasphè-

me!" demanda à Tommy Smith, Pit Tremblay qui, dans le brouhaha qui suivit, se dégelait soudain . . .

"On m'a volé mes "huskies", vous savez! . . .

—Vos chiens? . . . encore un peu et on les enca-drait . . . Allez les voir en arrière de la maison . . . de vrais coqs en pâte! . . .

Et pendant une grande partie de la soirée, tournoyant, on s'en donna à jambes que veux-tu sur le rugueux parquet de la salle commune du bungalow de Tommy Smith. Les deux métis même ne dédaignèrent pas d'esquisser leurs entrechats. Une cordiale entente régnait par tout le groupe, une intimité qu'entretenaient constamment de chaleureuses et fréquentes visites à une bouteille aux flancs rebondis que Tommy Smith avait sortie d'une armoire . . . De son accordéon au soufflet grinçant et dont les sons devenaient de plus en plus asthmatiques, Betsie Smith attaqua l'air vif et entraînant, jubilant, triomphant de "Money Mush" et ce fut un concours endiablé de pas savants et de sauts en hauteur . . .

Naturellement, Peter McLeod et Fred Dufour se disputaient, encore que très amicalement, Mary Gauthier. Peter McLeod y allait de tout l'entrain de son ardent tempérament, le torse rodомont, les joues machonnantes, les sourcils en bataille. Fred Dufour était, semblait-il, plus réservé. Il y avait dans ses manières comme une sorte de gêne. Si l'on avait dit à Fred Dufour qu'il était jaloux, il aurait ricané et répondu du mauvais coin de la bouche: "Vrai, vous savez . . . ça ne s'est pas encore vu et ça ne se verra pas . . ."

Après tout, il l'aurait cru. On le savait pas sentimental pour deux sous, malgré que Mary Gauthier fut à ses yeux la plus jolie personne de la terre; potelée, pleine de chair, les yeux brillants de passions agréables au coeur des hommes, et au sien en particulier. . . Mais on a beau ne pas être sentimental, ce n'est pas sans un pincement de coeur qu'on voit continuellement l'objet de sa flamme pressé sur le chandail d'un autre. . . Aussi, Fred Dufour, descendant plus au fond de son coeur, n'était pas très rassuré. . . La vérité, c'est qu'il adorait Mary Gauthier et qu'il en était terriblement jaloux. Seulement, il avait trop d'orgueil pour en convenir. Mais l'atmosphère de paix qui régnait dans la pièce, ce soir-là, cette joie, cette bonne entente le dérangaient un peu. . . A quoi bon une scène? Toutefois il lui fallait affirmer son droit d'ainesse sur Mary. Aussi, un moment, il n'y tint plus et, comme la jeune fille se livrait avec Peter McLeod à une espèce de valse très primitive, il alla tout simplement l'arracher des bras de son partenaire et continua avec elle la valse commencée et que rythmait Betsie sur son accordéon criard dont elle rendait maintenant les notes presque langoureuses à force d'y insuffler les sentiments idem qui l'animaient, elle aussi, en ce moment.

Un silence se jeta sur le groupe à la façon d'une couverture. Peter McLeod ricana et une rage soudaine souffla sur son calme comme une brusque rafale sur un lac de montagne. Mais ce fut court, il n'y eut pas d'explosion. L'entrain revint et on continua les pas redoublés et les trainantes glissades à la ca-

dence joyeuse de l'accordéon qui égrenait à l'infini les polkas, les quadrilles, les gígues, les danses écossaises qui s'enfilaient les unes aux autres de la manière la plus étrange et sur des airs venus de tous les pays....

Minuit sonnait à l'horloge quand on s'arrêta à bout de souffle... Bon!... pas d'incidents désagréables. Tout le monde se coucha tranquille, plus ou moins abruti de fatigue, la bouche incendiée, les traits avachis sans qu'on eut même la force de remettre à leur place les meubles empilés dans les coins de la pièce, les pieds dressés en l'air comme des halliers d'arbustes morts...

A la fine pointe de l'aube, Pit Tremblay, ayant entendu, quelques minutes auparavant, la voix aiguë de son chien de tête, Sept-Iles, ne put y tenir. Il sortit. Il se dirigea vers une cahutte branlante et il vit, avec la joie d'un père qui retrouve ses enfants perdus, ses braves huskies reluisant de santé. Les bêtes s'éveillaient et ne pressentaient sans doute pas que ce jour serait jour de travail mais ressemblerait aux précédents. Elles s'éveillaient lentement, paresseusement, à grandes baillées, bruyantes et chaudes. Sept-Iles seul, en tant que chef, ne voulait pas donner le spectacle de le voir aux prises avec la flemme. Le corps tendu, les oreilles droites, vibrantes, le regard en feu sous des sourcils broussailleux, il paraissait splendide de force. On eut dit qu'il avait ainsi passé la nuit, aux aguets, pressant le maître. A la vue de celui-ci, ce fut un beau tapage. Les quatre bêtes poussèrent des cris aigus, se roulaient, se mordaient, se bousculaient, prises d'une joie folle dans l'attente, sans

doute, d'un départ prochain dans la blancheur des neiges.

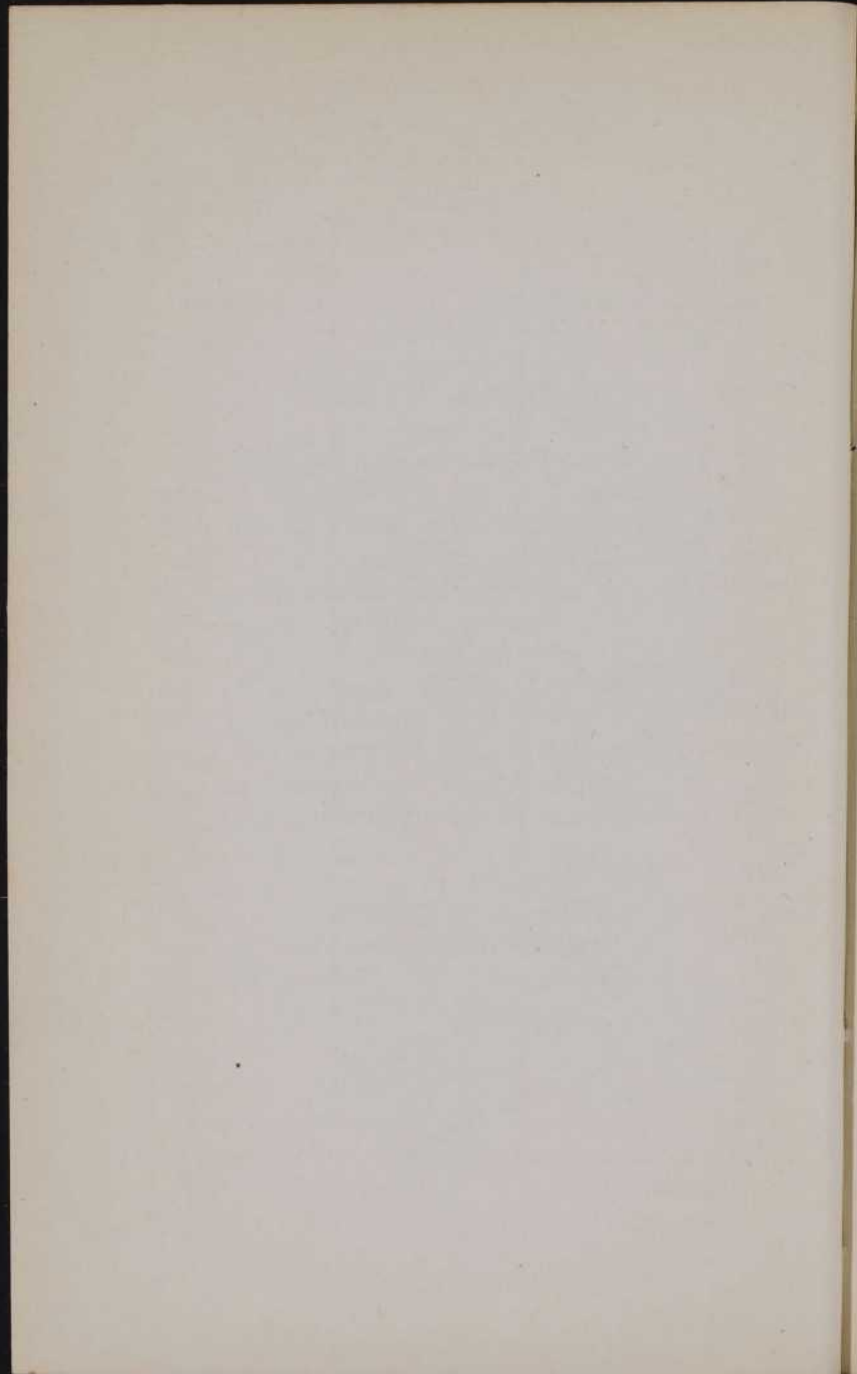
Le hourvari avait réveillé les hôtes du bungalow.

"Ben! ben!... oui, bande de petits fous, on va partir... on va partir, attendez un peu..." ne cessait de répéter Pit Tremblay qui caressait chacun de ses chiens à tour de rôle...

Et on partit, en effet, une couple d'heures plus tard, après que chacun se fut lesté d'un succulent déjeuner de fèves au lard arrosées de melasse. Il avait neigé durant la nuit et, comme toujours dans la neige tombée fraîchement, un silence de tombeau planait sur la nature. Le traîneau glissait comme sur des édre-dons blancs. On avait confortablement calé la jeune fille au fond du traîneau. Pit Tremblay, heureux, marchait à côté de ses chiens. Peter McLeod et Fred Dufour suivaient à côté aussi, et à tour de rôle, grimpaient sur les patins. Les chiens étaient d'un cran endiablé, mais marchaient avec harmonie dans l'effort.

"Un attelage dépareillé", fit remarquer Peter McLeod à Pit Tremblay qui répliqua :

"Oui, vous l'avez constaté, l'autre jour, j'suppose, quand on est allé chercher l'curé à la Grand'Baie..."



XIV

Le mariage de Fred Dufour et de Mary Gauthier avait été fixé aux jours gras. Leurs amours avaient bien marché. Le voyage forcé du Lac St-Jean durant l'hiver avait comme aplani le chemin maintenant plus facile. Mais le projet ne s'exécuta pas si tôt. Il fut déjoué par plusieurs de ces petites divinités, ou diabolins, qui se faufilent partout avec indiscretion pour arranger ou déranger les différentes pièces de ce jeu de patience en désordre qu'est la vie.

D'abord il y eut surcroit de travail aux moulins où la présence de Fred Dufour était toujours indispensable. Au début d'avril, les hommes commencèrent à descendre des chantiers et, comme le printemps s'annonçait hâtif, il fallut préparer les travaux du flottage du bois. Puis, des provisions de toute nature qu'on avait commandées à Québec et qui devaient être transportées par le vieux "Chemin des Marais", par suite d'épouvantables tempêtes de neige qui soufflèrent en janvier et en février, subirent de gros retards. Enfin, une épidémie d'influenza s'abattit sur le bourg et tout le monde y passa, ce qui fit perdre du temps aux hommes et occupa constamment les femmes.

Il n'y avait pas à penser aux noces devant ces contretemps.

Mais quand les diabolins eurent mis fin à leurs espiègleries de mauvais goût, le missionnaire qui venait chaque printemps à la Grand'Baie, fut averti qu'on demanderait ses services pour un mariage à Chicoutimi au mois de juin. Alors la "drave" serait terminée et les hommes seraient plus aptes à la détente... Alors, on entrerait dans tous-les-jours... D'ailleurs, c'est ce qu'avait décidé le "boss". Le mariage ne se ferait pas avant l'été; et, contre une décision de Peter McLeod, même dans les affaires les plus intimes, il n'y avait pas à berlander. Et toutes ces raisons de retard qui s'accumulèrent durant l'hiver étaient tout simplement des motifs que dans leur intérieur alléguaient les habitants du bourg pour s'imaginer une indépendance personnelle que l'esprit de domination de Peter McLeod ne cessait d'atténuer dans tous les actes de leur vie...

Dans la dévallée des clairières en conques, en bosses, les derniers crans de neige disparurent vite. La glace du Saguenay se perçait de mille trous, comme un rayon de miel; puis elle se désagrégea sur les bords et, finalement, un jour de grand vent chaud, elle s'en alla en morceaux... L'hiver, emportant son bagage, s'en allait aussi. Vite, les saules se mirent à jaunir et l'herbe verdit autour des sources qui fluaient de partout. De minuscules boutons rouges flamboyaient aux branches des arbres et sur la forêt s'étendit comme un brouillard de jeunes feuilles. Des germes éclatèrent dans les arbustes en une splendeur de

minuscules fleurs blanches. Des oiseaux bleus étaient revenus qui filaient des chants d'amour. Des rouges-gorges chantaient des ballades et des merles sifflaient des airs de joie. Le vent, plus doux, moins colère, poussait le parfum poivré des sapins qui montaient la garde ici et là autour des hameaux, et, dans les sous-bois tout proches, maintenant découverts, l'humus apparaissait jonché d'aiguilles de pin. Des canards noirs arrivaient du nord et s'abattaient par troupes compactes sur les mares d'eau glacée. Croassantes et braillardes, les corneilles voletaient pesamment de souche en souche. . . .

Enfin, aux derniers jours de mai, la féerie coutumière des fécondes floraisons de la rénovation printanière apparut pour de bon. L'herbe partout, en quelques jours, fut longue d'un pouce. Les arbres, à droite, à gauche, là, en face, sur les hauteurs dentelées de l'autre côté de la rivière, dressaient des touffes de bourgeons lustrés, lourds. Dans les panaches des bouleaux et des pins, se déployant chaque jour, plus larges, le jeune soleil, plus brillant et plus fort, accrochait des diamants. Les clairières étalaient leurs tapis jaunes de pissenlits. . . .

On arriva en juin. L'herbe et la mousse prirent des teintes foncées. Partout la terre reluisait de promesses. . . . Alors, des concerts tous les matins et tous les soirs! Dans les boquetaux du bourg, on assistait à des batailles où les bestioles acharnées ne formaient plus, des fois, à travers les jeunes feuilles, que de petites boules de plumules grises et rosées d'où s'échappaient des pépiements confus. Autour des maisons

de bois blanc, les moineaux, toujours goinfres, les ailes mi-ouvertes, un oeil à la ronde, mangeaient tout ce qui leur tombait sous le bec. De temps en temps un escadron de bergeronnettes s'abattait, un instant, sur un défriché, prestes et légères comme des papillons, ou bien des escouades d'ortolans, venant d'on ne sait où, passaient au-dessus du hameau, traversaient en flèche le Saguenay, s'abattaient de l'autre côté, dans la montagne verte où ces oiseaux se cachaient. . .

C'était le temps des amours. . .

Le mariage fut célébré dans la vieille chapelle des Jésuites par le Père Honorat qu'on était allé chercher en goëlette à la Baie des Ha! Ha! C'était un Oblat de Marie-Immaculée qui portait allègrement ses ans et son ample soutane ceinturée d'une bande de calicot avec, autour du cou, un rabat bordé d'une nervure blanche. Tous les yeux étaient fixés sur le gros crucifix de bois noir avec Christ en cuivre jaune, brillant, usé par le frottement des mailles rudes du tissu de la ceinture qui le soutenait dans ses plis. . . Le Père Honorat desservait alors, avec deux autres oblats, toute la région saguenayenne. Il était vénéré de toute la population des postes de ce territoire. . .

La cérémonie fut simple. On avait orné l'intérieur de la chapelle de rameaux de sapin, de branchilles de pin et de tout ce qu'on avait pu trouver, aux alentours, de fleurs de savane, déjà mauves. Mary Gauthier fit bonne figure dans sa robe de satin noir qui la guindait assez naïvement. . .

Durant la journée, en guise de voyage de noces, on

fit une excursion au Grand-Brûlé, jeune paroisse de colonisation qui venait de surgir dans la plaine, entre la Grand'Baie et Chicoutimi. Trois chevaux avaient été attelés à une longue charrette sur laquelle on avait disposé des bancs de fortune, et ce fut miracle que ce primitif véhicule put résister aux ornières et aux dos d'âne dont était criblé le mauvais chemin de colonisation qui conduisait, depuis quelques mois seulement, au Grand-Brûlé. Le matin brumeux s'égouttait en brume. Au départ on avait craint, un instant, la pluie. Le ciel était sombre. Mais le père Morin, une autorité en cette matière de temps, rassura tout le monde. "Le temps s'arrange, les enfants, les Monts Ste-Marguerite se dégagent. Il va faire beau..." Le temps s'arrangea. Durant tout le voyage, le soleil tapait et les oiseaux criaillaient tout le long du chemin.

On revint le soir, affamé, heureux.

Pendant ce temps on avait organisé le souper des noces et la veillée qui devait suivre dans la maison du moulin que Peter McLeod avait mise à la disposition des mariés et de leurs gens. Toutes sortes de bonnes choses frillaient encore sur le poêle et les femmes appropriaient la vaisselle quand les excursionnistes arrivèrent. Le soleil se couchait mais il faisait encore clair. Le ciel, plein d'une tendre langueur, s'étendait sur toute la terre. Un peu de brise s'était élevée du Saguenay apportant une odeur de montagnes et de grande eau.

Les hommes du moulin avaient fini leur travail. Ils s'étaient lavés. Les visages, semblait-il, étaient hui-

lés de bise et de soleil. Ils avaient mis leur chemise nette et le chandail du dimanche. Tous avaient été invités au souper... Aussi s'était-on promis une monumentale ripampaille!... Ne va-t-on pas bientôt se mettre à table?... Il y a peut-être des gens qui se sont rançonnés depuis la veille en vue du balthazar. On a des boyaux neufs.

Au milieu de la longue table recouverte de toile bise, il y a un gros bouquet rond, pommé comme un chou-fleur. Il marque la place des mariés. Toutes sortes de bonnes odeurs dilatent les narines et les derniers rayons du soleil couchant clarifient les liqueurs dans les bouteilles... On sent que le repas sera chaleureux et chaleureux.

Enfin, tout le monde s'assoit, se cale, s'installe, enfonce la serviette entre la chemise et le cou, arrange le verre, le couteau, la fourchette, la cuiller, bien à portée de la main. Maintenant, ce n'est plus pour rire... Un silence plane, précurseur de grandes choses.

Les femmes, rebondies dans leur toilette de fête qui froufroutent, apportent des soupières... Aussi-tôt monte un cliquetis de cuillers entremêlé des chuintements qu'ont les lèvres en cul de poule pour humer la soupe aux choux trop chaude. Après, le vrai repas commence: canards sauvages rôtis, porc frais rutilant, tourtière à la perdrix et aux lièvres, beignets noyés dans du sirop de cassonade, tartes aux petites fraises de l'année dernière... Tout cela fond et disparaît, balayé par de larges lampées de sirop de

vinaigre, de vin de bleuets et d'autres bonnes choses qui moussent dans les gros verres à facettes.

Les hommes guettent les plats, préoccupés de vider leurs assiettes le plus tôt possible. Il y en a qui semblent avoir constamment deux aunes de boyaux vides.

D'un bout de la salle à l'autre on s'interpelle. Jean Gauthier, hôte généreux et pas regardant, incite les invités à ne pas manger du bout des dents. S'il restait quelque chose sur la table, ce serait lui faire affront . . . D'être venu au monde cela crée des devoirs. On opine du bonnet et on s'en lèche les doigts et le pouce. Alors on veut en reprendre : morceau avalé n'a plus de goût. Et l'on redouble d'efforts. Les faces, pourtant cuites et recuites au soleil, se congestionnent et deviennent plus rouges encore . . . Mais, n'importe, il doit y avoir place pour ce morceau de pâté aux pommes sèches . . .

Le soir maintenant entrait dans la pièce comme chez lui, avec ses étoiles, avec son odeur de bois mouillé fraîchement scié . . .

Peter McLeod est à la place d'honneur à côté des mariés. Lui aussi a un bon coup de fourchette. Il cause néanmoins et plaisante avec les femmes, houspille les hommes, les injurie au besoin . . . Il fait remarquer à sa voisine que la figure du père Joe Morin semble reliée en peau de cochon mangée par les souris mais que ça doit résister quand même à tous les temps. Et le père Morin, indifférent, avale comme une mécanique, ne faisant de pauses que pour at-

tirer un plat vers lui, le pencher, et d'un coup de cuillère expert, envoyer le contenu dans son assiette.

Pit Tremblay se lève et sort . . . Il revient au bout de deux minutes et continue d'avalier . . . Il n'est pas allé voir ses huskies.

La lumière de la suspension de fer au-dessus de la table s'amuse avec les verres qui sont constamment vides. Le vin de bleuets, qui a fermenté depuis l'automne dernier, commence à échauffer les têtes d'autant que Jean Gauthier a servi comme apéritifs des tombleurs remplis ras bords de whisky blanc . . . Aussi y a-t-il comme de la fièvre chez les plus jeunes. On s'agite. Des boulettes de pain rayent l'air chargé et on se lance même des os d'un bout de la table à l'autre. On se jette toutes sortes de choses dans les verres. Maintenant, quand un convive veut se lever, il entraîne avec lui sa chaise qui tombe avec un grand bruit. On suffoque, on se tient les côtes . . . Ah! la sacrée bonne vie des vivants! . . .

"Jean . . . quand tu aveindras ton maudit cornantcul . . . tu nous avertiras, hein? . . ." C'est Peter McLeod qui n'a que faire de cette "picérine" qu'est le vin de bleuets et qui hurle cet opportun avertissement . . . Jean Gauthier ne se fait pas tirer l'oreille. Il s'empresse de remplir de son whisky domestique, dont il a un plein baril, les verres où stagne un reste de vin rouge . . .

"Voyez, ce sacré salaud de Jean qui nous faisait boire du jus de gadelle! . . . gardais-tu ça pour tes cochons, Jean? . . .

On tape du pied, on frappe des mains; on glousse,

on hurle . . . On ne s'entend plus. Il y a toujours à manger et on n'ose encore se lever. Les voix s'enrouent. On déboutonne les gilets, on se libère des chandails. Des cols sont arrachés. On avait quand même en mangeant allumé les pipes et la salle était déjà engloutie dans un épais nuage de fumée.

La voix de Peter McLeod gueula de nouveau :

“Hé ! Bill Flanigan . . . Tu avais moins de façon autrefois dans les Rocheuses avec mon oncle Sam . . . hein ? espèce de sacrée poule mouillée ! . . .”

Dans cette réunion de rustres, Peter McLeod se plaît à parler de haut, en homme qui sait les choses, s'adressant à des gens qui ne peuvent les savoir. Il parle avec gaillardise. Mais, sous les rasades infinies qu'il ne cesse de se verser à même la cruche de Jean Gauthier, il a déjà la langue pâteuse. Aussi mieux vaut-il raconter pour lui l'aventure dont Bill Flanigan fut le héros avec “mon oncle” Sam McLeod, dans les Rocheuses, voilà déjà passablement d'années.

Bill Flanigan est un petit homme au teint rose, à la face déformée en longueur, comme vue dans un miroir concave, sans âge, avec de longues dents ressemblant aux grains jaunets du blé d'inde à vache. Pour l'instant, il exulte et est tout à sa goinfrerie d'Irlandais. Il était venu, voilà deux ans, à Chicoutimi où Peter McLeod lui avait tout de suite donné du travail par considération pour la mémoire de son défunt oncle Sam dont Bill Flanigan venait de lui rappeler avec à-propos le souvenir. Et ce souvenir, encore en ce moment, grâce surtout aux vertus généreuses de la bagos-

se de Jean Gauthier, faisait couler des yeux de Peter McLeod des larmes d'attendrissement.

"Les Rocheuses !... les Rocheuses !... clament les convives en frappant leurs verres de leurs couteaux..."

Donc, un jour, dans les Montagnes Rocheuses, au fin fond de l'ouest canadien, Sam McLeod, grand chasseur devant l'Eternel, chassait la chèvre de montagnes en compagnie de Bill Flanigan qu'il avait rencontré quelque part sur les bords du lac Supérieur. Mais depuis près de dix jours, pas plus de chèvres de montagnes que sur la main !... Toujours est-il que voilà bientôt nos chasseurs avec absolument rien à se mettre sous la dent..."

"Ça ne fit pas grand chose à mon oncle" racontait Peter McLeod "vu qu'il avait une résistance de trois boeufs de labour. Mais ajoutait-il, Bill Flanigan, un avorton, ne valait pas une chique; une femelle toujours sur le point de perdre connaissance"...

On rit, on plaisante l'Irlandais qui rit, lui aussi, mais plutôt jaune, sous les lazzis du boss. Il garde un visage en terre trop cuite pour que la tristesse ou la peine y taille de nouvelles crevasses.

"Pas besoin de rire de Bill !... hic !... gueule Peter McLeod... vous autres aussi vous êtes de maudites vaches !..."

Les hommes protestent lâchement. Les rires sont comme des gloussements et, pour se donner une contenance on se fait servir encore de la bagosse. La cruche de Jean Gauthier va y passer...

Voilà donc nos chasseurs des Rocheuses depuis

plusieurs jours sans provisions. On zigzague les montagnes dans tous les sens, pas le moindre gibier. Les chèvres ont émigré dans une autre zone... Un soir, un peu avant le coucher de soleil, voilà Bill Flanigan qui n'en peut plus... Il va mourir. Il appelle Sam McLeod qui en a vu bien d'autres de Macai à Macao... Et il lui dit : "M. Sam, je vais mourir; je ne peux plus faire un pas. Je vous prie de me laisser seul... Courez votre chance, M. McLeod. Mais avant de nous séparer, je veux vous confier un message... Lorsque vous passerez par chez nous, à Québec... allez dans la rue Champlain au No. 12 et... vous direz à Susy..."

Bill Flanigan s'arrêta tout à coup... A ce moment, les deux malheureux se trouvaient sur la pente d'une légère colline d'où la vue plongeait dans une belle vallée où coulait un ruisseau...

"... et vous direz à Susy..." et, comme un automate, Bill, qui était à demi couché sur la mousse, se soulève, saisit sa carabine qui était à côté de lui, l'épaule tant bien que mal, vise en bas dans la direction du ruisseau... Pan !...

Surpris, Sam McLeod regarde dans la direction où son compagnon a tiré et que voit-il ?... Une magnifique chèvre de montagne toute blanche, qui gigotait sur le sol, faisant voltiger la terre dans ses ruades d'agonie... Du gibier qui tombait du ciel !... de la viande pour atteindre les prochaines villes !...

"Est-ce vrai, ça Bill? interrogea Peter McLeod.

—Oui, boss... c'est tout vrai !... Un coup chanceux ça ! Hi ! Hi ! Hi !...

—Et Susy? demanda la mariée.

—C'est Bill qui est allé lui faire le message qu'il avait oublié de confier à mon oncle Sam, répondit Peter McLeod.

Le visage davantage allongé par l'ivresse, Bill compléta l'aventure.

"Susy Corrigan est devenue ma femme. . . Hic ! . . . Mais elle est morte au bout d'un an . . . hic ! . . . que le Bon Dieu ait . . . son âme . . . Hi ! Hi ! Hi ! . . .

Et Bill Flanigan versa un pleur dans un verre poisseux sur lequel il piqua, hébété, un regard qui y resta longtemps planté, droit comme un grand clou . . .

Il y eut un court instant de silence . . . c'était l'heure de l'indulgence, l'heure sublime où l'on ne voit pas très clair . . . l'heure où l'on est brave et riche, où l'on est parfaitement heureux . . . et bientôt, ce sera l'heure où, dehors, va paraître le petit jour gris . . .

Mais pour l'instant, autour du bourg, la nuit, tombée de quelque étrange et tranquille région . . . se promène sur la pointe des pieds . . .

A table, on a tenu bon longtemps, puis, tous les meubles rangés le long des murs, au milieu de la place, on dansa tant que les jambes purent tenir, les hommes continuant de faire les fous, de se talocher, de se bousculer au milieu des danses carrées.

Assise bien sagement dans un coin de la salle, ainsi qu'il sied à une vierge qui va franchir le rubicond du conjungo, Mary — Madame Fred Dufour — d'un regard indulgent, et avec une tête penchée, comme celle d'un Boticelli, observe toutes ces caduques gamineries. Elle est ronde, rose, proprette à côté des autres fem-

mes, concaves et livides de fatigue. Elle a les yeux pleins d'amour pour son mâle. Celui-ci, à côté, se tient assis, sage comme une image, lui fait remarquer sa femme... Pitro est à ses pieds et pose sa tête bossuée sur ses genoux; de ses yeux mouillés d'affection infinie, la bête regarde de temps en temps son maître... On vit heureuse la minute qui s'offre.

Les maisons du bourg et le moulin, se terrant encore dans le noir, Peter McLeod avait franchi le point où dans le processus de l'ivresse, le moindre mot sur un sujet puéril, le changeait en catapulte, ou plutôt en projectile de catapulte qui se lance sur tout ce qui l'entoure... Il était maintenant inoffensif. Froidement, il dégustait son ivresse ainsi qu'un oeuf à la neige... Dans la cruche, plus que des râclures!...

Aussi, Jean Gauthier eut assez peu de mérite à profiter de cet état d'euphorie où se trouvait le boss pour risquer une petite leçon... La fatigue maintenant sur la face des invités forme comme une croute. Ce serait grandement l'heure pour tous de regagner les "bunks" et Peter McLeod, son "office" où généralement il s'étend tout habillé sur son coffre-bureau... Dehors, par la porte ouverte à cause de la chaleur, on entend les oiseaux de nuit hululer. Les montagnes, de l'autre côté de la rivière, au lieu de descendre, comme le soir, quand la nature s'endort, commencent à monter, à prendre possession du paysage qui s'estompe dans la brume du petit matin. En effet, la nuit tire vers l'aurore et une très légère bande de clarté là-bas, à l'est, apparaît...

"Écoutez, M. McLeod" dit en s'approchant du

boss Jean Gauthier . . . "écoutez-moi, faut aller vous coucher; il est tard ou plutôt il est matin . . . Vous avez besoin de vous faire des forces . . . Vous avez pas mal pris de boisson, vous savez . . . C'est-ti possible ! . . . Sûr, ça finira par vous jouer des mauvais tours, ça . . . ça vous tuera . . . M. McLeod, de c'train-là, vous ruinez votre corps, vous vous brûlez . . . ça a pas de bon sens, ça ! . . . Voulez-vous que j'vous dise, M. McLeod . . . J'ai vu, l'autre jour dans un journal, qu'des savants, d'l'autr'côté d'la mer, ont fait une expérience. Ils ont donné du whisky à un cochon, et savez-vous c'qu'est arrivé, M. McLeod? Non? . . . Eh ! ben, l'cochon est mort au bout de deux heures . . . vous voyez . . .

—Mon vieux Jean . . . hic! ça prouve que le whisky . . . hic ! . . . c'est pas fait pour les cochons . . .

— XV —

Au temps de Peter McLeod, chaque été, dans le port de Chicoutimi, on chargeait pas moins de vingt-cinq à trente navires de bois de construction, de planches et de madriers de pin. Les forêts saguenayennes, comme celles du Saint-Maurice et de l'Outaouais, avaient une haute réputation dans le monde du commerce de l'Europe et des Amériques, surtout depuis que Napoléon avait décrété le blocus continental contre l'Angleterre victorieuse, un peu plus tard, à Trafalgar . . . L'empereur croyait porter un coup mortel à son irréductible ennemi, en quoi il se trompait. Les forêts québécoises sauvèrent l'Angleterre de la disette de bois dont on la menaçait . . .

Le port de Chicoutimi était, durant une couple de mois, fort animé. Il s'étendait du bassin de la rivière Chicoutimi — ancienne Picauba — à l'ouest jusqu'à la Rivière-du-Moulin, à l'est.

Deux vastes scieries mécaniques, aux deux extrémités du port, s'alimentaient à même les forêts qui s'étendaient du Lac Ha ! Ha ! aux sources des rivières Péribonka et Mistassini . . . En juillet et août, quelle vie dans cet "affloure" d'eau de près de deux milles,

alors que de nombreuses équipes d'hommes étaient occupées à charger les navires et à construire les cages ! . .

C'était alors tout un art, toute une industrie que de construire une bonne cage de bois carré qu'il fallait descendre par le Saguenay et le Saint-Laurent, jusqu'à Québec ou à Montréal, et parfois remorquer jusqu'en Angleterre ! Certaines de ces cages, en effet, étaient construites assez solidement pour affronter la traversée de l'océan et n'être démolie que dans un port anglais. On évitait ainsi les frais multiples qu'entraînait l'arrimage d'un navire.

Les anciens "lumberjacks" du Saguenay étaient passés maître dans l'art de construire ces cages de bois qui firent l'admiration des anciens quand ils les voyaient descendre à la queue-leu-leu les fleuves et les rivières sous les souffles laurentiens. La descente de ces étranges caravanes au courant de nos rivières avec leurs mâts de sapin surmontés de gigantesques bouquets de feuillage, avec leurs banderolles aux couleurs que variait la fantaisie des joyeux lurons qui les montaient, leurs immense voiles et les cabanes de planches reliées par des "cordées" de linges multicolores, avait quelque chose de fantastique, d'irréel que l'imagination la plus vagabonde pouvait à peine concevoir . . surtout quand la nuit s'étendait toute nue sur la rivière, quand il coulait le long des rives des torrents de silence qui noyaient tout . . . Des lumières piquaient de points de feu ces petits villages qui marchaient lentement sur l'onde. Les braises de leurs cambuses teintaient l'eau de lueurs étranges et parfois des ombres dures traversaient leur clarté; des gesticulations d'hommes

noirs . . . Parfois aussi, les quelques rares habitants des rives, au passage des cages, allumaient de grands feux sur la grève, promenaient des torches rouges qui flamboyaient dans l'air calme, plongeant leurs reflets dans l'eau . . . Souvent, dans le clair-obscur, on voyait les "cageux" marcher, courir aux heures des manoeuvres, ou pendant le repos, danser aux accents d'un violon, d'un harmonica ou d'un accordéon dont on entendait à terre les mélancoliques bourrées ou les sautillantes giguës simples . . . Ou bien, on les voyait ramer, se pencher de droite et de gauche, le corps, les muscles tendus, rétablissant l'équilibre de l'énorme masse qu'un courant trop fort avait dérangé. On devinait ces hommes robustes et bien plantés, avec des traits à la diable, taillés au couteau, orgueilleusement cambrés . . . Tout à coup l'un d'eux lançait, comme une balle, un vif couplet populaire, joyau du folklore local, ou le refrain d'une de ces mélancoliques "chansons de cage" dont les accents disent l'émoi des solitudes. Les autres répétaient et un choeur alerte et sonore s'enlevait . . . D'autres fois, des cris montaient, des appels, des ordres venus d'on ne sait où, ou des voix rauques s'injuriaient âprement... Que de contes fantastiques, que de légendes sont nés de la descente de ces trains de bois surgissant des profondeurs du nord et traînant leurs feux sanglants sur l'eau sombre ! . . .

Il y avait les "drams" et les "cribes". Les premiers étaient faits pour franchir les grandes eaux, l'océan même, tandis que les "cribes" étaient destinés aux petites rivières et aux glissoires. Certaines de ces cages couvraient plusieurs arpents de superficie. Elles comp-

taient à leur base plus de trois mille "plançons", pièces de bois carré reliées en radeau et supportant le bois de sciage, planches et madriers, qu'on voulait diriger vers les grands ports de l'est. Ces radeaux de bois carré étaient comme la quille de ces étranges vaisseaux. Sur la surface de ces ilots flottants étaient construites des cabanes pourvues d'un confort relatif, avec leurs ustensiles et quelques meubles, avec leurs chiens et leurs chats, et où vivaient pendant des mois, des femmes, des enfants et des hommes faits à toutes les aventures, sortes de troglodytes barbus à méplats faits à la hache, et à chandail garance, . . . capable de souffrir toutes les intempéries et qui, chantant, dansant, buvant, hurlant leurs sonores jurons, . . . costauds, dont le sang bout continuellement dans les veines, où la fantaisie même chez le vieillard est aussi indisciplinée que chez les jeunes, . . . descendaient . . . descendaient des grandes eaux, poussés par toutes les forces qui les entraînaient, les vents, les courants, la vapeur ! . . .

Donc, à Chicoutimi, aux mois de juillet et d'août, voilà cent ans, on chargeait de bois des bricks européens et on construisait des cages. Tout un coin du port vibrait mais, alentour, quelle sauvagerie ! De chaque côté de la rivière, une rocailleuse échine dont les sommets disparaissaient sous la fauve fourrure des fourrés de la forêt. Là, un cap isolé, qui semble la tombe d'un géant, dégingole ses à-pics granitiques... Un peu plus loin, la forêt s'étend à perte de vue, de chaque côté de la rivière qui, vers le nord d'où elle descend, sortie de l'ancien Péokwagamy, forme comme une ou-

verture où il semble qu'on voit, dans le fond, l'âme farouche de la nature qui s'évade . . .

Mais dans le port, tout le jour, ce sont des cris et des appels, des grincements de palans et de poulies, des plaintes de cabestans, des hurlements et des hoquets de machines, des chocs sourds de lourdes pièces de bois jetées les unes sur les autres; c'est, enfin le diable sait quoi ! . . . Des contremaîtres s'égosillent, lancent à pleine gorge des commandements, mais toutes ces voix rouillées, cassées, sonores, troublent à peine le silence ambiant parmi lequel le Saguenay roule ses eaux tranquilles . . .

Et tous ces hommes travaillent, rouspètent, gueulent et se saoulent, comme seuls pouvaient travailler, rouspéter, gueuler et se saouler les vrais hommes des bois, ceux des temps révolus . . .

Le soir, après quelques heures d'un silence relatif pendant lesquelles, à la suite d'un pesant repas, on se reposait un brin . . . c'étaient d'autres bruits qui parfois se prolongeaient tard dans la nuit; des cris, des disputes, des chants le plus souvent avinés, des hurlements sauvages, des blasphèmes, parfois des pleurs et des supplications de femmes. La brute régnait sur la fin du jour . . .

Est-il besoin d'évoquer la folie de ces premières heures du Saguenay, semblables, d'ailleurs, à toutes celles de la vie primitive de la plupart des grands centres d'aujourd'hui, où le whisky et le rhum coulaient à flots pressés et précipités dans des gosiers d'acier? . . .

C'est la misère, dit-on, qui, dans le peuple, engendre l'ivrognerie. On boit quand on est malheureux, quand

on sent entrer dans l'os le couteau de la misère. On boit aussi quand l'ennui nous guette au fond des solitudes. . . On boit quand on est heureux et qu'on veut l'être davantage; quand on a du plaisir et qu'on désire s'amuser encore plus. . . Mais toujours de philosophe et de bon qu'il est naturellement, l'homme, quand il a bu, se transforme en brute que le crime même ne fait pas reculer. . . Il n'y eut pas, lors de la naissance du Saguenay, de ces sombres crimes qui alimentent les légendes des temps qui suivent, mais ces hommes des bois burent quand même tout ce qu'ils avaient et ce qu'ils n'avaient pas. . . Il y eut des rixes parfois sanglantes, de lâches guet-apens. Des bourgs entiers se ruaient sur l'alcool. On buvait tous les soirs, des nuits entières. Le jour on travaillait martyre. . .

Un jour de fête, au Poste de Chicoutimi, les Sauvages de toute la contrée étant réunis là, on but trente gallons de rhum et de whisky, et chez mesdames les sauvagesses, campées sur la place, une quantité égale de "shrub", sorte d'alcool faite d'une plante sauvage par les Montagnais. . .

Le matin du 19 juin 1852, un samedi, Peter McLeod donna congé à tous les hommes, ceux de la Rivière-du-Moulin comme ceux du Bassin. Le travail ne pressait pas. On venait de terminer une cage qui, le soir même, allait entreprendre la descente du Saguenay. On attendait des navires d'Europe et il y avait dans les cours des moulins tout le bois nécessaire pour les charger. . . Beau temps pour chômer! La veille, trois grands chefs Montagnais, venant de la Côte Nord, du lac Mistassini et des bords de la riviè-

re des Papinachois, étaient arrivés à Chicoutimi avec de nombreuses délégations de leurs congénères. Ces sauvages venaient rencontrer Peter McLeod qui, au cours de l'hiver, on s'en souvient, leur avait donné rendez-vous à Chicoutimi afin d'aller avec eux à Montréal revendiquer leurs droits auprès du Gouverneur Elgin. . .

La journée s'annonçait belle encore que dès l'aube, l'ébattement des petits pieds froids de la pluie sur le sol avait un peu inquiété les habitants du bourg. Mais cela n'avait pas duré. Après, une petite brume floconneuse et blanche comme de la ouate avait peu à peu emmitoufflé ciel et eau pour se dissiper bientôt devant les premiers rayons d'un soleil victorieux. Et Chicoutimi présenta, un instant, un joli spectacle.

Derrière les maisonnettes de bois blanc échelonnées autour du Bassin, on voyait des clairières coupées de bouquets de petits bouleaux dont la précise ramure de clair argent transparaissait sous des nuées d'or si légers qu'un souffle eut suffi à les soulever vers l'azur. Ici et là, partout, des moignons d'arbres, abattus sans trop de méthode, surgissaient dans la brume du matin. Les maisons étaient serrées au milieu de leurs jardins déjà verts de légumes naissants. Les toits attendaient les premiers coups de soleil. Entre les maisons, sur le chemin, des poules caquetaient et des porcs grouinaient, promenant, frémissant, leur museau tavelé. . . Et le long de tout cela, le Saguenay, couleur d'étain, coulait lourdement, sorti des Terres Rompues. . . On le sent qui s'en va, là-bas, balourd, dans son labyrinthe de caps, se mêler, à la fin, sous un vaste

ciel de cendre, au grand fleuve plat et gris... Des goélands planent dans l'air, formant des cercles concentriques... Maintenant la lumière du soleil s'épand en splendides couleurs sur les monts encore bleus des vapeurs du matin, et coule dans les ravins rouges...

La journée se passa, joyeuse, bruyante. Il y eut divers jeux où se distinguèrent les chefs montagnais; des courses, des sauts en hauteur et en longueur, des luttes à bras-le-corps, du tir à l'arc et au fusil. Il y eut une excitante course de canots où, tout naturellement, les sauvages remportèrent la palme. Un des chefs indiens fit en une heure la course aller et retour, du bourg aux Terres-Rompues où le Saguenay prend son cours après les rapides de la Grande Décharge du lac Saint-Jean. Défié par Peter McLeod, le même sauvage, pour un prix qui était un sac de farine, abattit avec une vieille pétoire à baguettes un geai bleu qui filait à tire d'aile au-dessus de la rivière... Des bravos enthousiastes saluèrent cet exploit de tir. Peter McLeod avait dû tirer trois coups d'une fine carabine pour abattre un goéland qui volait dans la même zone de l'air.

Les hommes étaient ravis comme des gosses. Les femmes riaient, riaient de ce rire nerveux qu'elles ne peuvent réprimer quand leur curiosité est émoustillée. Sur la grève, les enfants lançaient aussi loin qu'ils pouvaient sur l'eau des bouts de pâtisserie aux mouettes. Les oiseaux, faufileant l'air, apercevaient vite ces petits points jaunâtres sur l'eau; ils descendaient d'un vol plané, rassaient la vague, puis marchaient dessus à

petits pas affairés, se jetaient ensemble sur la friandise, se battaient, puis s'envolaient tranquillement continuer leurs éternels coups de ciseau dans l'azur . . .

Jusque là, Peter McLeod avait été battu dans presque tous les concours qu'il avait lui-même proposés. Son amour-propre commençait à lui échauffer le sang.

Il voulut faire un maître. On le savait merveilleux nageur. En effet, il nageait contre le ressac, piquait une tête dans vingt pieds d'eau et restait au fond trois minutes; un amphibie!... Cette fois, il gagna. Il traversa la rivière à la nage, plongea, en arrivant dans le Bassin et resta quatre minutes dans l'eau. Lorsque, aux yeux émerveillés de la foule, il émergea de l'onde, son corps bronzé, splendide, demi-dieu éclatant, on hurla d'enthousiasme. Bénévole, il souria. Il invita tout le monde à la maison du moulin et paya une tournée . . . Un homme qui ne paie pas une tournée pour marquer de tels exploits, ce n'est pas un homme. Il faut ce qu'il faut.

Ce succès l'enhardit. Il défia les Montagnais de répéter ce qu'il allait accomplir. A son invitation, la population entière du bourg et les sauvages se portèrent sur le quai. La rivière coulait en bas avec lenteur, infatigable, le long des caps derrière lesquels souriait un joli ciel rose. L'eau était plombée. Au large, on eut dit que l'eau fermentait. Des canots d'écorce faisaient le gros dos sur le quai. Peter McLeod en saisit un, le brandit au bout de ses bras, puis, par une échelle appuyée perpendiculairement à une paroi du quai, descendit le canot sur l'eau. Ensuite, il annonça que du haut de la jetée, il allait sauter dans le canot sans le

faire broncher et en gardant lui-même l'équilibre. Les sauvages rièrent à gros éclats, exprimant des doutes à leur façon. L'exploit semblait tout nouveau pour eux. Un des chefs, courageusement, voulut devancer Peter McLeod. Il sauta et tomba dans l'eau au milieu de l'hilarité générale.

Alors, Peter McLeod, ayant enlevé son chandail, son large "saw west" et ses hautes bottes malouines, et le canot ayant été solidement immobilisé contre le courant à l'aide d'un câble, il sauta, les pieds joints, en plein milieu du canot. Celui-ci ne broncha pas d'une ligne et l'homme resta debout, droit, les bras croisés sur la poitrine, tel un dieu marin. La mer était basse et Peter McLeod avait sauté d'une hauteur de quinze pieds. . .

Plus tard, beaucoup plus tard, on parlait encore avec admiration de cet exploit, comme les astronomes parlent des étoiles, c'est-à-dire comme d'une clarté lointaine et mystérieuse, brillant au zénith du firmament sagueyayen. . .

Et le soir de cette journée mémorable ? . . . Derechef, la maison du moulin fut vidée de ses meubles jetés dehors, pêle-mêles, les pattes en l'air, et la place apparut nette, claire pour la danse. Vite, les assistants se séparèrent en deux camps; les hommes, les femmes, puis, dès les premières notes d'un violon criard, le plancher résonna sous les grosses bottes et les souliers ferrés qui trépidaient en mesure. Les hommes qui n'avaient pas de femmes dansaient avec d'autres qui avec la grâce lourde des ours, nouaient des foulards autour de leur bras gauche. On dansa de vieilles bourrées amé-

ricaines où se mêlaient des danses écossaises, des rondes françaises, souvenirs adultérés d'un passé reculé; saluts cérémonieux, passage des couples sous des bras soudés par des mains jointes, tours de valse, appels du pied... Puis, des danses de fantaisies. Un danseur privé de "cavalière" se mit à danser avec une chaise au-dessus de laquelle était attaché un grand mouchoir à carreaux rouges et jaunes. Un autre attaqua une endiablée gigue simple, frappant ses talons, faisant sur le parquet autant de bruit qu'une batteuse à cheval. Tout le monde faisait sagement cercle autour du danseur solitaire qui, après sa "performance" salua la "compagnie" avec de grands gestes.

Il faisait dans la pièce une chaleur étouffante, sans un souffle d'air frais et, dehors, la nuit coiffait les êtres et les choses d'une lourde calotte humide. De temps à autre, en dedans, parvenait une bouffée d'air chaud apportant d'au-delà de la rivière comme une odeur d'incendie de pin.

Mais le clou de la soirée, ce fut les sauvages qui le plantèrent avec leurs danses montagnaises et leurs chants étranges dans lesquels ils disaient les exploits de guerre et de chasse de leurs ancêtres. Sur l'invitation de Peter McLeod, l'un des trois chefs se leva et, avec force gestes, prenant toutes les postures imaginables, sortant de sa gorge les cris de toutes les bêtes de la forêt, il chanta dans sa langue ses propres exploits. Un autre lui succéda au milieu de la place et chanta également, mais d'autres prouesses de chasse. Parfois, il devenait terrible. Il hurlait, glapissait, brandissait au-dessus des têtes des assistants presque terrifiés des ar-

mes imaginaires. Il roulait des yeux féroces. Puis, exténué, en sueurs, il reprit sa place. . .

Puis ce fut la danse d'ensemble de tous les Montagnais présents. L'un d'eux saisit un plat en guise de tambourin de peau. Alors, chacun des sauvages se leva et, sans se déplacer, se livra à toutes sortes de contorsions, secouant avec violence tous ses membres, frappant des pieds le parquet, et tous gardaient si bien la cadence qu'on eut dit qu'un seul pied battait le plancher. Et l'on n'entendit plus dans la nuit que le bruit sourd du parquet battu de la maison du moulin et les hou! hou! lancés à intervalles réguliers par les danseurs sauvages. . . Les sueurs coulaient des corps bronzés, ruisselants. Le jais des regards brillait ainsi que l'ébène ondoyant des chevelures hirsutes. . . Inutile de dire que pendant ce temps, Peter McLeod, toujours en l'honneur de ses amis les chefs montagnais, payait d'abondantes tournées à même tout un escadron de bouteilles rebondies de généreux whisky. . .

Voilà que tout à coup une voix du dehors cria: "La Pinouche"! . . . "La Pinouche" qui arrive!... je connais ses feux. . . là, en face du Cap!

On se rua au dehors. . . Peter McLeod, en effet, reconnut sa grosse goélette qui arrivait de son voyage annuel en Angleterre mener son chargement de bois carré. . .

— XVI —

Le lendemain matin; dix heures.

La "Pinouche" est ancrée au large, devant le bourg. Des mouettes zigzaguent autour. Des ronds de soleil la tiquettent de l'étrave à l'étambot. Svelte, la goélette se balance gracieusement aux levées et aux retombées de la houle. Personne n'eut pu dire qu'elle arrivait d'un long voyage de l'autre côté des mers.

A cette heure-là, le capitaine Watson mettait pied sur sa goélette. Dès son arrivée pendant la nuit, ayant aperçu le bourg illuminé, et particulièrement la maison du moulin, il supposa avec raison qu'il y avait fête, comme chaque samedi d'ailleurs, avait-il déjà constaté. Il était donc aussitôt débarqué pour aller faire son rapport à Peter McLeod. Alors ses matelots regagnaient leurs beds. La perspective d'une petite bambochade à terre, tout de suite en arrivant d'une rude traversée, n'était point désagréable au capitaine. . .

Le fait est qu'en montant sur sa goélette, ce matin-là, le capitaine Watson avait une de ces figures qui signalent dans tous leurs traits, de la pointe des cheveux à la courbe du menton, "the morning after the night before"... On lui avait fait une de ces réceptions dont un capitaine au long cours ne peut atténuer —

momentanément — le souvenir que la tête plongée dans un baquet d'eau froide. Le capitaine Watson, qui n'avait, d'ailleurs, d'ordinaire, pas pour deux sous de douceur, était en l'occurrence d'une humeur masacrante . . .

Mais qu'est-ce que cela veut dire?

A bord, pas un bruit, pas une ombre sur le pont. On eut dit une goélette fantôme . . . comme qui dirait la "Marie-Céleste" dérivée dans un coin du Haut-Saguenay . . .

"Goddam de tas de fils de vache!" . . . hurla le capitaine, "qu'est-ce que vous f... à cette heure-là dans vos sacs! . . . Attendez, c'est moi qui va vous dégourdir les tibias . . . ma bande d'enfants de chienne! . . .

Il était au comble de l'exaspération, le capitaine. Sous ses cheveux de feu, son front semé de taches de rousseur se divisait en trois parties par deux rides profondes. Sa bouche se contracta. Son menton devint carré. Son grand corps se redressa en même temps que remuaient ses oreilles. On eut dit une bête qui flairait un danger . . . mais c'était Watson quand il entrait en colère. Or, c'était un gars solide, bien planté et dont personne ne désirait recevoir un coup de pied dans les gencives . . .

Il dégringola plus qu'il descendit dans la cale . . . Silence! Il fouilla toutes les couchettes, longues gouttières poissonnières dont la courbe épousait le flanc du bateau, les cabines exiguës dans la coursive d'avant, la cabane du pilote, la cuisine, les carrés, le tillac, la chambre des machines, rien! Pas plus de matelots que sur la main! La cage était vide . . . envolés les oiseaux!

Le capitaine fulminait. Il se comprima la poitrine de peur qu'elle n'éclatât en même temps que sa tête déjà passablement affectée par la petite fête de la nuit . . .

"Désertés! . . . Ils ont déserté, les enfants de maudits! . . ."

Que faire? . . . Il est sûr que ces salauds ne se sont pas évaporés dans l'air comme des bulbes de savon. Ils sont à terre, et il faudra bien les chercher, les retrouver. En attendant, il faut faire rapport à Peter McLeod . . . Diable! . . . c'est ça, le "hic" . . . Pas commode, le boss, dans ces occasions-là! C'est sûr, il va être reçu comme une puce de plus dans la fourrière . . . n'importe, adviene que pourra! . . .

Le capitaine Watson savait que Peter McLeod faisait généralement preuve d'une vigilance sévère sur tout son personnel à terre, aux moulins, sur les côtes, sur mer, qu'il était implacable aux indisciplinés définitifs et aux imbéciles sans appel; mais que souvent il l'avait vu prêt à la pitié, au pardon, favorable à la récipiscence.

"Peut-être que le boss! . . . Enfin, allons-y! . . ."

Le boss n'était pas en ce moment d'une humeur très folâtre. Lui aussi conservait, semblait-il, dans le cerveau d'assez sensibles reliquats de la nuit précédente . . . Le terrible mal de cheveux! . . . Toutefois, à l'heureuse surprise du capitaine Watson, quand celui-ci, ayant pris son courage à deux mains, lui annonça, comme cela, tout de go, la désertion des matelots de la "Pinouche", Peter McLeod n'éruclta tout au plus que trois ou quatre énergiques jurons pris tout au bord de son volumineux répertoire, secoua le couvercle de son

coffre-bureau d'un sonore coup de poing . . . puis, se calma soudain, fixa le capitaine de la goélette pendant que sa figure grimaçait le sourire qui prenait parfois la place du dernier "balling out". Alors, il ironisa d'une voix où s'attardait comme un reste de rigolade pas méchante . . .

"Capitaine, voici un petit problème que je me permets de vous poser: Sept pauvres bougres mangent de vache enragée sur les quais de Liverpool où ils rêvent de s'embarquer pour un monde meilleur. Un capitaine vint à passer qui les "shanghaie" sur son bateau, et les voilà au comble de leurs vœux, en route pour les Amériques! . . . Mais en arrivant, ils ne peuvent plus tenir sur le "boat", et les voilà qui filent, qui affrontent la misère noire, la mort même dans l'inconnu des forêts nordiques . . . combien, capitaine, cela représente-t-il pour eux de coups de pieds au derrière et de coups de poings sur la gueule de la part du capitaine, pendant la traversée? . . .

Watson devint écarlate.

"Je vous jure, M. McLeod, que je n'ai pas maltraité ces hommes! . . .

—Oui, oui, fit Peter McLeod en lançant au capitaine un regard d'où la bienveillance était totalement exclue, on vous connaît un peu, capitaine. Mettons que vous avez passé tout le temps de la traversée à les bourrer de sucre . . . Mais c'est pas tout ci tout ça, il faut retrouver ces enfants de salauds qui, demain, seront peut-être en train de crever de faim dans le bois . . .

Peter McLeod avait projeté de voir dans la journée aux derniers préparatifs de son voyage à Montréal avec

les chefs montagnais. Le contretemps que venait de lui causer la désertion des matelots de sa goélette eut l'effet d'assombrir quelque peu le calme relatif qu'il avait montré un instant devant Watson en se transformant pour lui en professeur de mathématiques. Aussi comme on ne semblait pas se remuer assez vite, le capitaine et les quelques hommes qui étaient venus à son appel, entendirent-ils réciter un fort long chapelet d'invectives et de jurons qui donnèrent aux auditeurs une idée assez précise des connaissances du boss en choses religieuses.

Le boss passait de la colère à la résignation ou à l'ironie amère avec une rapidité d'embrayage et vice-versa.

—Allons, ces enfants de chienne-là ne doivent pas être encore rendus en enfer... Il faut fouiller le bois, en arrière de la "concern"... Qu'on se grouille!...

A midi, on n'avait pas plus trouvé de matelots à terre que le capitaine en avait vu le matin sur la "Pinouche"... Récitation d'un nouveau chapelet de jurons par le boss qui faillit assommer d'un coup de poing à la figure Tobie Corneau qui avait fait mine de vouloir lui parler.

Mais il se ravisa :

—"Qu'est-ce que tu veux, toi, espèce de sagouin?..."

—M. McLeod, hasarda Tobie Corneau... ces hommes-là, vous savez, i faut qu'i mangent si i sont cachés qu'quepart...

—Oui, et après?...

—Eh! ben!... si j'vous disais qu'i z'ont fait acheter du pain chez Caillotte le boulanger.

—Hein! . . . Tobie, vas me chercher Caillotte tout de suite! . . .

Pit Blackburn dit Caillotte, — à cause de sa femme, une toquée qui avait l'habitude de se "caillotter", c'est-à-dire de se fabriquer elle-même d'étranges chapeaux à trois et quatre étages avec tout ce qui lui tombait sous la main, — habitait une maisonnette de planches, tout près de la rivière. C'est lui qui cuisait le pain pour les hommes des moulins et pour les autres habitants du bourg qui n'en cuisaient pas eux-mêmes.

Le boulanger arriva au bout d'une vingtaine de minutes. Peter McLeod lui demanda :

"T'as vendu du pain, Caillotte, ce matin, en dehors des hommes de la "concern"?"

—Oui, de fait, M. McLeod, j'en ai vendu passablement au p'tit Louis à Jacquot Lavoie, . . . et j'ai trouvé ça assez drôle, eux aut's qui en prennent quasiment jamais . . .

—Ah! . . . On va aller chez Jacquot Lavoie.

On arriva à l'autre extrémité du bourg, tout près du bois, chez Jacquot Lavoie, au moment où celui-ci faisait la sieste d'après-dîner, allongé sur la terre battue, devant la porte de son campe.

"Jacquot!" hurla Peter McLeod.

L'homme se leva d'un bond en se frottant les yeux.

"Jacquot, tu as caché des matelots dans le bois et tu leur a acheté du pain . . . Ne nie pas ou je te crucifie. là, sur le mur de ta cambuse! . . .

Jacquot Lavoie jugea que le plus sage était d'avouer sans finfiner. Il raconta que dans la nuit, des matelots, six ou sept, étaient venus chez lui, l'avaient

réveillé et lui avaient demandé de les cacher dans le bois pour quelques jours. Ils lui avaient donné de l'argent pour leur acheter du pain qu'il devait lui-même aller leur porter dans leur cachette. . . . De fait, le matin, il avait chargé son garçon, P'tit Louis, d'aller acheter des pains chez Caillotte, et P'tit Louis était allé porter cette mangeaille aux matelots dont, sans remords, il dévoila la cachette dans un épais fourré de sapineux, en arrière du Trou-de-la-Moutonne. . . . Le garçon n'était même pas encore revenu. . . . Voilà. . . .

"C'est bien, Jacquot, t'as été bien inspiré de nous dire tout ça. . . . On ira voir tes matelots ce soir, mais je t'avertis de ne pas leur donner l'alarme. . . . autrement! . . . il pourrait se faire que je te fasse passer le goût du pain. . . ."

Dans l'après-midi, Peter McLeod se rendit à la Rivière-du-Moulin où étaient campés les sauvages et il choisit parmi eux vingt-cinq des plus costauds en leur disant qu'il en aurait besoin pour le soir.

Effectivement, à la brunante, Peter McLeod, accompagné de Fred Dufour, du capitaine Watson et suivi de ses sauvages, se dirigea vers le Trou-de-la-Moutonne. En passant chez Jacquot Lavoie, il avait pris P'tit Louis pour les guider vers la cachette.

Les matelots ronflaient comme des soufflets de forge au pied des sapins touffus quand Peter McLeod et sa "gang" arrivèrent près d'eux. Le réveil de ces malheureux ne fut pas tout à fait dépourvu d'émotions, surtout chez le pauvre bougre que le hasard avait placé à la portée du pied que le boss lui porta en plein dans les reins. Il savait réveiller les hommes.

Instinctivement, se sentant pris, ils allaient fuir en débâdâde quand Peter McLeod, sacrant à faire crouler le plafond de la nuit, cria aux sauvages: "Cernez-les! . . ." Les malheureux s'immobilisèrent, terrorisés devant ces hommes noirs qu'ils prirent pour des démons sortis de l'enfer.

On prit le chemin du bourg où les déserteurs furent solidement enfermés dans le hangar aux voitures du moulin.

"Dormez mes petits enfants," leur murmura ironiquement Peter McLeod, "on se reverra demain matin, après le petit déjeuner . . ."

Comment se termina l'aventure?

Tard dans la soirée, Fred Dufour, sur les conseils de la tendre et sensible Mary, s'en alla au hangar voir les protégés du boss de qui il voulut savoir les raisons qui les avaient forcé à désertier la "Pinouche".

"Monsieur", leur confessa l'un des malheureux qui devait être sur la goélette l'assistant du capitaine, "vous pourriez difficilement croire à la façon dont on a été traité durant toute la traversée . . . Le capitaine, c'est un bon marin, mais une fameuse vache . . . Des animaux, nous aut's . . . A coups de poing, à coups de pied et à coups de fouet constamment . . . Et on nous laissait crever de faim. Par dessus le marché, quand on s'est engagé à Liverpool, c'était à la condition qu'on nous laisserait à Québec . . . On a demandé au capitaine de nous y rendre, mais pour toute réponse il a redoublé ses coups. Il a continué ici . . . Alors, on a résolu de nous rendre nous-mêmes à Québec . . ."

Fred Dufour rapporta, le lendemain, à Peter McLeod, l'entrevue qu'il avait eue avec les matelots...

"Les sacrés maudits gars! . . . moins vaches que le capitaine!" . . . se contenta de gueuler Peter McLeod.

Par hasard, à ce moment, le capitaine Watson entra dans le "main office" pour avoir des nouvelles de ses hommes.

"Vous tombez, vous, comme un pou dans le poil d'un singe! . . . Capitaine, vous apprendrez, hurla-t-il après un juron crépitant, que je ne veux pas de brutes sur mes bateaux. . . je ne vous en dirai pas plus long, mais, . . . vous comprenez! On va vous régler votre compte et vous irez faire vos saloperies ailleurs. . . Allons, ouste! et débarrassez la place. . . On vous a assez vu! . . ."

Puis, Peter-McLeod, accompagné de Fred Dufout, se rendit au hangar où il avait enfermé les matelots.

"Mes amis", leur dit-il, avec un sourire qui n'ouvrait les lèvres que pour fermer les yeux, "vous avez tous de bonnes petites gueules. . . et vous êtes des sacrés maudits veinards. . . Vous vouliez aller à Québec, on va vous y conduire. Je paie le voyage. . . Alors, on est content? Fred, prends bien soin de ces bougres. . . Inutile de gueuler. . ."

Et Peter McLeod sortit du hangar avant qu'aucun de ses prisonniers ait eu le temps de descendre d'un seul degré du pinacle de la stupéfaction où les avait grimés cette soudaine attitude de celui qui, la veille, les avait livrés à ces sauvages, et qu'ils furent tentés de prendre pour un fou. . .

"C'est un homme comme ça", se contenta de leur dire Fred Dufour.

Peter McLeod avait décidé de se rendre à Montréal sur sa "Pinouche" qu'il pouvait piloter lui-même et d'emmener avec lui, outre les chefs montagnais, les matelots qu'il laisserait à Québec. Mais il était écrit que les contretemps, ces empêcheurs de voyager en rond, ne voulaient pas encore lâcher leur victime.

Au moment où, dans l'après-midi, il allait se payer un bout de sieste bien méritée, un de ses anciens gardes-côtes, Michel Simard, qui avait quitté son service l'année précédente, pour aller cultiver un lot qu'il avait acquis à la pointe de Saint-Fulgence, de l'autre côté du Saguenay, à trois lieues de Chicoutimi, se présenta à l'"office".

C'était un homme tout en tendons, en muscles et en choses actives; un corps semblable à un de ces arbres accrochés au flanc d'une rocaille. Il venait réclamer l'aide de Peter McLeod contre des gens de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui, selon la vieille méthode que l'honorable compagnie n'avait pas oubliée, malgré les promesses, voulaient l'empêcher de cultiver son lot, prétendant même que cette terre appartenait à la Compagnie.

"J'ai été attaqué encore hier", racontait Michel Simard, "avec mon garçon, pendant qu'on faisait de la terre..." Il avait pu chasser les quatre hommes qui le houspillaient, grâce à son vieux fusil à plaque, mais il prévoyait qu'il ne pourrait tenir bien longtemps...

L'affaire de l'Anse-au-Cheval allait-elle se répéter?... Cette fois, Peter McLeod n'enverra pas Fred

Dufour. Il ira lui-même mettre une fois pour toute ces salauds à la raison. Se rendre en canot à Saint-Fulgence, c'est une affaire d'une heure au plus. . .

Et Peter McLeod partit aussitôt accompagné de Michel Simard. Il tenait à faire comprendre à la Compagnie que l'ère des tracasseries entre ses hommes, les colons dont il avait souvent voulu se faire le protecteur, et les trappeurs à gage de la C.B.H. était du passé comme, d'ailleurs, le lui avait laissé entendre, l'hiver dernier, Tommy Smith. Voilà pourquoi il s'offrait si bénévolement à aller défendre son ancien "boulé". Il le lui fit comprendre, d'ailleurs, sans la moindre arrière-pensée.

"Tu sais, Michel", lui dit-il, pendant que tous deux canotaient à tour d'avirons, "c'est pas pour tes beaux yeux que j'veux aller dire deux mots à ces messieurs... En me lâchant, l'année dernière, Michel, tu m'as joué un sale tour de cochon. . . et tu aurais mérité que je te botte le ventre. . ."

Ils arrivèrent à la pointe de Saint-Fulgence un peu avant le coucher du soleil. En haut de la pointe, on apercevait la maisonnette de Michel Simard, abritée de grands arbres qui se lançaient vers le ciel, troncs énormes qui soulevaient un plafond de pénombre. A l'extrémité de la pointe, tout près de l'eau qui se décolorait à chaque minute, des pins presque solitaires tremblaient du pied jusqu'à la cime. Là-bas, la rivière, par une échancre dans les caps, laissait apercevoir comme un coin d'épaule nue. Une aquarelle parfaite! . . . Des ronds d'un soleil rouge tiquetaient l'ombre verte, et s'exalait de la terre un parfum de sapinage trop sec. La

brise des couchers de soleil apportait de l'autre côté du Saguenay comme une odeur d'incendie de bois . . .

"Où sont-ils, tes fumiers? demanda Peter McLeod.

Il était de ceux que l'impatience étouffe. Michel Simard répondit:

"Ils sont campés de l'autre côté de la pointe, en haut, c'est quand on travaille, mon garçon et moi, qu'ils viennent nous taquiner. J'en ai pourtant arrangé un, l'autre jour . . . il boite depuis."

—Allons-y . . .

—Voulez-vous que j'apporte mon fusil ?

—Garde la pétoire pour les mulots . . .

Les hommes de la Compagnie étaient assis à la porte de leur tente, fumant leur pipe. Instinctivement, ils se levèrent quand ils virent arriver Michel Simard et son compagnon. L'un des hommes reconnut ce dernier.

"Peter McLeod!" souffla-t-il aux autres. "Ça va barder . . ."

—Ça va dépendre de vous aut's," rétorqua Peter McLeod qui avait entendu . . . "Et d'abord, vous allez me dire "instanter" ce que vous êtes venus foutre ici? . . ."

Et le boss les fixa de ce regard insolent des gens qui cherchent avec qui se battre.

"On vient faire du bois", répondit l'un des hommes, "ça appartient, ici, à la Compagnie . . ."

—Vous êtes venu faire du bois? . . . eh! bien, mes petits agneaux, vous n'en ferez plus, du moins ici . . . Ça me fait bien de la peine, mais c'est comme je vous dis . . . Et maintenant, vous allez sacrer le camp, et pas demain, tout de suite, ou bien alors, du fond de

vos tripes, on va vous faire chanter le plus beau cantique que vous aurez jamais entendu dans l'église de votre village. . . Où est votre canot? . . . Si vous ne le prenez pas, tout de suite, je vous garantis, mes anges, que vos cors ne vous feront plus mal demain matin. . .

Les hommes voulurent protester. . . firent mine de chercher une arme.

"Aimez-vous mieux que je vous rince les fesses dans l'eau? . . . C'est comme vous voudrez, allons! . . . vos clics et vos claques et. . . au canot, tas de salopards! . . . Vous irez dire à la Compagnie que Michel Simard n'a pas besoin de femme de chambre pour faire son ménage. . .

Sous l'oeil narquois du boss et devant Michel Simard amusé, les quatre hommes procédèrent en un tournemain à l'empaquetage de leur baluchon, et, abandonnant tente et feu, gagnèrent leur canot caché derrière des touffes d'aulnes, au bord de l'eau. Bientôt, ils disparurent dans la nuit. . .

"Vous saluerez bien Béalzébuth, votre maître!" leur cria Peter McLeod que Michel Simard entraîna vers son "bungalow" où tous deux s'ingurgitèrent, coup sur coup, trois tord-boyaux à faire chavirer un boeuf.

Quelques minutes après, Peter McLeod reprenait seul, dans son canot, la route de Chicoutimi. Une grande lune rouge mûrissait sur les montagnes ainsi qu'une belle citrouille. . .

Peter McLeod ne se rendit pas tout de suite à Chicoutimi. Il avait, ce soir, le coeur à la rigolade. Il échoua son canot à l'embouchure de la Rivière-du-

Moulin où les sauvages étaient campés depuis quelques jours. Durant la journée, les Montagnais avaient reçu la visite du Père Honorat qui avait profité de leur rassemblement pour leur faire la mission. Une espèce de retraite... ouverte, en plein air. La vraie, la belle prédication se fait surtout sous le ciel, au grand air, sous le vent qui la développe, la porte au loin par-dessus les forêts, dans les plaines où elle germera...

Tard le soir, le Père Honorat, qui disait son bréviaire sous une cabane d'écorce, fut averti par une vieille femme que Peter McLeod était enfermé sous une tente avec une sauvagesse. Sans hésiter, le missionnaire se rendit à l'endroit indiqué. On entendait sous la tente d'hystériques éclats de rire féminin et la voix avinée du boss.

"Peter McLeod", cria d'une voix indignée le Père Honorat, à la porte de la tente, "c'est mal ce que tu fais là... ce n'est pas honnête!... Pourquoi ne donnes-tu pas le bon exemple à ces pauvres gens? Tu n'as pas le droit d'être là... Ne crains-tu pas d'attirer les malédictions du ciel sur tes frères... Peter McLeod, je t'adjure de sortir..."

—Oui... je sors, hurla Peter McLeod... furieux, sacrant à faire crouler le plafond de la nuit... mais c'est pour te sacrer une claque!...

—Frappe!... là... répondit le Père avec calme, offrant sa poitrine.

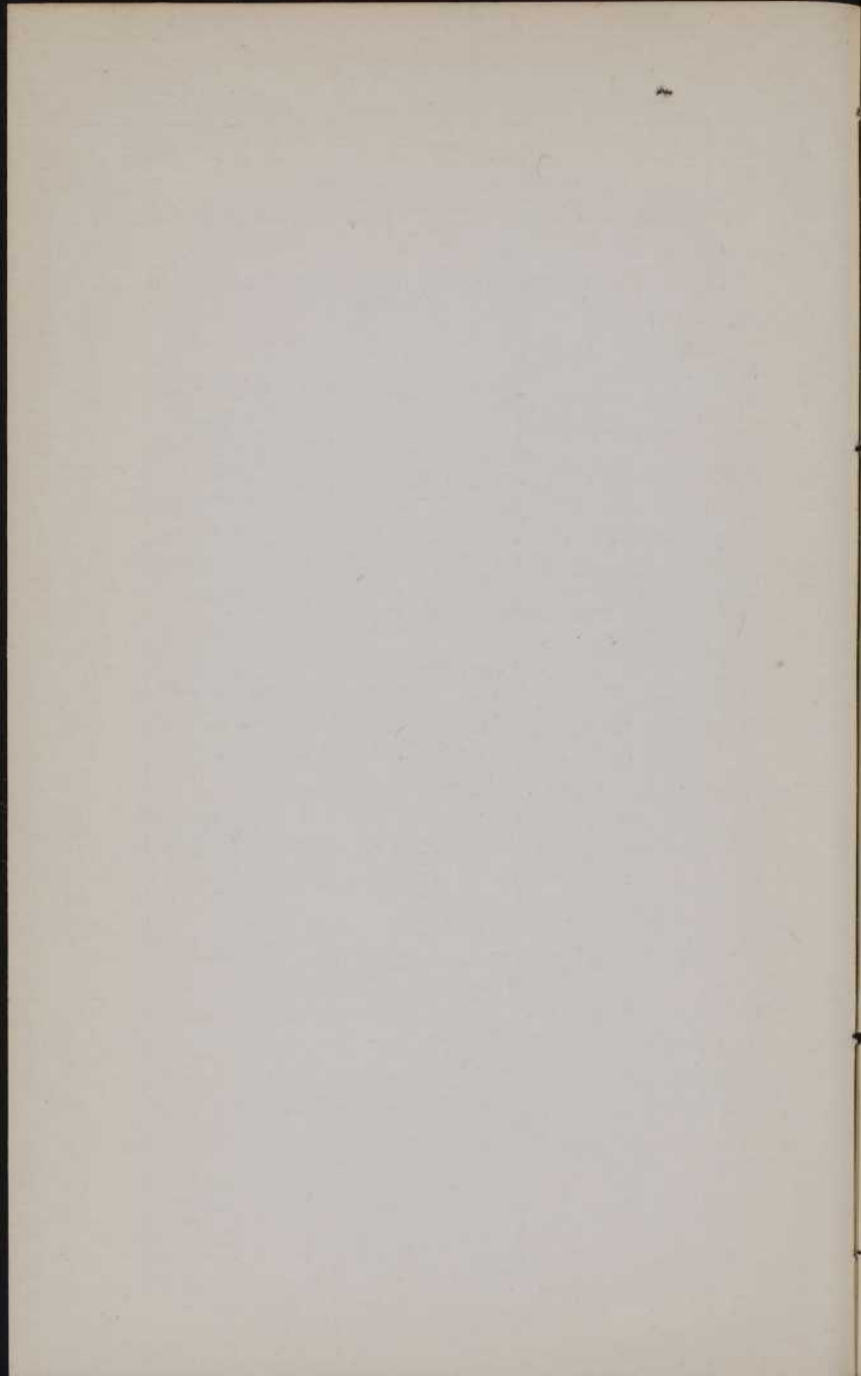
Peter McLeod hésita une seconde, puis il baissa la tête, fit deux pas en arrière et dit simplement :

"Je ne frapperai pas... Tu voudrais bien, hein? que je reste, comme ça, un bras en l'air?..."

Et il s'en alla vers son canot dont il tourna la pince du côté du bourg.

"C'était un homme comme ça . . ." avait dit de lui Fred Dufour.





— XVII —

C'est quelques mois après le voyage à Montréal avec les chefs montagnais que la fin arriva pour Peter McLeod. L'alcool, plus que le temps, avait commencé de bonne heure à opérer son oeuvre de désagrégation. Et c'est juste au déclin prématuré de cette vie ardente que s'inscrivait pour lui au livre du destin une oeuvre de miséricorde corporelle qui devait être la grande oeuvre de sa jeune vie. Il n'avait que quarante-deux ans... Un peu plus tard, lorsque l'atroce souffrance aura cloué son corps, masse inerte, sur un poisseux grabat de fortune, il songera, non sans une certaine volupté, à cette miséricordieuse mission qu'il avait remplie, cet été-là, pour ses frères les Montagnais, auprès du représentant à Montréal du grand Ononthio...

Avec quelle cordialité lui et ses compagnons indiens: Tumas Mésituapaniskan, Jusep Bakanifus et Basil Thishenapan, ainsi que son ami de la Côte Nord, John McClaren, avaient été reçus par le gouverneur Elgin! C'est lui, le Boss, qui avait traduit pour le "grand frère" l'adresse présentée en langue montagnaise et lue par Tumas Mésituapaniskan. Il y avait mis toute son âme et toute sa farouche énergie. Au

nom de toute la malheureuse tribu montagnaise, et à la suite du chef, il avait clamé :

"On est pas capable de dire par le moyen d'écriture tout ce que l'on endure, mais on t'envoie trois de nos frères aimés, des chefs, qui te diront tout ce que tu voudras savoir de l'état de notre misère; on te prie, notre bon père, de les écouter et t'accorder ce que l'on te demande..."

Et Peter McLeod avait souligné avec une décisive énergie et avec des trémolos d'émotion dans la voix :

"Comprends-nous bien, on ne te blâme pas pour cela parce que tu ne connais pas combien l'on souffre de faim et que tu as le coeur assez charitable pour nous prendre en pitié, mais on ne peut rien avoir pour notre usage sans payer avec de l'argent... on ne peut pas t'expliquer, mais crois que nous pleurons souvent notre triste sort. Quand on voit arriver l'hiver, on tremble de peur de nous voir sans de quoi nous habiller et voilà bien des hivers tristes que nous passons de même."

Et ce dernier cri de détresse, comme il avait mis toute son âme et son coeur à le pousser :

"Nous prions Dieu tous les jours pour que tu vives longtemps et pour que nos raisons te touchent le coeur... Crois donc, c'est pénible après avoir hiverné dans les terres et enduré toutes les misères, la faim et le froid, et que assemblées au lieu ordinaire, le printemps, on voit des familles entières qui manquent; et, mon Père, on demande de quelle maladie ils sont morts. On tourne le dos en pleurant, et c'est fini. On comprend qu'ils sont morts de faim... On te salue, notre bon Père..."

Le gouverneur avait été touché jusqu'aux larmes. Il organisa une grande fête en l'honneur des délégués du Saguenay et leur fit toutes sortes de cadeaux.

Vrai ! ce furent de belles heures de gloire et d'honneurs... Peter McLeod, la brute, le bourreau, le tigre, il a accompli là une belle et bonne et grande ac-

tion dont la vertu pour le moment adoucit la souffrance . . . Il y pense avec volupté, comme il pense à tous les enthousiasmes qui ont fait vibrer sa jeune vie ardente et fiévreuse, à toutes les ambitions qui ont agité son coeur, à toutes les étranges amitiés contractées, entretenues dans les solitudes sauvages où il a vécu, à toutes les flambées de passion qui l'ont brûlé, comme le brûle le feu atroce qui dévore maintenant ses entrailles . . .

Et à présent, tout s'éloigne de lui, comme tant de fois il a vu s'éloigner, au détour de la Pointe de Saint-Fulgence, ces énormes cages de bois carré multicoloremment pavoisées, et qui, parties, à l'aurore, du port de Chicoutimi, disparaissaient dans le labyrinthe du Saguenay pour ne plus jamais revenir . . . Oh ! alors, on ne peut donc pas prendre toute la vie comme une grande rigolade . . . ?

Mais n'anticipons pas.

Au retour de Montréal, Peter McLeod avait laissé partir ses amis les Montagnais et s'était arrêté à Québec pour se livrer, comme il le faisait chaque été, à l'une de ses affreuses et stupides saouleries dans lesquelles, pendant pas moins de quinze jours, il perdait tout ce qu'on connaît de caractéristique à l'humain. Le malheureux, pendant des jours et des jours . . . son état était celui d'un de ces agonisants qui meurent la bouche béante des cris qu'ils éructent et qui prolongent dans la mort comme l'écho d'une dernière et sombre épouvante . . . Nulle éclaircie dans cette nuit épouvantable où, à flots précipités, l'eau-de-feu coulait dans une bouche avide, trou noir et hideux

qui, tirant le bas du masque, tendait des joues arides, blafardes et sèches, qui s'avalaien sous les pommettes, écartelaient les paupières qui ressemblaient à d'affreuses déchirures. . .

Cette fois, ce fut pire que toutes les autres fois.

Mais, contre toutes les prévisions de ceux qui assistèrent à cette hideuse agonie d'une âme, Peter McLeod, au bout d'une quinzaine, revint à son état à peu près normal d'homme. La machine toutefois en ressentit un choc tout de suite inquiétant. Ce n'était plus, cette fois, un simple et passager mal de cheveux.

Il revint à Chicoutimi comme un aigle aux ailes meurtries regagne instinctivement son aire. On eut peine à le reconnaître.

Et puis survinrent des tracas de toute nature. La société Price-McLeod, formée depuis plusieurs années, ne marchait pas comme sur des roulettes depuis quelque temps. Dans ses moments lucides, Peter McLeod sentait qu'il se faisait jouer par cet Anglais finaud, rompu aux conditions les plus subtiles du marché du bois aussi bien en Amérique qu'en Europe. Il en connaissait tout le mécanisme avec ses bénéfiques, ses divers truquages, ses ruses même, ses crédits de commande ou ses compressions qui font vivre ou crever une entreprise. . . Lui, homme des bois, n'était guère expert dans ces roueries du commerce international. Il craignait parfois que les Price fissent de lui ce qu'ils avaient fait de son père quand, ayant quitté le service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, il était allé établir un commerce de bois aux Terres Rompues. A cet effet, le paternel avait acquis la plus grande partie des

limites forestières qui s'étendent de la Rivière-à-Mars, qui coule dans la Baie des Ha ! Ha ! jusqu'au bassin de la rivière Péribonka, tributaire du lac Saint-Jean . . . et ces limites, le père McLeod les avait passées à son fils qui savait depuis longtemps que les Price — William et David — voulaient les posséder. Plusieurs fois, ils avaient offert au père et au fils de les acquérir mais leurs offres avaient toujours été énergiquement repoussées . . . Alors, marchant toujours au but, les Price prirent un détour. Ils tentèrent de ruiner Peter McLeod en lui faisant avorter l'exécution de contrats d'achats de bois qu'ils passaient avec lui.

Un jour, quelque temps après son catastrophique voyage à Québec, retour de Montréal, Peter McLeod reçut des Price l'ordre de remplir immédiatement un contrat passé au printemps, et par lequel il devait fournir neuf goélettes de bois scié à ses moulins. Les Price savaient que Peter McLeod ne possédait alors ni le bois ni la main d'oeuvre nécessaires pour exécuter ce contrat. On voulait donc le lui faire rater et le ruiner. Ensuite, on pourrait acquérir ses limites et de ses moulins . . .

Mais Peter McLeod, encore que malade et déprimé, était encore Peter McLeod. Il résolut de déjouer le complot. Il fit embaucher par un de ses "foremens" tout ce qu'il pouvait trouver d'hommes sur les côtes sud et nord du St-Laurent. Il en fut engagé trois cents qu'il fit travailler jour et nuit par équipes qu'on stimulait avec de l'eau-de-vie que les hommes puisaient avec des cuillers à pots dans des barriques placées à la porte des camps.

Tant et si bien que dans le temps fixé par les Price, Peter McLeod réussit à charger ses neuf goélettes.

Mais cette couillonnerie affecta le boss autant que la plus carabinée de ses saouleries de jeunesse. Le mal qui le rongait depuis le retour de Québec augmenta. Il ressentait presque continuellement dans son corps d'affreuses douleurs, comme les brûlures d'un fer chaud. Ses intestins surtout lui semblaient lardés d'épines acérées. Il amaigrit, son visage s'amenuisa sous les hachures du couteau de la souffrance. . . Il n'osait plus sortir. Chaque effort lui causait une insupportable douleur, le laissait haletant, le cerveau comme chargé de gros afflux de sang et le reste du corps vide de forces, les muscles contractés à bloc. . .

Parfois, la nuit, le fer rouge qui travaillait ses tripes le jetait pantelant sur le parquet rugueux de son "office" qui était aussi sa chambre à coucher et, souvent, sa salle à manger. Il était heureux alors que ses crises n'aient aucun témoin. Son orgueil répugnait de donner à ses hommes le spectacle de sa déchéance physique. Le jour le tirait de la torpeur qui l'anesthésiait. Grâce à sa volonté de fer, il réussissait à dompter à tel point le mal qui le dévorait que les hommes le croyaient seulement de mauvaise humeur ce qui était, d'ailleurs, son état plutôt normal. A peine mettait-il le pied dans les cours à bois des moulins qu'il retrouvait son courage et presque toute sa force. Il exultait en un soudain regain de vie. On eut dit que des piles de planches et de madriers d'où se dégageait la bonne odeur du bois humide fraîchement scié, des arbres proches, madriers et planches futurs, des sonores murailles de

la scierie, se levaient en foule des forces mystérieuses qui venaient à son secours, que des voix amies qui disaient d'espérer. . . Mais, c'était quand même un être à bout, ravagé, qui marchait et dont le coup d'attaque n'était plus aussi sûr ni aussi puissant. Et alors, sous cette impression, de vagues écoeulements lui montaient aux lèvres et il entraît dans d'hallucinantes hébétudes qui annéantissaient tout son être. Il craignait l'humiliation honteuse qui vous met la rage aux dents tandis qu'on se doit d'entendre jusqu'au bout, puérile et violente, s'avouer bassement la haine cachée d'avoir été si fort et d'être si faible. Mais il eut aimé mieux mourir que d'avouer son épuisement. N'importe, il ne pouvait plus maintenant empêcher les autres de le voir de plus en plus faible, se soutenir de sa seule volonté, hâve, déprimé, l'oeil fiévreux, se dépensant avec une hâte malade, comme pour gagner du temps et forcer la tâche. . . Mais dès qu'il s'apercevait qu'on l'observait, il se sentait en chair vive, rageait, puis, allait s'enfermer dans son "office" et se saoulait jusqu'à la gorge. Alors il se sentait mangé comme par des chiens. . .

Quand il revenait à ses sens, durant la nuit, il aimait parfois à s'approcher de sa fenêtre et là, longtemps, comme insensible à ses douleurs, il rêvait. Le clair de lune lui faisait découvrir tout le Bassin et une partie du Saguenay jusqu'aux Terres Rompues avec, de l'autre côté, la forêt, son indéfectible amie. Il soupirait. En quelques instants, son passé surgissait par bribes et défilait dans son esprit comme les images d'un kaléidoscope tournant à un rythme désordonné.

Certaines scènes s'immobilisaient un court moment avant de céder la place à d'autres . . .

Il avait comme une pénétration inconsciente des êtres, si chère, dépouillée, à certaines heures, où l'on ne se défend plus, comme des moments fraternels, à la fois grossiers et purs, où l'homme a la simplicité de l'arbre . . .

Un soir, ses regards s'arrêtèrent sur la petite chapelle qui s'élevait en contrebas de la colline au sommet de laquelle se trouvait la maison du moulin. Un souvenir traversa son cerveau et il souria avec amertume . . . Le Père Honorat, une année, avait voulu réparer la vieille chapelle des Jésuites qui tombait en ruines et il convoqua à cette fin, un dimanche, après la mission, tous les notables du bourg. On décida de faire les réparations nécessaires . . . Mais voici que survint Peter McLeod qui s'assied sans façon à califourchon sur une chaise en face du Père Honorat. Il était accompagné d'un de ses plus féroces "boulés" Jean Deschênes. Le Père apprit à Peter McLeod qu'on avait décidé de faire les réparations à la chapelle :

"Non ! . . ." hurla brutalement le boss. "Rien ne se fera ! . . ."

—Mais ! . . .

—Je vous dis que rien ne se fera. On me doit de l'argent, tous, ici, et on me doit tout son temps . . . Pas d'argent ni de temps pour la chapelle. Non et non ! . . . On m'entend ? . . .

Et Peter McLeod sortit en égrenant un nouveau chapelet de jurons.

Il se rappelait que le Père Honorat avait passé ou-

tre à sa défense et que les travaux de la chapelle commencèrent le lendemain, comme si de rien n'était. Alors, Jean Deschênes était venu le voir pour lui demander s'il devait aller étouffer le Père...

"Non, laisse-le faire, Jean", s'était-il contenté de dire...

D'autres souvenirs, alors, grignotaient sa mémoire et, en les écoutant, il oubliait les douleurs qui lui rongait les entrailles.

Le Père Honorat !... Comme il était bon, doux, miséricordieux ! Et c'était à cause de cela qu'il ne s'accordait guère avec lui, le boss, violent, brutal, et qui voulait avoir droit de jambage sur tout le hameau... En ces moments de détresse morale et de souffrance physique, Peter McLeod songe à l'Oblat avec une sorte de tendresse émue !

Et pourtant, quelle autre tempête le bon Père avait soulevée en lui le jour où, à cause de lui, Peter McLeod, il avait demandé à un autre missionnaire de son ordre, le Père Flavien Durocher, de venir le remplacer au Saguenay. Le Père Durocher avait dit qu'il espérait faire quelque chose avec Peter McLeod :

"Si vous convertissez Peter McLeod", avait riposté le Père Honorat "vous serez capable de convertir le diable".

Peter McLeod apprit ce propos qui, prétendait-il, nuisait à sa réputation. Aussi, lors d'un voyage qu'il fit peu après à Québec, il alla tout de go se plaindre à Mgr Turgeon...

"Lequel des deux aura raison ?" demanda simple-

ment l'évêque de Québec. Et Peter McLeod n'en dit pas davantage.

Un pâle sourire souligna ce souvenir dans la figure du boss qui ensuite soupira à faire voguer toutes les goélettes du monde.

Cependant un repos qu'on lui conseilla et qu'il consentit à prendre, aussi bien qu'un régime alimentaire auquel il s'astreignit pendant quelques jours, semblèrent lui donner soudain un regain de vie. Un mieux sensible se manifesta dans son état général. Une vieille sauvagesse qui vint, un jour, lui offrir un remède contre les maux d'intestins, compléta presque la guérison du boss. L'espoir de la bonne vie lui revint. . . Mais dans le masque, le mal avait creusé des sillons d'ombre, enfoncé profondément des yeux intenses, durs, empreints de cette indéfinissable lassitude des libérés et, en même temps, de l'inquiétude étrange des êtres qui s'accordent en eux et écoutent la mesure qu'ils se battent désespérément. N'existait plus en lui ce rythme intime d'un équilibre inhumain dans le désordre. Il ne dormait plus que d'un sommeil pesant, et il trouvait presque agréable d'être une masse lourde jetée sur un lit, de ne penser à rien et de suer comme une bête. . . Il demeurait inactif, perdu dans un songe obscur.

Peter McLeod ne devait pas, comme cela, mourir d'un coup. Il y avait trop de morceaux d'hommes dans cet homme. . .

A Québec, ses puissants associés apprirent sa maladie et ils s'en émurent. Un jour, on vit descendre à Chicoutimi, d'une goélette venant de Québec, un personnage assez étrange dont l'apparition ne fut pas sans

causer une certaine sensation parmi la population du bourg. Il se disait envoyé de Québec pour soigner Peter McLeod à qui il se présenta aussitôt. Peter McLeod pensa d'abord foutre l'homme à la porte d'un bon coup de pied au derrière. Mais il se ravisa en lisant un billet que lui remit le nouveau venu et dans lequel on écrivait : "Je t'envoie notre bon "Indian Doctor"; suis ses prescriptions. C'est un médecin qui fait revenir les morts."

C'était le Dr. Linguenne ou "Indienne".

Ce légendaire charlatan jouissait alors dans le district de Québec d'une assez problématique réputation qu'il avait acquise par le mystère dont il s'entourait. D'un côté, on prétendait qu'il avait accompli des guérisons miraculeuses, ailleurs on le qualifiait de criminel. Vivant toujours seul, ici et là, sa demeure devenait vite un sujet de terreur, et on racontait de lui, mais sous le manteau de la cheminée et sans jamais apporter de preuves, des choses qui, prouvées, eussent pu le faire balancer, sans procès, au bout d'une corde dans n'importe quel pays. On ne le voyait jamais autrement qu'enveloppé dans une vaste houppelande d'indienne à fleurs sombres. De là, son nom de Linguenne, les habitants des campagnes canadiennes, prononçant le mot indienne "Inguenne" . . .

Rien de moins avenant que la figure du docteur Linguenne tel qu'elle apparut dans le bourg de Chicoutimi en 1852. Un visage rasé, lisse, au teint d'Oriental, à la fois sanguin et bilieux; des yeux ardoise qui, dès qu'ils se posaient, prenaient une fixité dure; un nez en arc qui lui faisait un profil d'oiseau de

proie; le bas de la figure si large qu'il semblait qu'il se le tirât à l'aide d'un crochet passé dans les joues; des narines étalées, plates, descendues vers une fente qui était la bouche . . .

L'étrange docteur commença par procéder à un examen complet de l'anatomie de Peter McLeod. Il le fit tousser, cracher, marcher, crier; lui sonda la poitrine à coups de poing, comme on frappe sur un tonneau. Puis il annonça qu'il reviendrait le lendemain . . .

Malheur de malheur, être Peter McLeod, le dompteur d'hommes, et se faire ainsi manipuler, triturer par cette sorte de singe à face humaine ! . . . Goddam ! . . . faut-il tant tenir à la vie ?

Et c'était à la mort qu'il courait, le dompteur d'hommes . . .

Le docteur Linguenne revint le lendemain matin et administra à son malade une forte dose d'un comprimé jaunâtre que le malheureux avala avec des grimaces simiesques. Cinq minutes plus tard, Peter McLeod hurlait comme un damné et sans qu'il s'en rendit compte, quelques instants après, le charlatan lui coulait dans la gorge un autre comprimé . . .

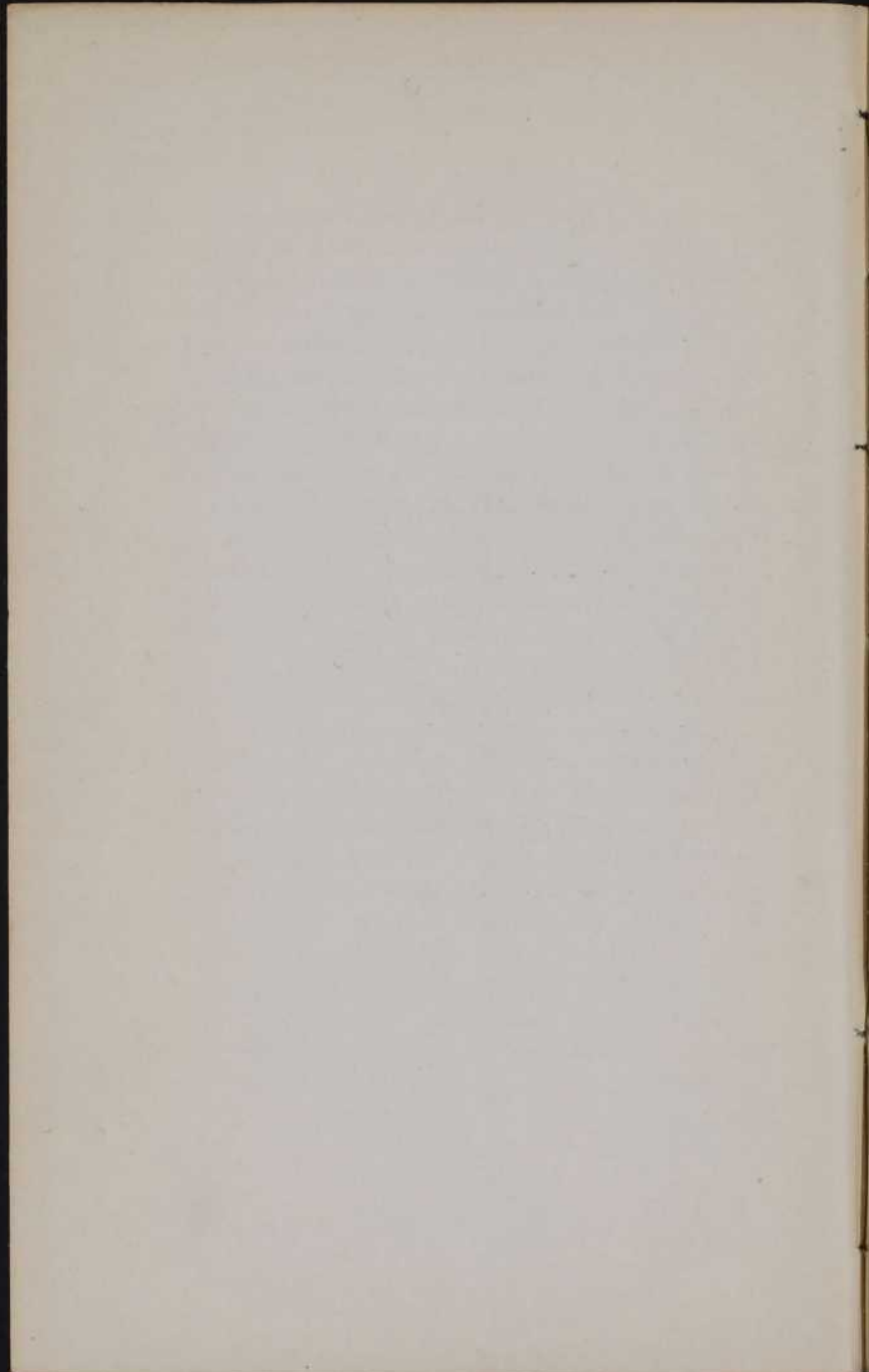
Alors, ce fut pendant quelques instants le délire sourd où montait la parole épuisée, incompréhensible. Le délire ne cherche pas de phrases. Il veut des cris. Ils furent affreux . . . Un regard éperdu, un oeil vivant comme un disque dans une face blême d'épouvante, des mains vaines et sans force qui se tendent vers tout ce qui s'offre, un souffle épuisant, des narines qui se pincent, des spasmes hideux qui contrac-

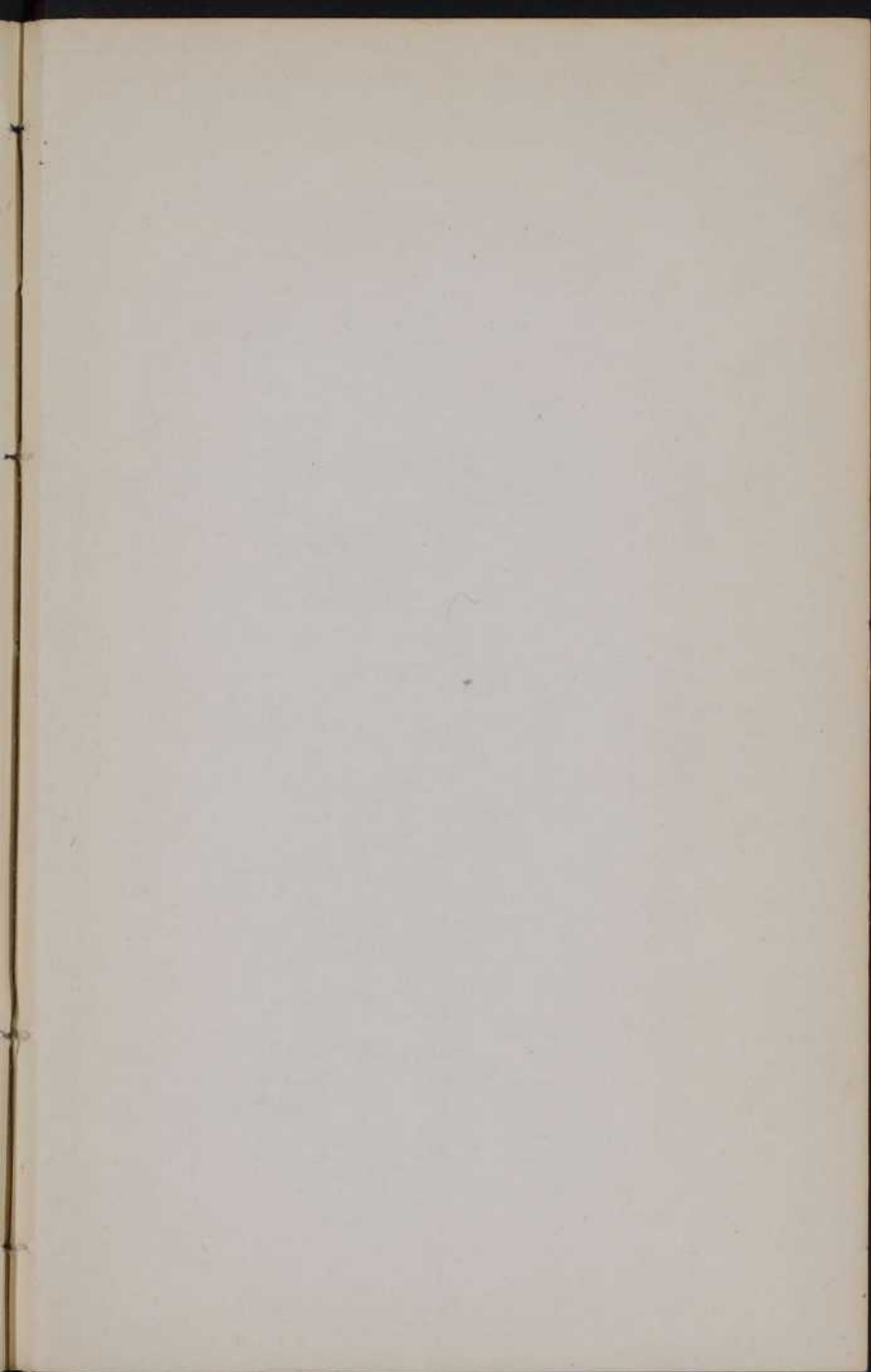
tent tout le corps qui devient une forme vide et flasque . . . La tête en arrière, les lèvres pendantes, le malheureux semblait vouloir comme arracher des lambeaux d'air avec ses dents, ainsi que des touffes d'herbe . . . des yeux horrifiés qui s'exorbitent . . . Puis, une minute d'une paix, d'un calme abominable.

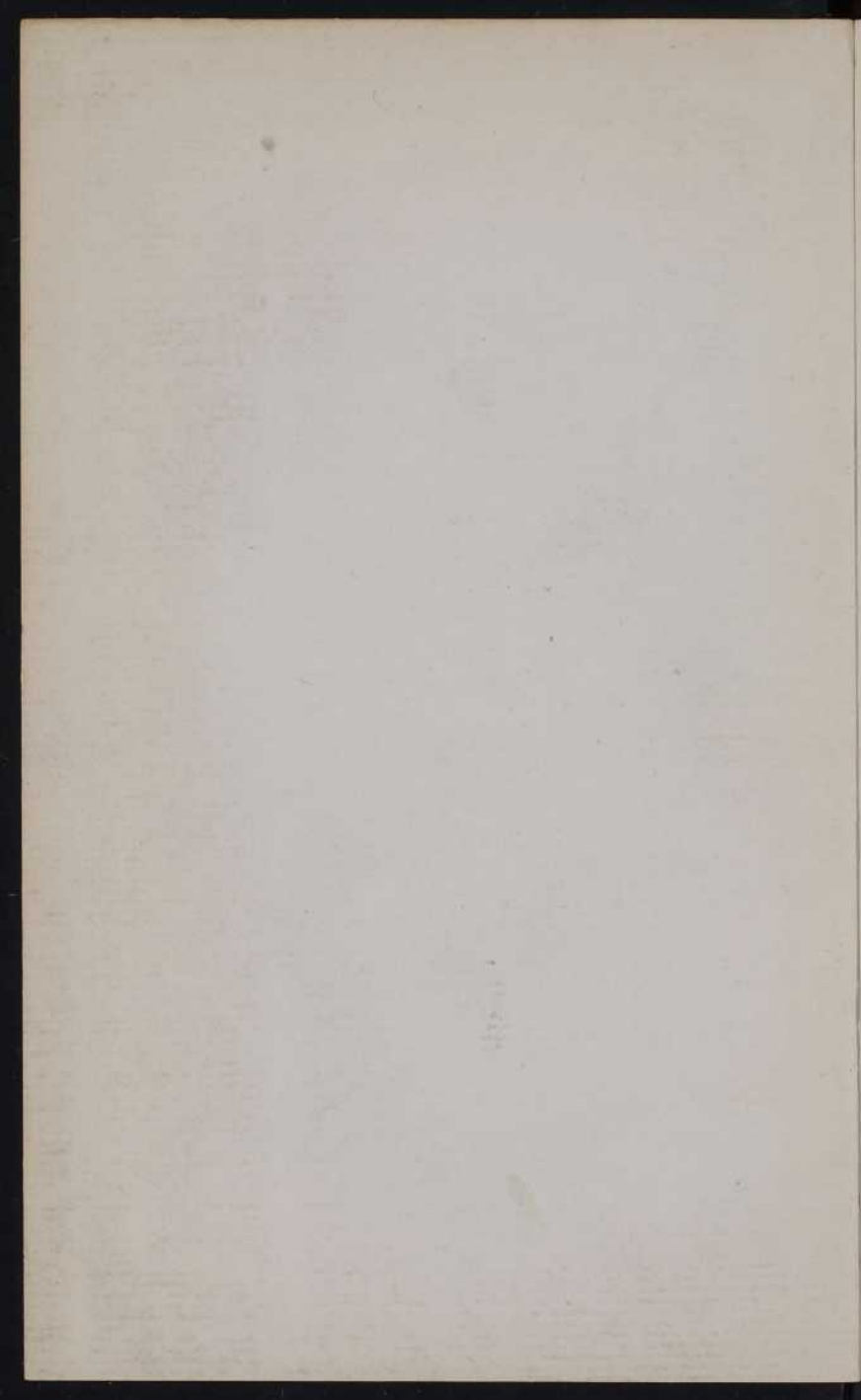
Enfin, un cri : le hurlement d'un fauve, un long râle douloureux, atroce, poignant ! . . . horrible, décevante et dernière ardeur d'une vie étouffée, laissant chanter dans la chair, dans la cervelle, une presque imperceptible plainte saccadée, ralentissant en le scandant le rythme douloureux du sang qui se figea soudain . . .

Et alors, n'ayant que pour témoin, un bonhomme à la face de singe, qui ricanait, la mort entra en plein soleil et en pleine lumière, clarté mourante et geste d'ombre . . . Sur le visage de Peter McLeod, elle posa le geste de ses mains, toucha les ailes du nez, allongea le front, aiguïsa des angles d'os dans le masque livide, fabriqua avec industrie cette beauté que compose la dernière paix où il ne reste ni angoisse ni détresse, mais bien plutôt l'apaisement, dans une mystérieuse certitude, et comme un épanouissement . . . laissant au creux ardent des yeux, la suprême ardeur, en veilleuse . . . Et jusqu'à l'enfouissement sous terre, il n'y eut dans ce corps immobile autre chose que cette lueur.

Peter McLeod avait vécu. C'était en prime automne — 1852 — le soir, le couchant laissant filtrer dans le "main office" une large coulée d'or . . .









134127

V

BNQ



000 304 784